12e Année

N° 126



Chaque mois

Mai 1964

Autres éditions : allemande, anglaise, italienne, japonaise.

SECTION SPECIALE

JEAN RAY

SCIENCE - FICTION

RUBRIQUES

Couverture de Michel Jakubowicz

Galaxie a déjà connu une première édition française, de 1953 à 1959. Sa disparition fut regrettée de tous les véritables amateurs. La nouvelle série qui vient de débuter vous apportera des sommaires plus copieux et des traductions pour la première fois intégrales.

Galaxie dans son ancienne série avait inauguré son n° 1 avec un roman de Clifford Simak demeuré depuis célèbre : *Dans le torrent des siècles.* En hommage à ce précédent, c'est un autre roman de Simak qui a été choisi pour inaugurer cette nouvelle édition. A son côté, vous trouverez un récit de A.E. Van Vogt, le premier écrit depuis quatorze ans par ce grand maître de la SF contemporaine. Ainsi que de passionnantes nouvelles de Poul Anderson, Robert Silverberg, John Brunner, Lester Del Rey, etc...

Galaxie vous donne rendez-vous dans son numéro 2, à paraître le 10 mai, qui vous offrira entre autres nouvelles : *L'impossible étoile,* par Brian W. Aldiss ; *La souffrance paie,* par Robert Silverberg ; *Ceux qui possèdent la terre,* par John Brunner ; *Les Pieds et les Roues,* par Fritz Leiber ; *Le Pays d'Esprit,* par Robert F. Young, ainsi, bien sûr, que la fin du roman de Clifford Simak : *Au carrefour des étoiles.*

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

AVRAM DAVIDSON		Voir numéro 125
ZENNA HENDERSON	13	Les rescapés
	25	Les isolés
	31	Les égarés
	37	La promenade de Tante Morte
	46	La boîte à voir tout
	57	Les orphelins
	83	L'enchaîné
	104	Tournez la page
	122	Le départ
FRITZ LEIBER	11	Le Jeu du Silence
	66	Des filles, à pleins tiroirs...
	67	Nocturne
	S. 3	L'univers est à eux
	108	La grande caravane
	109	Chants secrets
	118	Si les mythes m'étaient contés
	119	Petite planète de vacances
	122	Amitié à haute tension
	125	La multiplication des pères
KRIS NEVILLE	7	L'Histoire
	8	Mission
	103	Encore deux heures ?
avec R. Bretnor :	2	Reconnaissance garantie
THOMAS OWEN	12	Le péril
	24	15-12-38
	65	Et la vie s'arrêta
	68	La présence désolée
	75	Le manteau bleu
	85	La princesse vous demande
	87	L'épervier
	100	Père et fille
JEAN RAY	9	La ruelle ténébreuse
	18	Le « Psautier de Mayence »
	38	Le Grand Nocturne
	48	Maison à vendre
	51	La choucroute
	82	Le cimetière de Marlyweck
	85	Le miroir noir
	99	Monsieur Wohlmut et Franz Benschneider
	100	Dürer, l'idiot
	102	La nuit de Pentonville
	105	Les noces de Mlle Bonvoisin
	108	Irish whisky
	109	Josuah Güllick, prêteur sur gages
	110	Les étranges études du Dr. Paukenschlâger

A notre prochain sommaire

Après une longue absence, POUL ANDERSON effectue sa rentrée dans nos colonnes. Il le fait avec un texte qui, à plusieurs égards, est un événement. D'abord par ses dimensions, puisqu'il s'agit d'un court roman (complet en un numéro). Ensuite par la franchise et l'audace de son thème : les Etats-Unis futurs déchirés par la guerre civile et en proie à de sanglants bouleversements. Inutile d'ajouter que le style andersonien est ici, comme à l'habitude, un modèle de réalisme convaincant. Le titre de ce récit (emprunté à une citation de Rudyard Kipling) est *Pas de trêve avec les rois !*

Autre nouvelle en vedette dans ce numéro, une œuvre de RICHARD MATHESON qui vous étonnera par sa violence et son absence de concessions : *La fille de mes rêves.*

Egalement au sommaire : un choix de nouvelles de science-fiction, dont *Unité de combat* de KEITH LAUMER (auteur de *Hybride,* qui figure dans le présent numéro) et *Amour sidéral* de ROBERT F. YOUNG.

Deux auteurs fantastiques nouveaux venus dans FICTION feront figure de révélation, grâce à des histoires de choc : WENZELL BROWN *(Le persécuteur)* et J.P. SELLERS *(Pete fait mouche).*

Enfin, trois contes des plus singuliers réuniront les suffrages des amateurs d'insolite : *La main* par le LIEUTENANT KIJÉ, *Les béquilles* par ALAIN MARK et *Concert dans un œuf* par ARRABAL.

Introduction

Depuis dix ans, nous avons eu à maintes reprises l'occasion de publier les meilleures des nouvelles anciennes de Jean Ray. Certaines d'entre elles, comme *La ruelle ténébreuse* ou *Le Psautier de Mayence,* sont des chefs-d'œuvre maintenant universellement reconnus.

Nous ne prétendons pas présenter ici leur équivalent. Mais nous vous offrons mieux : quatre *nouvelles* histoires de Jean Ray, n'ayant jamais jusqu'ici figuré en recueils, et que les lecteurs français n'ont pu lire encore nulle part.

Au moment où Jean Ray, grâce à la réédition capitale entreprise par Robert Laffont, trouve enfin une consécration méritée de longue date, il était bon que *Fiction* — qui fut pendant des années la seule revue en France à le publier — lui réserve ce nouvel hommage.

Tout ce qu'écrit Jean Ray continue de porter sa griffe. Ces quatre récits, de rédaction toute récente, en apportent encore la preuve. Qui d'autre que lui aurait pu les concevoir et les traiter de cette manière inimitable ?

A ces récits, nous avons ajouté plusieurs pièces importantes à verser au dossier Jean Ray : des articles rédigés par ceux qui le connaissent le mieux, une bibliographie aussi complète que possible, et enfin un texte hors série, dû au grand écrivain fantastique belge Thomas Owen, ami et disciple de Jean Ray : texte qui offre la particularité de mettre Jean Ray lui-même en scène.

JEAN RAY

Bonjour, Mr. Jones !

Simple instantané, semble-t-il, que ce bref conte. On y retrouve pourtant, en quelques pages, d'abord le Jean Ray bon enfant, qui s'amuse à rendre le surnaturel prosaïque et à démystifier allègrement les grands mythes (cf. **La vérité sur l'oncle Timotheus**). Ensuite le Jean Ray bon vivant, pour qui le transfert sur un autre plan de l'existence n'exclut pas les plaisirs d'un bon alcool, d'une bonne pipe ou d'une bonne table (cf. **La choucroute**). Quoi de moins éthéré que ce diable d'homme ?

Il y avait, dans Singapour, un docteur hollandais qui découpait les chiens vivants, dans l'intérêt de la science, à ce qu'il prétendait.

Son domestique chinois, Kong le Pou, les volait.

Un matin on trouva, près de la Porte du Tigre, le chinetoque étranglé, le nez et les oreilles mangés par les rats.

Il n'avait plus la clé du laboratoire de son maître dans sa poche, puisqu'elle était dans la mienne.

Grâce à elle, je parus le même jour devant le médecin hollandais, au moment où il se penchait sur une petite chienne ficelée et torturée qui venait de mourir.

— « Toubib, » dis-je, mon Smith & Wesson pointé sur son ventre, « tu vas suivre cette pauvre bête. Les balles de mon revolver sont de plomb et je les ai un peu mâchées, pour qu'elles fassent de plus gros trous dans le body des particuliers. Tu mettras deux ou trois heures pour mourir et tu auras très mal. »

Il essaya de crier, mais déjà je lui plombais le nombril.

Loin dans l'avenue, je l'entendais encore hurler et j'en éprouvai du plaisir.

Le soir, dans le quartier européen, au moment d'entrer à l'hôtel des Indes, je fus abordé par un homme de grande maigreur et dont les yeux luisaient comme des lunes.

A sa longue robe frangée de rouge, je reconnus un ascète d'une des lamaseries des grandes forêts, et je le saluai avec respect.

— « Mon fils, » dit-il, « notre religion nous défend d'enlever la vie aux créatures. Néanmoins vous venez de faire œuvre de justice, et le bourreau de nos amis les bêtes est mort dans de grandes

souffrances, moins terribles pourtant que celles auxquelles, à cet instant, le Maître de la Vie le condamne pour l'éternité. »

Je m'inclinai et lui dis que j'étais heureux de l'apprendre ; mais je me sentais troublé, car la clarté lunaire de ses yeux pénétrait au fond de ma pensée.

— « Mon fils, » reprit-il, « vous désirez, je crois, LE voir, LE rencontrer ? »

J'eus à peine assez de voix pour répondre : « Oui, mon père. »

Il me tendit un feuillet de papier de riz.

— « Voici son adresse. Dès ce moment il vous attend. »

Le lama disparut comme une ombre dans le soir étoilé de lucioles et je lus : *Mr. Jones, esquire - Sterndale street*, 33 - *Londres.*

⁂

Sterndale street se trouve dans Hammersmith et fait partie d'un groupe de rues et d'impasses très peuplées.

Entre deux immeubles hauts et étroits, le n° 33 se tenait serré comme un petit enfant frileux, mais gentil et bien bichonné.

A peine le timbre eut-il lancé sa note cristalline que la porte s'ouvrit.

— « Je vous attendais, Sir, je suis Mr. Jones. »

Un gentleman de bonne et avenante mine me fit entrer dans un hall dallé comme une cuisine hollandaise et sentant confortablement l'encaustique et les confitures.

Une porte était ouverte sur un living-room éclairé par un feu tout en flammes joyeuses et fort accueillant, car mes regards tombèrent immédiatement sur de bons fauteuils, et une table de chêne lustré plein de reflets où attendaient des pipes fraîches et des bouteilles.

Mr. Jones bourra une pipe et, du geste, m'invita à faire comme lui.

« C'est du tabac de Hollande, » dit-il.

Et avec un clin d'œil malicieux :

« De contrebande ! »

Il portait une jaquette bleue et une large cravate à pois rouges, comme un homme de qualité au temps de la reine Victoria. Ses yeux gris pailletés d'or riaient, tandis que sa barbe d'un blond rougeâtre frémissait comme agitée par un souffle de brise.

« Où donc puis-je l'avoir vu ? » me dis-je, et, presque aussitôt, je m'écriai à haute voix :

— « Dickens ! Charles Dickens ! »

Il s'inclina et ses yeux riaient... riaient...

— « J'aime beaucoup Dickens, » dit-il, « ses livres sont pour moi comme autant de bréviaires. Au moment de votre arrivée, je relisais *Nicholas Nickleby* et j'en étais au passage où Nicholas,

tourmenté par la faim, accepte l'invitation de manger, à la table du brave Mr. Crummle, un pudding de filet de bœuf. C'est très bon, le pudding de filet de bœuf, et vous en mangerez chez les Arrowsmith. »

Nous fumâmes quelque temps en silence.

« Vous serez donc Mr. Jones, » dit mon hôte sans que je lui eusse demandé quelque chose ou posé une question. « Il y a... longtemps, passez-moi le manque de précision et de réalité de ce terme, il y a longtemps, pour parler comme ceux pour qui compte le temps, que quelqu'un fit de même.

» Il ne put tenir tête à l'ennui et, pour le combattre, essaya de se brouiller avec la sagesse de l'Univers en voulant faire... disons, des miracles, bien que ce terme aussi soit impropre. Je dus revenir... »

Je vis alors que les ronds de fumée que Mr. Jones lançait au plafond étaient moins vaporeux que l'était devenu son visage.

La barbe devint fumée elle-même, les yeux s'éteignirent, bien que leur sourire persistât.

Eh oui, pendant quelques secondes ce beau sourire continua à répandre sa joie dans l'atmosphère, et je pensai au chat du Cheshire dans *Alice au Pays des Merveilles.*

J'étais seul avec les fauteuils, les pipes, le tabac de contrebande et les bouteilles.

Je me versai un verre de Chartreuse verte.

Une liqueur de moines... aha... cela me fit rire et doubla le plaisir que j'eus de la boire et d'en reprendre.

*
**

Les miroirs ne me renvoient pas l'image de Dickens, mais la mienne de toujours.

Pourtant, la femme de ménage qui chevauche le balai dans Sterndale Street commence sa journée par un aimable « Bonjour, Mr. Jones ! » et ne semble nullement voir qu'il y ait changement de personne ou d'apparence.

Je m'entends fort bien avec elle et sa conversation ne manque pas d'imprévu. Elle en veut surtout aux reines et aux princesses.

— « Des drôlesses que j'aimerais savoir au fond de l'enfer, » dit-elle.

Et elle les y voue à des supplices dont le plus original est un pal éternel rougi à blanc.

« Si seulement je pouvais en donner l'idée au diable, » soupire-t-elle.

Chaque mardi, mes voisins les Arrowsmith m'accueillent avec un bruyant : « Bonjour, Mr. Jones ! » et je mange au souper du

pudding de filet de bœuf si bien conditionné qu'à chaque fois j'en redemande.

Le boutiquier de Bolingbroke Road, chez qui j'achète mon tabac de Hollande, me dit invariablement en clignant de l'œil d'un air entendu :

— « Bonjour, Mr. Jones, cette fois-ci c'est du meilleur, mais la prochaine fois, il pourrait coûter un peu plus cher... »

Et le soir, au « Melrose Club », je joue aux dames avec le docteur Tirr et, de temps à autre, je fais une partie de cribbage avec le colonel Maddon.

Et je ne gagne pas toujours...



Comme dans une chanson française qui connut quelques mois de vogue, « ma puissance est formidable ».

Certes, je pourrais poser l'Himalaya sur le sol d'Angleterre et écraser le Kent, le Surrey, le Middlesex et une foule de comtés sous des trillions de tonnes d'épaisse matière. Ou couper le soleil en deux et la lune en quatre.

Je ne songe pas à des gamineries de ce genre.

Je sais que je suis le diable, et cela me suffit.

JEAN RAY

La tête de M. Ramberger

Changement de ton. Voici maintenant le Jean Ray grand-guignolesque, celui qui ne répugne pas aux effets macabres abracadabrants, avec une faconde toute flamande et une verve qui ignore superbement « jusqu'où on peut aller trop loin » (cf. **Le cousin Passeroux**). Tellement loin, d'ailleurs, qu'on sent entre les lignes le clin d'œil goguenard qu'il s'adresse à lui-même...

MONSIEUR PAPAVOINE marchait, la tête baissée ; malgré la douceur de la soirée, il avait froid. Bien qu'il fût maire d'une jolie ville, très appréciée des touristes, il n'était pas heureux. Du moins, il ne l'était plus.

Ses pas sonnaient dans le silence sur un rythme étrange, qu'il s'efforçait en vain de modifier ; mais le rythme s'obstinait au mépris de ses changements de pas, exécutés sur une mesure de mazurka : Panama... Panama... toujours et sans fin : Panama...

On vivait des heures cruelles, la confiance publique était ébranlée par un scandale croissant comme l'ivraie au printemps.

Députés, sénateurs, ministres, hauts fonctionnaires, vivaient dans la terreur du juge d'instruction.

Monsieur Papavoine aurait été bien en peine d'indiquer sur la carte océane l'isthme de Panama où se vidait inutilement le bas de laine français, et pourtant il recevait des cartes anonymes où il était traité de vendu et de « chéquard ».

Au Café du Commerce, ses partenaires habituels au billard lui faisaient faux bond et on lui servait des bocks tièdes à la mousse gluante, bien que le patron connût son goût pour la bière fraîche et bien tirée.

Il poursuivait sa route par les rues silencieuses, dormant sous la lune, le rythme veneur et pourtant immérité, attaché à ses pas comme une ombre obstinée. Il dépassa sans la voir l'admirable cathédrale dont la tour se perdait dans une brume légère, née des marais voisins.

Il atteignit le mail et s'assit sur un banc, ne se souciant pas de rentrer plus tôt que de coutume, dans la crainte de l'inévitable interrogatoire que Madame Papavoine ne manquerait pas de lui faire subir.

— « Voyons, Eugène, sois sincère, tu ne l'as jamais été, mais une fois n'est pas coutume. Est-tu bien sûr de ne pas avoir reçu de l'argent de ces messieurs pour les autoriser à creuser leur canal ? Il y a huit jours à peine que tu as parlé de faire placer le gaz dans la cuisine ,alors que la lampe Carcel y suffit amplement. A moins que tu n'espères payer le gazier en ronds de carotte ? »

En tant que maire, Monsieur Papavoine avait favorisé le gazier Limard au détriment d'un concurrent, dans une petite affaire de fournitures de lampes de bureau, et Limard avait voulu se montrer reconnaissant.

Mais en parler à Madame Papavoine ou le faire annoncer par la ville par le crieur public eût été la même chose.

Malgré la rapide défoliation d'automne, les tilleuls répandaient une odeur sucrée ; des chutes légères troublaient à peine l'immense silence ; contre les murs croûlants des anciennes messageries, des touffes de sénéçon s'entêtaient à faire pousser des fleurettes jaunes et luisantes, accrochant les rayons de lune.

La paix du décor nocturne calma quelque peu l'angoisse du maire.

— « Qu'il fait parfois bon d'être seul, » murmura-t-il.

Un carré de lumière crue, au ras du pavé, lui fit l'effet d'une insolence.

« Ce vieux fou de Ramberger ferait bien de dormir comme tout le monde, » grommela-t-il.

Le professeur Ramberger avait enseigné sans gloire ni profit la biologie à l'université de Strasbourg jusqu'aux jours sévères qui avaient suivi la perte de l'Alsace. Depuis lors il s'était retiré dans la ville administrée par Monsieur Papavoine, et y vivait dans une vieille maison du mail, en compagnie de son ancien garçon de laboratoire, Emil Stein, un hurluberlu, dont la ville entière se moquait.

Monsieur Papavoine n'aimait pas le Dr. Ramberger qui ne le saluait pas — il ne saluait d'ailleurs personne — omettait de pavoiser le 14 juillet et refusait de souscrire aux œuvres patronnées par la municipalité, bien qu'il fût pourvu d'une très large aisance.

« A moins qu'il ne se soit couché en oubliant d'éteindre la lumière dans sa cave, » grommela le maire.

Ce disant, il songeait au danger d'incendie et aux pompes à feu qui fonctionnaient mal.

« Ce coco mettrait sans remords le feu à la ville... allons voir ! »

Il traversa le mail, se baissa vers le soupirail, vit une énorme lampe à pétrole inondant de clarté le damier du carrelage, et poussa un hurlement d'horreur.

Sur le carreau sanglant était étendu le cadavre d'Emil Stein,

et le professeur Ramberger achevait posément de lui taillader la gorge.

***

Ce fut à cause du scandale de Panama que l'affaire ne fit pas plus de bruit. Le petit palais de justice ne dut pas refuser du monde ; au contraire, le public bouda la cour d'assises.

Le professeur Ramberger, un petit homme maigriot, vêtu d'une antique houppelande d'où sortait un cou de poulet surmonté d'une tête énorme, blafarde comme un navet monstre, avoua tout ce qu'on voulut.

On lui avait demandé la raison de son crime.

— « J'aime tuer, » répondit-il d'une petite voix aigre, « et ce n'est pas d'hier que j'ai commencé de le faire. Ainsi en 1885... »

Il indiqua une ferme en Picardie, dont les propriétaires, mari et femme, avaient disparu brusquement sans qu'on pût jamais retrouver leurs traces.

« Les cadavres se trouvent dans un vieux puits que j'ai mis quatre heures à combler à l'aide de pierres et d'éboulis. La tête de la femme est écrabouillée, celle de l'homme manque. »

Le télégraphe fonctionna... c'était rigoureusement exact.

— « Il appelle le bourreau, » gémissait son avocat, qui avait été désigné d'office, le docteur Ramberger ayant refusé l'assistance d'un défendeur. Il fut condamné à mort et refusa de signer son recours en grâce.

***

Par un matin brumeux de fin novembre, les bois de justice furent dressés sur la minuscule place publique devant la prison.

On réveilla le condamné à six heures, à la clarté de trois grosses lampes de voiture. Il écarta du geste l'aumônier, refusa la traditionnelle cigarette et le verre de rhum et ne répondit pas à l'ultime question du Procureur de la République.

Comme il faisait froid, on lui laissa garder sa houppelande.

Malgré ses pieds entravés, il marcha presque allègrement entre les deux aides du bourreau, qui n'eurent pas à le soutenir.

Comme il passait par le large corridor de la prison, la lumière du plafonnier tomba en plein sur lui.

— « Sa tête est vraiment effroyable, » murmura le Procureur de la République en réprimant mal un frisson.

Plus tard il dut se souvenir de cette parole, et sans doute, ne jamais l'oublier.

Le couperet tomba à 6 h 32.

L'aide qui tira la tête du panier à son, pour la placer dans le grand panier latéral, grommela :

— « Eh bien, elle a du poids ! »

Le fourgon, conduit par le préposé à l'arrosage public, s'achemina vers le nouveau cimetière, situé au-delà des remparts.

On n'avait à procéder qu'à un simulacre d'inhumation, le corps ayant été réclamé par une école de médecine voisine.

Une stupeur sans bornes y attendait les assistants, quand le panier fut ouvert : la tête de Monsieur Ramberger avait disparu.

⁂

Le Procureur de la République Larrivier aurait sans plus classé cette étrange affaire si le doyen de l'Ecole de Médecine n'avait insisté. « Il importe que la tête du supplicié soit retrouvée et remise à notre laboratoire de dissection, aux fins de recherches très importantes, » lui écrivit ce savant homme. « La section a été faite au ras des épaules, comme si le condamné, au moment où le couperet s'abaissait avait, avec une rare énergie, projeté la tête en avant, étirant démesurément le col. De cette manière les cordes vocales ont été épargnées, et vous n'ignorez probablement pas, Monsieur le Procureur de la République, que les réactions *post-mortem* de ces organes font l'objet d'études délicates. Au nom de mes collègues et au mien, je vous prie de vouloir donner des ordres pour que des recherches sérieuses soient entreprises. Nous avons, en effet, pu faire sur le corps du supplicié des constatations qui dépassent la norme, les organes présentant une atrophie extraordinaire, que personne d'entre nous n'est parvenu à expliquer... »

Monsieur Larrivier ne connaissait rien aux réactions *post-mortem* des cordes vocales, mais il ne voulait pas désobliger le doyen. Il ordonna des recherches plus minutieuses qui, toutefois, n'aboutirent à rien.

Il avait, d'ailleurs, d'autres chats à fouetter.

Il dut ouvrir une enquête à charge de véritables « chéquards » Panamistes, habitant la ville, mais Monsieur Papavoine n'était pas du nombre.

Comme ni les morts de Picardie ni Emil Stein ne laissaient d'héritiers qui auraient pu se constituer partie civile, le magistrat se contenta de poser les scellés dans la maison du mail et ne s'en occupa plus jusqu'au jour...

Ah ! l'étrange et effroyable journée !...

Le 9 décembre, un vendredi, jour de marché, fête de Sainte Léocadie ; Monsieur Papavoine en fut d'autant plus frappé que sa femme portait ce nom de cette sainte et martyre.

La place du marché étant des plus exiguës, une partie des échoppes et des étals en plein vent se dressaient ce jour-là sur le mail. En général y étaient relégués les mercelots de bas étage, les margoulins, les gagne-petit et les charlatans.

Installées contre le mur des anciennes messageries, des marchandes flamandes offraient des volailles fraîchement égorgées et plumées, prêtes pour la broche.

Monsieur Papavoine, accompagné de sa servante Justine, discutait avec l'une de ces plantureuses commères du prix d'un couple de dindonneaux destinés aux agapes de la soirée de fête, quand des cris d'effroi et d'horreur s'élevèrent.

— « Là... regardez... ce n'est pas, Dieu, possible ! »

— « Justine, que se passe-t-il ? » s'informa le maire.

Mais la bonne ne répondit pas, pour l'excellent motif qu'elle venait de tomber évanouie dans les bras de la marchande de volailles.

Les hurlements s'amplifiaient, des gens s'enfuyaient les mains devant les yeux, comme s'ils voulaient se soustraire à une affreuse vision, des femmes se signaient ou, comme Justine, se trouvaient mal.

Un agent de police fendit la foule avec des gestes de nageur et prit Monsieur Papavoine par les bras.

— « Monsieur le maire... c'est horrible... regardez... à la fenêtre du premier étage... »

D'un doigt tremblant, il désignait la maison du Dr. Ramberger. Monsieur Papavoine laissa choir ses dindonneaux et cria à son tour. Contre une des vitrines de cette fenêtre, passant entre deux rideaux écartés, se collait un masque effroyable, livide, maculé de taches noires... la tête tranchée du professeur Ramberger.

« Elle bouge... elle nous fait des grimaces ! » gémit l'agent.

Eh oui, ce n'était pas un de ces hideux masques de cire, comme on en voit dans les tentes foraines, et qu'au pis aller on aurait pu prendre pour l'accessoire d'une farce de fort mauvais goût, mais une tête bien vivante, dont les yeux roulaient dans leurs orbites avec une expression de fureur inhumaine, et dont la bouche s'ouvrait spasmodiquement, découvrant des dents énormes et laissant passer une langue pointue.

A présent la chose monstrueuse dansait une sorte de gigue, laissant voir, par intervalles, la section rougeâtre, formidable, nette...

— « Faut-il... aller voir ? » demanda l'agent, vert de peur.

— « La maison... est... sous scellés... » hoqueta le maire. « Je vais trouver Monsieur Larrivier. »

Quand il arriva chez le magistrat, il vit que la nouvelle avait marché plus vite que ses jambes.

— « C'est une farce, » grondait le Procureur de la République, « ce ne peut être que cela, mais je sévirai, pour sûr que je le ferai. Venez, Monsieur le maire, et faites-vous accompagner de deux, trois et même de quatre agents de police. »

Quand ils arrivèrent au mail, la place était quasi déserte, et les

gens se tenaient peureusement blottis dans les ruelles avoisinantes, comme pour une bizarre partie de cache-cache.

La fenêtre était vide, les rideaux immobiles.

***

Le procureur et ses compagnons parcoururent une maison froide et humide où flottait une odeur rance de moisissure et de pharmacie. Les gros crachats de cire noire des scellés étaient intacts, ce qui fit froncer les sourcils au procureur. On ne découvrit rien d'insolite, si ce n'est, dans un petit réduit sans air ni lumière, trois têtes d'oiseaux juchées sur de minces cônes de verre.

— « Un coq, un corbeau et un hibou, » murmura Monsieur Papavoine.

— « Une chouette, Monsieur le maire, » objecta le brigadier de police Luciaume, « ou plutôt une effraie... cela se voit à son bec qui... »

Il poussa un cri de douleur.

« Elle m'a mordu ! »

— « Vous avez touché trop brutalement le bec, » dit le maire.

— « J'aurais juré... » grommela le policier en considérant son doigt où perlait une goutte vermeille.

— « Jetez cette saleté à la poubelle ! » ordonna M. Larrivier dont l'humeur devenait méchante.

Luciaume s'empressa d'obéir, mais, mû sans doute par un certain ressentiment, il écrasa d'abord les têtes sous son talon.

— « C'est curieux, » constata-t-il, « on les dirait toutes fraîches ; elles ont éclaté comme des noix pourries ! »

— « Nous repasserons par le bel-étage, » décida M. Larrivier.

Ce fut le brigadier Luciaume qui découvrit enfin « quelque chose », dans la chambre donnant sur le mail.

— « Eh, » s'écria-t-il, « il y a une chatière dans le bas de la porte du fond ! »

— « Je ne crois pas que Ramberger ait jamais hébergé un chat ou un chien... » commença Monsieur Papavoine.

Mais déjà le procureur se redressait, pâle et tremblant.

— « Regardez, Monsieur le maire, sur le plancher, autour de ce trou pratiqué dans la porte... »

Des taches noires, quelques caillots de sang noir, des traces de sciure de bois...

— « La tête a passé par là ! » gémit Monsieur Papavoine.

Le brigadier Luciaume fit une nouvelle constatation qui, toutefois, n'attira pas particulièrement l'attention des autres.

— « Cette chatière n'est pas tout à fait neuve, mais on ne peut pas dire non plus qu'elle soit vieille. »

— « Trouvez-moi un bout de bois pour la clouer, » dit le Procu-

reur, « et obturez en même temps les fenêtres, les portes, tout ce qu'il y a d'issues dans cette maison de malheur, après quoi je remettrai les scellés ! Il ne faut pas que cette sinistre blague se renouvelle ! »

Elle ne se répéta pas, du moins sur le mail.

⁂

Voici la suite des faits, tels qu'ils se trouvent consignés dans les notes du procureur Larrivier qui, par la suite, s'occupa avec une énergie farouche, proche du désespoir, de l'énigme de la tête évanouie. Le 15 décembre sur la minuit, Gripard, le maréchal-ferrant de la rue du Trèfle-à-quatre-feuilles, rentrait chez lui.

Il avait assisté à une réunion politique, où l'on s'était montré fort avare de boissons, ce qui, de son propre aveu, l'avait mis de mauvaise humeur.

Au coin de l'enclos de la cathédrale, il entendit une sorte de grognement et vit une chose roulée en boule, blottie entre deux grosses pierres.

— « Un chat, une sale bête, » gronda-t-il.

Il possédait un colombier bien garni, que les chats errants mettaient de temps à autre à contribution, ce qui fait qu'il n'aimait pas ces voleurs à quatre pattes.

Aussi lui allongea-t-il un coup de pied vengeur.

La chose fit un bond énorme, retomba à six pas de là, sembla hésiter une seconde, virevolta comme un toton et se jeta sur Gripard, qui se sentit mordre furieusement au mollet.

Il faisait trop sombre à cet endroit, de sorte que le maréchal-ferrant ne put reconnaître la nature de son ennemi, qui d'ailleurs rebondit au loin et se perdit dans l'ombre.

La même nuit, vers une heure du matin, Monsieur le second vicaire de la cathédrale rentrait à la cure, après avoir passé plusieurs heures au chevet d'un malade.

Il marchait lentement, respirant à longs traits l'air de la nuit, bienvenu après l'atmosphère écœurante de la chambre qu'il venait de quitter.

« On dirait que l'été de la Saint-Martin retarde d'un mois, » se disait-il, tant la nuit lui paraissait douce.

Il traversait la petite plaine gazonnée, dernier vestige de la prairie paroissiale, quand il se sentit tiré par sa soutane.

Pensant qu'il s'était pris dans une marcotte, il essaya de se dégager, lorsqu'un pan de son vêtement fut arraché avec violence.

Il se retourna, ne vit rien, mais entendit un rire atroce qui paraissait sortir du sol même.

Il se signa, quand un objet sombre jaillit de la terre, passa à

quelques pouces de son visage et retomba avec un bruit mou dans l'herbe.

Monsieur le second vicaire avait encore un peu de chemin à faire avant d'arriver chez lui. Il fut soudain saisi d'une peur panique et, tout en récitant des prières, il se mit à courir.

Il n'était guère habitué à ce genre d'exercice, en plus sa soutane le gênait ; il s'arrêta au coin de la rue des Saints-Pères pour reprendre haleine, quand il entendit derrière lui le même choc flou.

Il s'élança, confiant son âme à Dieu, dans la direction de la rue du Couvent. Par deux fois il entendit, presque sur ses talons, ce bruit mat de chute. Il traversa, toujours au pas de course, la longue et étroite rue, sans cesse poursuivi par les floc... floc... floc...

Enfin il atteignit sa maison, tourna la clé dans la serrure, et, une fois la porte fermée derrière lui, s'écroula sans forces, sur les dalles du corridor.

Au même instant, dans la rue, derrière la porte close, retentit un juron abominable, et l'huis fut heurté à plusieurs reprises avec une rare violence.

Ni le maréchal-ferrant ni le second vicaire n'avaient pu indiquer la nature de leur persécuteur nocturne. Cet affreux privilège échut, quinze jours plus tard, aux sœurs Hubinon, habitant la banlieue ouest de la ville, là où commencent les énormes champs potagers qui sont la richesse de la région.

***

Mais il convient de dire, auparavant, que Monsieur Larrivier n'était pas resté dans l'inaction. Il avait chargé le brigadier Luciaume de faire quelques recherches discrètes.

Bientôt, ce policier patient et matois apprit que Panchut, ce Maître Jacques municipal qui, le jour de l'exécution capitale de Ramberger, conduisit au pas lent de sa haridelle le macabre fourgon vers le cimetière, se livrait depuis quelque temps à des dépenses incompatibles avec ses modestes revenus.

Il s'était fait faire, sur mesures, un somptueux et criard complet à carreaux par un tailleur réputé pour la cherté de ses prix ; il fréquentait les cabarets, buvait et régalait largement, et tirait des pincées de pièces d'or de son gousset, quand il fallait solder la dépense.

Panchut comparut devant M. Larrivier et ne tarda pas à entrer dans la voie des aveux. Il racontait une histoire qui aurait paru abracadabrante à tout autre que le procureur de la République.

Bien des jours avant que le professeur Ramberger parût devant le jury, Panchut reçut une boîte à cigares, où se trouvaient entortillés, dans du papier, cinquante louis d'or et un billet griffonné au crayon : « *Cet argent est à vous, Panchut. Quand Ramberger aura*

été guillotiné et que vous conduirez le fourgon au cimetière, une fois passés les remparts, jetez la tête dans le fossé. Malheur à vous, si vous gardez l'argent et ne faites pas ce qui vous est demandé. »

Panchut était un homme superstitieux, mais prudent ; il avait gardé le billet. M. Larrivier n'eut aucune peine à constater qu'il était bien de la main du condamné, pas plus qu'à découvrir qu'un des deux gardiens de la maison d'arrêt s'était chargé, contre bonne récompense, de le faire parvenir à destination.

— « Comment se fait-il que le détenu fût en possession d'une pareille somme ? » demanda-t-il au geôlier.

Ce dernier confessa une faute de plus.

— « Il m'indiqua un endroit, sous la haie de son jardin, où je trouverais une boîte en fer blanc avec cent louis. »

— « Il semble que Ramberger ait tout prévu, » songea le procureur et il posa une dernière question à Panchut :

« Quand vous avez pris la tête... n'avez-vous rien remarqué de particulier ? »

Panchut avala sa salive, et murmura :

— « J'avais un peu bu... cela se comprend, Monsieur le Procureur, et j'ai pu mal voir... »

— « Dites-le tout de même ! »

— « Eh bien, voilà... elle a cligné de l'œil ! »

— « On dit que la tête du docteur la Pommeraye en fit autant, » gémit le magistrat, mais Panchut, qui ne connaissait pas l'œuvre de Villiers de l'Isle Adam, n'y comprit rien et se contenta de hocher la tête d'un air entendu.



Les sœurs Léontine et Josephine Hubinon revenaient de la ville. C'étaient d'assez jolies filles, qu'on accusait, plus à raison qu'à tort, de se livrer à un clandestin commerce de galanterie.

Le crépuscule tombait et la route était déserte, néanmoins elles ne s'effrayèrent ni ne s'effarouchèrent quand elles entendirent une voix les héler dans l'ombre naissante :

— « Hé, les belles ! »

Pourtant cette voix n'avait rien d'agréable, elle était aigre et perchée, comme celles qu'adoptent les chie-en-lit de la Mi-Carême.

Elles eurent beau tourner la tête pour voir d'où elle provenait, elles ne virent que des champs dépouillés par l'hiver.

— « Est-ce une invitation pour le réveillon de demain ? » cria Léontine, car la journée du 30 décembre tirait à sa fin.

Elle ne reçut aucune réponse, mais soudain quelque chose jaillit hors d'une touffe de vieilles feurres et lui sauta à la gorge.

Joséphine poussa un cri d'épouvante : c'était la tête du docteur Ramberger, elle la reconnaissait bien, car elle avait assisté au pro-

cès et à l'exécution et, de temps à autre, elle avait rencontré le professeur sur le mail.

Léontine émit un gargouillement comme une volaille qu'on égorge, et s'effondra... Elle était morte, la carotide tranchée.

Joséphine Hubinon courut de toutes ses forces à travers champs ; elle ne put dire si la tête se lança à sa poursuite, mais entendit à plusieurs reprises la voix qui glapissait dans le soir :

— « Réveillon ! Réveillon ! Aha... réveillon ! »

Le lendemain une battue, conduite par le brigadier Luciaume, fut organisée ; elle ne mena à rien.

⁂

La nuit du 3 janvier peut être considérée comme celle de l'épilogue de cette horrible aventure.

Paradieu, le braconnier, longeait le bois communal. Il suivait l'orée où il savait gîter un lièvre, qu'il destinait au souper de l'Epiphanie.

Paradieu connaissait son affaire, il ne se servait jamais d'armes à feu mais d'une lampe sourde et d'un solide bâton en bois de néflier. Soudain il se jeta derrière les buissons ; au loin sur la route des aboiements rauques et brefs retentissaient.

— « Les chiens de Briquet, le garde, » murmura-t-il avec terreur. C'étaient d'énormes Dobermann, des bêtes monstrueuses et féroces, le cauchemar des malheureux braconniers.

Les aboiements se précipitaient, approchaient, et brusquement s'y mêlèrent de pitoyables appels de détresse :

— « Au secours ! A moi ! »

— « Dieu prenne en pitié le pauvre diable qui tombe sous leurs dents ! » frémit Paradieu.

Sous une mince faucille de lune s'allongeait la route blanchie par le gel, et bientôt il vit arriver les deux molosses noirs, lancés dans un galop d'enfer.

Paradieu fut frappé de stupeur, au point d'en oublier sa crainte.

« Qui diable prennent-ils en chasse ? » murmura-t-il, ne voyant que les bêtes aux prunelles flamboyantes comme des tisons, le muffle tendu dans le vide.

Pourtant les appels se succédaient, de plus en plus lamentables.

« Par exemple ! »

Pour peu, le braconnier se serait élancé hors de sa cachette, tant sa stupéfaction dépassait les bornes.

Avec un rauquement sauvage, les dobermann venaient de se jeter sur une proie invisible, en même temps que retentissait un cri effroyable, celui d'un homme rendant l'âme dans la souffrance, le désespoir et la terreur.

Paradieu se sentait malade, il eut fort à faire pour réprimer des

nausées, car un bruit répugnant d'os broyés et de chairs gloutonnement avalées parvenait jusqu'à lui.

Les chiens grondaient, satisfaits, puis, se disputant quelque relief, se prirent de querelle.

Ils s'éloignèrent enfin, repus, d'une allure lasse, suivis par leurs ombres démesurées.

Paradieu attendit un bon moment avant de quitter son refuge pour inspecter le lieu du mystérieux festin. Le clair de lune lui paraissant insuffisant, il alluma sa lanterne sourde.

Sur les gros pavés givreux il vit une très mince coulée de sang noir, quelques fragments d'os, des débris de cervelle et un morceau de cuir chevelu, un quart de scalp, auquel adhéraient quelques mèches grises.

Il en savait assez pour aller réveiller sur l'heure le procureur de la République, d'autant plus qu'on ne pouvait, cette nuit-là, mettre aucun délit de braconnage à sa charge.

⁂

Ce ne fut qu'un an plus tard que M. Larrivier reçut une lettre d'un professeur de l'université de Bonn.

— « C'est par le plus grand des hasards que me sont parvenus des échos de la singulière affaire du docteur Ramberger, » écrivait-il, « mais ce que je vais en dire contribuera peut-être à y apporter un peu de lumière. Il y a vingt-cinq ans, le professeur Ramberger fut invité à donner une série de conférences à l'université de Bonn, série qui se limita à une seule séance, durant laquelle il proféra une telle quantité d'inacceptables hérésies scientifiques, que notre recteur lui retira la parole.

» Il déclarait, entre autres inepties, que dans le corps il n'y avait que la tête qui importait, qu'elle pouvait acquérir une vie indépendante et presque illimitée, une fois délivrée des autres parties du corps. Il rejetait comme inutiles les organes essentiels, cœur, poumons, estomac et leurs fonctions.

» Il aurait suffi, selon lui, de développer d'une façon anormale, quasi monstrueuse, la glande hypophyse, cet architecte de notre corps, pour réaliser cet hideux miracle.

» — « Dans ce cas, vous qui êtes Français ou presque, faites-vous guillotiner sans crainte ! » cria quelqu'un dans l'auditoire.

» — « J'y songerai, » répondit-il froidement.

» Il avait promis de fournir des preuves tangibles à la conférence suivante, notamment les résultats obtenus après des expériences sur des têtes d'oiseaux : un coq, un corbeau et une chouette.

» Il ne put le faire, car l'indignation avait été trop grande parmi les professeurs et les étudiants.

» Comme je viens de le dire, il lui fut interdit de remonter en

chaire. Croyez qu'aujourd'hui je le regrette fort, ce malheureux savant ayant, sans aucun doute, fait une effroyable et monstrueuse découverte. J'en suis d'autant plus certain que les récents travaux sur ce mystérieux organe glandulaire, blotti dans la cavité de la selle turcique, démontrent qu'il joue un rôle troublant dans le développement corporel... »

Monsieur Larrivier ne comprenait rien à ce langage trop docte à son goût ; ensuite l'affaire Ramberger lui avait occasionné suffisamment de tracas, et il redoutait l'interminable immixtion des gens de science, avides de rapports et de témoignages officiels.

Il joignit la lettre au dossier Ramberger et le classa.

JEAN RAY

Croquemitaine n'est plus...

Nouvelle rupture d'atmosphère. Ce récit est-il surnaturel ? Ce serait plutôt ce que les Anglo-Saxons nomment une **horror story** ; encore est-elle traitée entièrement en sourdine, sans aucun effet de choc. Mais il est difficile d'échapper au malaise, à l'angoisse insidieuse qui se dégagent de ses pages.

On s'est quelquefois demandé pourquoi le congrès de folklore de l'année 1911 eut lieu à Rambouillet, la résidence d'automne du Président de la République Française.

Ce fut, paraît-il, une prévenance du brave papa Fallières, qui préférait passer les brumeuses journées d'octobre au soleil du Roussillon où la fameuse purée septembrale continuait à égayer les verres et les cœurs. Quatre journées avaient été prévues, mais à cause du petit nombre de congressistes ayant répondu à l'appel, elles avaient été réduites à deux. Dans l'aile droite du château, l'ancienne salle de spectacle avait été mise à la disposition des folkloristes et, à la dernière minute, l'éclairage électrique ayant fait défaut en raison d'une grave panne de l'installation électrogène, on décida de ne tenir les séances que durant les heures claires de la journée.

Le chauffage central, par obscure sympathie pour la lumière électrique, fonctionna mal et un énorme feu de bois fut allumé dans l'âtre monumental qui n'avait plus connu de flammes depuis trente ans.

Sur quoi des torrents de fumée refusant de prendre le chemin des hautes cheminées se ruèrent dans la salle.

A cause de l'absence du Président de la République, le personnel avait été réduit au strict minimum de quelques gardiens maussades, mécontents d'être troublés dans leurs chères habitudes.

Ils n'avaient, d'ailleurs, reçu que peu d'instructions et se livraient à une sorte de jeu de cache-cache, qui les rendait à peu près introuvables. On avait compté sur trois cents participants venant de tous les côtés de l'Europe. Il y en eut à peine cent, dont les trois quarts étaient français.

Pour comble d'infortune, le sous-secrétaire d'Etat, Prey, qui avait

organisé le congrès, avait dû l'avant-veille en refuser la présidence, sous prétexte d'un méchant et subit accès de grippe.

Mensonge cousu de fil blanc s'il en fut, personne n'ignorant la brusque disgrâce qui venait d'enlever pouvoir et crédit à ce charmant fonctionnaire.

« Post meridiem », pour parler docte langage, de la première journée, environ soixante congressistes français reprirent le chemin de Paris ou d'ailleurs et quelques participants étrangers, celui de la frontière.

Une trentaine d'auditeurs assistèrent à la séance de l'après-midi, et leur humeur était exécrable : on leur avait servi à l'Hôtel des Princes un lunch abominable dont ils durent acquitter la note, car le malheureux M. Prey avait négligé bien des choses.

Dans la salle des conférences qui sentait la fumée et la suie et qui était en proie aux vents coulis, ces messieurs durent garder leurs manteaux, pour s'entendre régaler d'un laïus sur les dolmens de Bretagne, par le professeur Aristide Sainthomme.

M. Sainthomme, lui, souffrait réellement d'une grippe qui le faisait tousser, éternuer et l'obligeait à se moucher à longueur de phrase.

Et sur le haut pupitre de bois noir on avait omis de poser la traditionnelle carafe d'eau fraîche...

M. Albin Tuyl était le seul congressiste belge qui était resté à son poste. Ses confrères, le Liégeois Servin et le Bruxellois Leempoels, s'étaient éclipsés après avoir payé quinze francs pour une portion de veau mal cuit et un minuscule pichet de vin aigre.

Albin Tuyl était resté parce qu'il avait espéré faire sensation, car il était venu de Gand, sa ville natale, dans une automobile Panhard-Levassor, flambant neuve, d'un rouge éclatant, ornée d'une véritable dinanderie de cuivre, et portant le nom orgueilleux de landaulet électrique. Son chauffeur, Petrus Sneppe, était installé au volant, vêtu d'une vaste peau de chèvre et coiffé d'une casquette à chaînette dorée. M. Tuyl ne s'y connaissait guère en folklore, il possédait une grande usine de couleurs et de vernis, un nombre respectable d'actions dans d'importantes entreprises et était, au surplus, membre du conseil communal de sa ville.

Il avait publié, dans quelques hebdomadaires, de minimes essais sur les us et coutumes du vieux Gand, devenus passables par l'aide qu'y apportèrent les correcteurs.

Il était même l'auteur d'une plaquette sur « *Les sombres six semaines dans la région gantoise* », d'une trentaine de pages, tirée à deux cents exemplaires sur Hollande, et qu'il avait envoyée, enrichie d'une belle dédicace, à des gens haut placés, pouvant lui être de quelque utilité.

— « Il faut assister au Congrès de Rambouillet, » lui avaient conseillé ses amis, « cela pourrait vous valoir les Palmes académiques. »

M. Albin Tuyl s'y rendit, avec le robuste Petrus Sneppe au volant, et sur la route, les bonnes gens se retournaient pleins d'admiration sur la scintillante voiture.

A l'Hôtel des Princes, le folkloriste gantois fit la connaissance de deux confrères venus de l'étranger : Ludwig Baumann de Hanovre et James Patridge de Brighton.

Il avait refusé le menu du jour et s'était fait servir à la carte, ce qui était autrement coûteux : truite saumonée et bécasse, mets de roi à des prix exorbitants, arrosés d'un Vouvray 1887 et d'un Château-Margaux 1885, années réputées. Comme il se sentait quelque peu solitaire et qu'il voyait les regards envieux de ses compatriotes Servin et Leempoels posés sur les plats, il invita à sa table ses voisins Baumann et Patridge.

Au café il exigea de la chartreuse verte, non de la Tarragone... mais de la véritable chartreuse française, des grandes années, avant que le sinistre Combes n'eût chassé les Chartreux de France...

Le Vouvray et le Château-Margaux lui étaient suffisamment montés à la tête pour le lui faire dire à voix assez haute, pour faire naître des éclairs d'orage dans les yeux de quelques voisins de table. Herr Baumann préférait du kirsch d'Alsace, Mr. Patridge du whisky, et M. Tuyl commanda également les deux liqueurs.

Ils firent faux bond à la séance de l'après-midi, ce qui leur épargna le discours aux haltes sternutatoires du professeur Sainthomme, et firent un whist. Tuyl, qui versait dans la démocratie, fit appel à son chauffeur pour faire le quatrième au jeu.

Comme il pleuvait des hallebardes et qu'il soufflait un vent à décorner les bœufs, il fit venir un grand bol de punch au rhum et distribua des cigares magnifiques introduits en fraude. Il donna également au maître d'hôtel des instructions très précises pour le souper : une croûte de ris de veau, un faisan et un homard frais.

— « Et que le Cliquot soit frappé à point... »

— « Je compte rester jusqu'à demain soir, » promit Herr Baumann.

— « Comme moi, » approuva Mr. Patridge.

— « Qu'est-ce qui figure au programme de demain ? » demanda Albin Tuyl, qui désirait qu'on le crût intéressé à la marche du congrès.

— « Dans la matinée, on prévoit une visite au château et aux jardins dessinés par Le Nôtre, » répondit l'Anglais.

— « Dans l'après-midi, M. Fénestrange nous parlera de Croquemitaine, » compléta l'Allemand.

Dans le courant de la soirée ils vidèrent plusieurs bouteilles de Cliquot, dont Petrus Sneppe reçut une part équitable, et le lendemain ils se trouvèrent au saut du lit en proie à une sérieuse migraine.

Il n'advint rien de la visite au château et aux jardins, mais le maître d'hôtel vint dire avec une mine contrite que l'établissement fermerait après le lunch. On avait compté sur un grand nombre de clients prenant part au congrès ou attirés par lui, mais ils s'étaient faits si rares qu'il n'y avait qu'à fermer les portes. Le pauvre homme se confondait en excuses et ne pouvait qu'exprimer des regrets.

On servit un repas froid, composé de restes de la veille, habillés de mayonnaise.

— « Ce soir, après la conférence, nous partirons ensemble, » proposa M. Tuyl à ses amis, « il y a de la place pour vous deux dans ma voiture. »

La proposition fut acceptée avec reconnaissance.

Il n'y avait qu'une vingtaine d'auditeurs dans l'énorme salle.

En y entrant ils purent constater qu'une légère modification avait été apportée au décor : derrière la tribune, une assez grande toile avait été dressée contre le mur.

C'était un tableau emprunté à un musée de province, portant, gravée sur une plaque de cuivre, l'inscription : « *Le Bagage de Croquemitaine » — Tableau de Timoléon Lebrichon — Salon de 1874.* »

Il représentait une énorme hotte en grossière vannerie d'où dépassaient les visages éplorés de cinq ou six petites filles.

Le conférencier, M. Fénestrange de Dourdan, monta immédiatement en chaire et se mit à faire un pompeux éloge du tableau.

— « Regardez, messieurs, les visages tordus par la souffrance et la peur de ces petites malheureuses, et dites-moi si l'émotion ne vous étreint pas le cœur, si l'horreur ne vous gagne pas, en pensant que ces innocentes victimes sont destinées à paraître cuites ou rôties sur la table de Croquemitaine, l'ogre effroyable qui hante les vieux contes ! »

Albin Tuyl et ses amis avaient pris place au premier rang. Derrière eux, dispersés sur les fauteuils, se trouvaient les autres auditeurs, tous gens d'âge à la mine boudeuse.

Petrus Sneppe, qui avait été le dernier à quitter l'Hôtel des Princes, après avoir fait honneur à quelques tournées offertes par l'hôtelier, s'était assis au fond de la salle, où il ne dérangeait personne et pouvait à peine être vu.

Que pouvait-il faire d'autre ? Le café le plus proche se trouvait

à plus d'une lieue et au dehors une pluie glacée joignait sa malice à celle d'un âpre vent d'automne.

L'exposé de M. Fénestrange semblait manquer d'intérêt, car des têtes se mirent à dodeliner. Il continuait néanmoins...

« La cauchemaresque figure de Croquemitaine est vieille de nombreux siècles. Peut-être naquit-elle avec l'ogre Polyphème, la plus terrible des rencontres d'Ulysse et de ses compagnons. Peut-être la doit-on à l'affreuse légende d'Ugolin qui dévora ses propres enfants... »

Il y eut une légère rumeur dans la salle, car un petit monsieur à barbiche de chèvre se leva et interrompit le conférencier :

— « Ugolin était un père aimant et ses enfants se sacrifièrent volontairement pour le sauver de la mort par la faim ! »

— « A vrai dire, » déclara M. Fénestrange, « je n'y attache pas grande importance. J'ai hâte de sortir des rets des vieilles histoires. En France, et nombre de folkloristes l'admettront avec moi, c'est la monstrueuse figure de Gilles de Rais, ce sanglant bourreau d'enfants, qui se trouve à la base de ce conte noir de notre jeunesse... »

Petrus Sneppe bâilla ; il n'osait s'abandonner au sommeil, car il savait qu'il ronflait terriblement en dormant. Pour se tenir éveillé, il se mit à rythmer sur ses doigts une petite ronde enfantine :

« Petit Poucet va au marché — Pour une vache y acheter — Il y achète un veau — Tout gras, tout beau — Et un cochon — Tout gros tout rond... »

— « Dans ses manoirs de Tiffange et de Machecoul, il n'offrit pas moins de trois cents petits enfants en holocauste au diable ! Il ne se contentait pas de simples effusions de sang au démon, mais se complaisait à caresser les petits victimes puis à les torturer et à les faire périr dans d'atroces supplices. »

Petrus Sneppe modifia sa ronde sur des doigts engourdis :

« Celui-ci l'a tué — Celui-ci l'a fricassé — Celui-ci l'a mangé — Et puis est venu le coucou — Et le Petit Poucet n'a rien eu du tout ! »

— « Qui nous dira si Gilles de Rais n'a pas été en réalité un ogre, un mangeur de chair humaine ? A-t-on trouvé les restes de ses victimes ? N'ont-elles pas paru sur la table cuites ou rôties ? »

— « Rien n'est moins prouvé ! » cria le petit monsieur à barbiche.

— « Si fait... mais ne nous écartons pas du sujet. Gilles de Rais est bien le monstre en chair et en os d'où est né le fantôme de Croquemitaine ! »

Dans la salle, l'intérêt baissait visiblement parmi les auditeurs, car par la tangente Fénestrange quittait le folklore pour verser en plein dans l'histoire. Des noms et des dates plurent : Jeanne d'Arc - 1412 - 1415 - 1431 - Charles VII - le duc Jean de Bretagne-Prelati - Jean de Malestroi...

Tuyl frissonnait ; il était fervent d'un bon feu et de claire lumière et détestait le froid et l'obscurité.

James Patridge regardait fixement devant lui, figé dans une sorte de sereine indifférence.

L'estomac de Baumann roucoulait, le repas de midi avait mal apaisé sa faim teutonne... et voilà qu'une appétissante odeur de cuisine venait lui chatouiller les narines ; quelque part dans les profondeurs du palais seigneurial, on faisait rissoler de l'oignon.

Petrus Sneppe cherchait dans sa mémoire qui, parmi ses connaissances, pouvait bien ressembler à M. Fénestrange : il avait une petite figure poupine, toute rose, des cheveux d'argent, des yeux bleus de poupée, très clairs.

Oh ! sur le tableau de Lebrichon, on voyait un joli visage de fillette, tout rebondi, dépasser le bord de la hotte ; elle tenait serrée contre sa joue une poupée aux yeux ronds et pâles, comme ceux de M. Fénestrange.

Petrus pensa que l'ogre la choisirait certainement pour première victime, promise à ses horribles agapes.

...Non, en dehors de la poupée, personne parmi ses connaissances n'offrait quelque ressemblance avec le conférencier.

L'odeur de cuisine devenait plus forte ; des côtelettes de porc ou des boulettes de veau s'étaient probablement mises de la partie.

Non seulement Herr Baumann, mais les autres auditeurs également, devaient la sentir car leurs regards convergeaient vers une porte à moitié ouverte, par où la grasse odeur pénétrait dans la salle.

M. Fénestrange retournait à son sujet.

— « Certains philologues prétendent que le mot « Croquemitaine » est un barbarisme de la plus belle eau, dû à l'accouplement du mot français « croqueur » et du mot flamand « meisje » qui signifie fillette. »

Albin Tuyl devint tout à coup très attentif.

— « Il en résulte que « Croquemitaine » veut dire « *mangeur de petites filles.* »

— « Eh, eh, il ne dédaigne pas non plus un petit garçon, hein ? » gloussa quelqu'un.

— « Seuls, les Flamands... »

M. Tuyl sourit, comme si cela s'adressait à lui, personnellement.

— « Seuls les Flamands ont un mot leur appartenant en propre pour « Croquemitaine », notamment *bouman.* »

M. Fénestrange prononçait « bauman » et le follkoriste allemand eut un léger hoquet.

Petrus comprit le mot et aussitôt quelque chose lui revint à la mémoire :

Le « bouman », le Croquemitaine, avait des cheveux roux, des yeux verts, des dents noires, un ventre comme une futaille, des

jambes torses, des bras comme de noueuses branches de chêne...

Comme si à ce moment M. Fénestrange s'était trouvé sur les mêmes ondes, il donna la description de l'ogre selon la norme enfantine :

— « Cheveux roux, yeux verts, dents noires, un ventre comme une barrique, des jambes torses, des bras comme des branches de chêne... »

Au dehors, il faisait de plus en plus mauvais : la pluie martelait rageusement les carreaux et l'on voyait les arbres déjà dépouillés par l'automne s'agiter follement dans le vent.

Les fenêtres donnant sur le couchant se teintèrent d'un peu de rouge et un vol de corneilles passa devant elles en croassant. L'attention de Petrus Sneppe était ailleurs : il venait de voir courir un rat.

M. Fénestrange se mit à parler avec une vélocité accrue, comme quelqu'un qui a encore bien des choses à dire, mais doit compter avec le temps disponible.

« Gilles de Rais était un bel homme, jeune encore, une sorte d'Antinoüs infernal. Celui qui veut en faire l'ancêtre de Croquemitaine doit avouer qu'il n'a pas gardé sa beauté. »

Le rat s'approchait doucement et serait bientôt à la portée des bottes de Petrus.

« D'un autre côté, il fallait que le monstre fût d'apparence séduisante, sinon il n'aurait pu capter la confiance de ses petites victimes, pour les conduire à son fatal garde-manger, bien au contraire ! »

Un garde-manger ! Herr Baumann se sentait le ventre affreusement vide. Il pensait à sa maison à Hanovre, aux jambons de Westphalie que l'on y découpait, aux gros fromages de Tilsitt et aux petits pains au cumin qui occupaient une large place dans le garde-manger.

« Donc un homme aux yeux et à la bouche souriants, à la voix douce et agréable... »

Petrus Sneppe regarda fixement le conférencier et, quand il détourna ses yeux, ils tombèrent sur le rat.

Le coup de botte avait porté : le rat était étendu, mort, dans une petite flaque de sang noir.

Seigneur... quel temps d'enfer ! De la grêle se mêlait à la pluie et dans la salle on se serait cru au cœur d'un énorme pot bourdonnant.

La bande rouge du couchant s'éteignit comme soufflée par le vent et il faisait presque nuit dans la salle.

M. Fénestrange tira un cordon de sonnette, mais personne ne vint. Un dernier rayon de clarté tomba sur la toile de Timoléon Lobrichon et on eût pu croire que les petits visages vivaient : les mignonnes bouches frémissaient, les larmes luisaient...

Tout ceci ne fut que l'illusion d'une seconde ; l'ombre se faisait plus dense.

C'est alors que les auditeurs oublièrent qu'ils étaient gens sages et doctes appartenant à l'élite du pays et de l'étranger.

Les Français entonnèrent le vieil air populaire et les étrangers le répétèrent à leur tour :

— « Les lampions ! Les lampions ! »

Cette fois-ci, on dut l'entendre jusqu'aux lointaines profondeurs du château car un vieux domestique, suivi d'une souillon et d'un valet d'écurie, arrivèrent à pas traînants, chacun d'eux portant une lampe à pétrole. M. Fénestrange était arrivé à la fin de sa conférence, et les derniers mots de la péroraison qu'on put entendre au-dessus du bruit des chaises remuées et des grognements de déplaisir furent un claironnant :

— « Croquemitaine est mort, messieurs... Croquemitaine n'est plus ! »

Petrus Sneppe donna un coup de pied au rat mort, qui fila en l'air comme une balle.

Dans l'ombre que les lampes étoilaient à peine, une voix furieuse s'éleva :

— « Salopard !... Pouah !... fumier... salopard ! »

Les congressistes se ruèrent littéralement vers la sortie, car deux trams vicinaux sifflaient au loin, l'un d'eux se dirigeant vers Versailles, l'autre vers Dourdan.

M. Tuyl et ses nouveaux amis prirent place dans le landaulet et s'arrêtèrent à l'auberge la plus proche.

On pouvait leur servir du vin chaud mais non à manger, et ce n'était que pendant la belle saison que des chambres y étaient à la disposition des voyageurs.

— « L'auto supprime les distances, » déclara M. Tuyl. « Où irons-nous ? »

Versailles se trouvait à 35 kilomètres, Dourdan à 16 ; l'aubergiste leur dit que la route de Versailles était en bien mauvais état, celle de Dourdan un tantinet meilleure et plus facile à trouver et à suivre.

Il faisait noir, la pluie avait redoublé de violence et le froid devenait de plus en plus vif ; la capote de cuir laissait passer l'eau et le vent ; les phares donnaient mal, la petite flamme bleue de l'acétylène menaçait de s'éteindre à tout bout de champ.

Petrus Sneppe se trompa de chemin, le retrouva, pour le perdre à nouveau. Enfin quelques avares lumières palpitèrent au loin : Dourdan était en vue.

Un cycliste parut dans la clarté des phares et Petrus, par un violent coup de frein, arrêta la voiture.

M. Tuyl offrit un cigare belge au cycliste qui devint aussitôt bavard et prêt à rendre service.

A Dourdan, ils ne trouveraient rien de convenable pour des gens voyageant en automobile. Ils feraient bien mieux d'aller à Versailles.

Petrus Sneppe grogna ; son siège était mal protégé contre le vent et la pluie, ses yeux lui faisaient mal à force de vouloir percer les ténèbres, tandis qu'une crampe lui tordait les mains.

Mais M. Tuyl eut alors une idée qui lui parut excellente :

Le cycliste pouvait-il leur dire où habitait M. Fénestrange ?

— « Ce n'est qu'à quelques pas, pour vous à quelques tours de roue, » affirma l'homme. « C'est une grande maison un peu isolée, entourée d'un jardin et que vous trouverez facilement. A bicyclette je l'atteindrais en moins d'une minute ! »

Mais avec l'auto, Petrus mit dix bonne minutes avant d'y arriver.

Les fenêtres du bel étage étaient éclairées ; au coup de sonnette de Petrus répondit un véritable carillon et M. Fénestrange en personne parut à l'une de ces fenêtres.

— « Mais entrez donc, messieurs... » cria-t-il, « quel plaisir de vous revoir ! »

L'auto stoppa devant un perron de pierre bleue et M. Fénestrange en robe de chambre vint les accueillir.

« Vous avez trouvé facilement ma modeste demeure ? Je suis en droit d'en douter ; à une demi-lieue d'ici, le chemin bifurque et descend vers l'Orge, une rivière de peu d'importance, et bête comme un fossé, s'il n'y avait le gouffre... »

— « Le gouffre ? »

— « C'est ainsi qu'on nomme un endroit profond, creusé par une sorte de tourbillon, un véritable maelstrom selon les dires. Mais que vous a raconté ce cycliste ? Quel âne ! Dourdan possède deux fort bons hôtels, aux chambres assez confortables ; mais à cette heure leurs restaurants sont certainement fermés et on n'y trouverait tout au plus qu'un maigre buffet froid. J'aurai donc le plaisir de vous inviter à souper. »

Herr Baumann ricana de plaisir, il venait de sentir une affriolante odeur de ragoût aux épices. Il détecta même un fin bouquet de Madère, miam ! miam !

« Aussi mettez-vous à l'aide dans mon humble studio, » acheva M. Fénestrange avec un bon sourire d'invite.

Humble ? Certes, ce que M. Fénestrange appelait son studio ne l'était pas, et les invités du folkloriste français ne purent retenir une exclamation de réelle admiration.

— « On dirait une chambre de vieux conte ! »

— « Ce qui concorde avec le folklore, » dit M. Fénestrange en riant.

Dans l'âtre, derrière une grille de fer forgé, crépitait un bon feu, et une grande lampe de cuivre déversait dans la pièce une douce clarté dorée.

La table était servie pour une personne, mais l'hôte eut tôt fait de mettre le couvert pour quatre, grâce à des porcelaines, des cristaux et une discrète argenterie, cueillis dans un grand buffet de chêne lustré.

« Un, deux et trois, comme dans le conte de la petite table magique, » gloussa M. Fénestrange. « Mais si je mettais également un couvert pour votre chauffeur qui me paraît homme bon et bien élevé ? D'autant plus que, pour tout personnel, je n'ai qu'une vieille cuisinière, craintive sinon farouche comme une biche aux abois, et qui ne ferait bon accueil à personne dans sa cuisine, d'ailleurs peu agréable... »

M. Tuyl qui se sentit, une fois de plus, bon démocrate, déclara qu'il ne demandait pas mieux.

— « Commençons par boire un petit coup de vin pour célébrer cette visite, qui m'enchante vraiment. Ah ! mes chers confrères, j'avais attendu bien de choses de ce congrès et j'ai été fort déçu dans mes espérances. Car je n'ai pu entrer en contact avec aucun des participants. »

Les yeux de Herr Baumann brillaient de joie.

— « Du vin du Rhin... l'incomparable Liebfrauenmilch, si je ne me trompe ! »

— « Vous me faites bien de l'honneur, cher confrère, mais s'il ne faisait pas si noir au dehors, je vous montrerais la vigne d'où je le tiens. »

— « Comment, du vin en Hurepoix ? » s'écria M. Tuyl qui n'en croyait pas ses oreilles.

— « Et pourquoi non, cher monsieur ? Il y a deux cents ans, la vigne prospérait sur les bords de l'Orge et Madame de la Sablière elle-même faisait grand cas de ses vins. Mais tout passe, tout meurt, même le vin... »

— « Et même Croquemitaine ! » s'esclaffa Herr Baumann.

— « Même Croquemitaine, » acquiesça M. Fénestrange.

— « Il y a longtemps, dans notre froide Angleterre, les Midlands produisaient un petit vin alacre dont on dit grand bien, » dit Mr. Patridge, se mêlant ainsi à la conversation.

— « J'ai reçu mon plant de vigne du château de Chantocé, » déclara M. Fénestrange.

— « Par exemple ! » s'écria Herr Baumann. « Le château de Chantocé n'était-il pas un de ces affreux manoirs de Gilles de Rais ? »

— « En effet, et c'est à cause de cela que j'appelle le vin que nous venons de boire le vin de Croquemitaine ! »

— « Dans ce cas, à la santé de Croquemitaine ! » crièrent joyeusement les invités.

Petrus Sneppe avait vidé son verre et l'avait laissé remplir à nouveau ; il ne prenait aucune part à la conversation et n'aurait, d'ailleurs, rien su dire qui aurait pu intéresser ces messieurs.

Il écoutait la tempête faire rage au dehors et pensait au chemin bifurquant vers la rivière et son gouffre.

Pendant que ces messieurs buvaient le vin en connaisseurs, ils laissaient errer leurs regards autour d'eux en ne cachant point leur admiration.

Dans ce studio, ils se seraient crus au cœur d'un arc-en-ciel, et leurs yeux durent s'habituer d'abord à la féerie des couleurs et des formes avant qu'ils puissent se rendre compte qu'elle émanait d'une foule bariolée de petits ours en peluche dorée, de soldats de plomb en étincelants uniformes, de mignonnes poupées, de trains en miniature, de chevaux, de vaches et de veaux lilliputiens, ainsi que d'accessoires de combat parfaitement inoffensifs.

Petrus Sneppe, qui l'avait remarqué dès son entrée, pensait : « Un bazar de jouets pour des gosses ! »

Mais il se gardait bien de le dire.

M. Fénestrange se mit tout à coup à rire :

— « Des appâts pour Croquemitaine ! »

Herr Baumann vida brusquement son verre, dans l'espoir d'éteindre les bruyants borborygmes de son ventre. L'odeur de miroton envahissait de plus en plus la pièce... Aurait-on ajouté de l'ail aux épices ?... Ces démons de Français n'étaient-ils pas capables d'en glisser dans un bouquet de roses ?

« Je vous laisse regarder et peut-être admirer, tandis que je m'en vais passer quelques instants dans la cuisine. Et avant tout, il faudra m'excuser, je n'ai qu'un seul plat à vous servir : un ragoût de chevreaux... mais d'une tendreté inégalable, j'ose le dire ! »

M. Fénestrange courut vers la porte et Petrus vit qu'il avait de petites jambes torses.

Les trois folkloristes se mirent à faire le tour de la salle, admirant les gravures et les images dans leurs cadres d'argent.

— « Voilà la mère Hubbard et son chien ! » s'exclama l'Anglais.

— « Les musiciens de Brême, » jubila l'Allemand, qui venait de découvrir un groupe amusant : un âne, un chat, un chien et un coq.

— « Minuit ! Cendrillon perd sa pantoufle de vair, » dit M. Tuyl en montrant du doigt une image sous verre.

Petrus Sneppe donna un clin d'œil à un bonhomme genièvre de Hollande : une carafe à liqueur en forme d'un gros Hollandais hilare.

— « Il n'est pas très beau, » grommela-t-il, « avec ses cheveux rouges, ses yeux verts, son gros ventre et ses jambes tordues ; il ne lui manque que les bras de chêne noueux pour être un Croquemitaine parfait. » Et il se demanda, avec une ombre de sourire, si ce n'était pas avec de la jeune chair fraîche que son ventre était rempli, au lieu de bon et clair genièvre de Hollande.

Comme il détournait ses regards du myrmidon batave, ils tombèrent sur un jouet, jumeau de ce dernier.

C'était un convive ventru assis à une petite table, ouvrant une bouche énorme ; en actionnant une minuscule manivelle, un gros morceau de friande nourriture surgissait de la table pour disparaître aussitôt dans le gosier du goinfre.

Petrus donna un léger tour de manivelle et examina le mets prêt à être englouti : il vit alors que c'était un menu bébé au maillot. Une inscription se lisait sur le socle : « *Le croquemitaine* » - *Brevet* 341.30 - *Alcide Fénestrange.*

M. Fénestrange revenait, portant un grand saladier d'où s'élevait une vapeur odorante.

— « Du ragoût, du pain et du vin, c'est tout ce que je puis vous offrir, messieurs, » dit-il avec un air d'excuse, « et je me charge moi-même du service, puisque ma cuisinière ne prétend pas quitter sa cuisine. Mais je pense qu'il y a de la viande en quantité et je pourrai toujours en remplir un second plat au gré de votre appétit. Cela se nomme un repas à la bonne franquette... »

Herr Baumann mangeait déjà et, entre deux goulées, on l'entendait dire avec une satisfaction évidente :

— « Tadellos... schmeckt fein ! »

Albin Tuyl trouva la sauce délicieuse et y trempait de gros morceaux de pain. L'Anglais, lui, mangeait avec la froide résolution d'un homme qui sait qu'il a des devoirs envers son organisme, mais l'amphytrion ne faisait que picorer dans son assiette.

Petrus Sneppe était un homme simple ; de manœuvre aux usines Tuyl & Co, il était devenu mécanicien aux machines pour finir comme chauffeur attitré du patron. C'était un homme rude et telle était sa manière de vivre. Il était habitué à une nourriture grossière mais robuste, un solide morceau de viande rouge, une platée de choux au lard, du boudin et des pommes de terre.

Cette viande molle qui fondait en bouche, ces cartilages qui cédaient immédiatement sous la dent, ces épices inconnues qui donnaient à la sauce un goût et une odeur étranges, menaçaient de lui faire tourner le cœur ; aussi faisait-il passer les bouchées avec force vin, dont M. Fénestrange se montrait fort généreux.

Au dehors, les éléments devenaient de plus en plus sauvages, les volets répondaient par un bruit de claquettes aux furieux assauts du vent, la pluie tournait au déluge, et dans la cheminée naissaient

d'indéfinissables et étranges rumeurs, mais ce n'était que le vent et rien que le vent...

C'est ce que se disait Petrus Sneppe, tout en ignorant qu'il répétait les paroles d'un vieux conte où l'on parle de petits enfants mis au four par une méchante sorcière.

« Qui donc frappe à ma porte ? Le vent... rien que le vent ! »

Comme il mangeait peu, M. Fénestrange en profita pour maintenir en vie la conversation dont il fit par conséquent la plus grande partie des frais et que, naturellement, il consacra à son intérêt pour Croquemitaine.

— « Ce n'est donc que la France et la Flandre qui ont le vrai Croquemitaine. »

— « En Allemagne, nous avons Rübezahl, le compteur de navets, » dit Herr Baumann. « Il effraye les enfants mais ne leur fait aucun mal. »

— « Chez nous, » raconta Mr. Patridge, « nous avons Mr. Rain, le bonhomme Pluie, un fantôme qui laisse les petits en paix, mais tord le cou aux grandes personnes qui ont le malheur de lui déplaire. »

Hou ! hou ! fit le vent.

Petrus Sneppe dressa les oreilles.

Il avait occupé, entre deux postes aux usines, celui de gardien de nuit, et les heures solitaires lui avaient rendu familiers les bruits du dehors. Il savait qu'ils faisaient souvent penser à des voix avinées et même à des hurlements de détresse, à des cris d'agonie...

Le vent aboyait à présent aux volets comme une meute de chiens en colère, puis, soudain, il se mettait à siffler dans la cheminée...

Mais Petrus n'entendait-il pas de petites voix d'enfants, au loin dans la maison ? Il est vrai que c'était sans doute le vent et rien que le vent.

M. Tuyl promit à son hôte de lui envoyer un exemplaire de luxe de son essai sur « *Les sombres six-semaines dans la région gantoise* ». Il était écrit en flamand, mais il y joindrait une traduction française. M. Fénestrange s'y intéresserait certainement, puisqu'il y était question d'une sorte de Croquemitaine que les Gantois appelaient « Monsieur Louis » ou « Arrabie ».

— « Des cheveux roux, des yeux verts, des dents noires, un ventre comme une futaille, des bras comme de grosses branches de chêne, des jambes torses. »

— « C'est bien cela ! » s'écria M. Fénestrange avec enthousiasme. « C'est Croquemitaine tout craché, si l'on peut dire ! »

Une idée étrange était soudainement venue à Petrus Sneppe.

Des cheveux roux... Mr. Patridge les avait.

Des yeux verts... ainsi luisaient ceux de son patron, M. Tuyl, quand il était de très méchante humeur.

Un ventre comme une futaille.. et celui de Herr Baumann donc !

Les dents noires... Petrus admit en souriant qu'on pouvait les trouver dans sa bouche, tant le lourd tabac de campagne qu'il fumait lui passait la denture au cirage.

Restaient les noueuses branches de chêne.

A la bifurcation de la chaussée, on avait placé un poteau portant une pancarte indicatrice : « *Route barrée* ». Ils étaient faits de bons bois et résistaient à la furie du vent, tout en craquant comme une noix aux prises avec le casse-noisettes.

Ils avaient pour voisin un vieux chêne-rouvre. Les vers et les mousses rongeuses avaient ruiné ses bases et le gui et les pariétaires sucé sa moelle. C'était devenu un monstre végétal, car sa tête et ses branches étaient trop lourdes pour son tronc.

Non loin de lui, sur les bords de l'Orge, les roseaux s'agitaient follement, se pliant aux caprices de l'ouragan, mais il ne comprenait rien à leur leçon, bien qu'elle fût vieille de nombreux siècles.

Sur quoi il reçut une violente bourrade qui l'enleva à moitié de ses racines ; ses grosses branches fléchirent et mirent la pancarte en échardes.

Petrus n'en savait rien, il n'y pensait pas, du reste, car la singulière idée qui lui était venue gagnait du champ.

Des cheveux roux... des yeux verts...

Tout compte fait et les choses mises ensemble, Croquemitaine était bien installé à la table. Seuls les bras manquaient...

Petrus trouva l'idée amusante et il se mit à rire doucement, mais personne ne le vit. Peut-être qu'un certain trouble aurait gâté son plaisir s'il avait su ce qui venait d'arriver sur les bords de la rivière.

Mais sa joie fut de courte durée : le vent recommençait à faire des siennes en imitant l'appel angoissé des petits enfants.

La maison était grande, les couloirs longs et vides et le méchant hurleur y avait beau jeu.

Et pourtant...

Si, dans les vastes profondeurs de cette demeure solitaire, il y avait réellement des enfants qui gémissaient, pleuraient vainement au secours ?...

Petrus essaya de chasser cette idée, en admettant que le vin lui montait à la tête.

Le vin de Croquemitaine.

M. Fénestrange avait répété toute sa conférence, sous la forme d'une conversation à laquelle ses invités n'avaient pris part que par quelques mots d'assentiment.

Il l'acheva par les mêmes mots :

— « Croquemitaine n'est plus... »

Tous furent d'accord à ce sujet, puisqu'il ne faisait qu'affirmer que la jeunesse moderne n'attachait plus aucune foi à l'existence de l'ogre vengeur.

Il se faisait tard. Le coucou de la Forêt Noire, sortant de son refui, venait d'annoncer la minuit.

— « Minuit, l'heure de Croquemitaine ! » lança M. Tuyl.

— « Et de se mettre au lit, » déclara Mr. Patridge, en homme de bon sens.

Une fois de plus, M. Fénestrange se confondit en excuses ; il vivait un peu en ermite et, ne recevant jamais, ne disposait pas de chambres d'amis. Mais l'auto était là pour arranger les choses...

La voiture n'aurait qu'à suivre la chaussée ; il ne fallait surtout pas oublier la bifurcation et le bout de chemin qui conduisait à la rivière et à son gouffre ; d'ailleurs, un poteau indicateur portant pancarte était posé à cet endroit.

A Dourdan, ils trouveraient facilement à se loger malgré l'heure tardive à l'Hôtel de Rouen, sur la grande place en face de l'église.

On se sépara sur de solides poignées de main et des promesses de se revoir. Petrus Sneppe salua militairement en portant la main à sa casquette à la chaînette dorée ; il courut au pas de course vers l'auto, et lança vigoureusement le moteur.

Derrière lui, du fond du large corridor, montaient toujours des plaintes... Coquin de vent tout de même !

Et ce damné vin de Croquemitaine qui portait certainement aide à l'hallucination...

Croquemitaine... encore et toujours Croquemitaine... Le mot se glissa dans les adieux.

— « N'ayez pas peur de Croquemitaine ! » cria M. Fénestrange.

— « No... Nein... Non... Neen ! »

— « Et puis... Croquemitaine n'est plus ! »

Petrus Sneppe ne vit pas le poteau indicateur renversé par le vent, mais, bien que très vaguement, les deux énormes branches de chêne qui s'élevaient dans l'air comme des bras monstrueux prêts à saisir une proie.

— « Des bras de chêne comme des bras... c'est complet, » murmura-t-il.

Mais alors il était trop tard.

L'auto glissa sur la berge et plongea dans l'Orge.

Dans le gouffre.

Seul Petrus Sneppe revint à la surface.

Il guéa par bourbe et limon et, en atteignant enfin le bord,

sentit quelque chose de dur et de froid sous la main : une clé anglaise. Tout ce qui restait de la prestigieuse Panhard-Levassor.

Des rais de lumière luisaient encore aux fentes de volets quand il poussa la grille de la maison de M. Fénestrange.

Pendant quelques instants il resta là, à penser...

— « Il a compris que je l'avais... goûté... oui, compris que j'avais compris, moi ! Et c'est pour cela que nous devions disparaître d'une manière qui ne le ferait soupçonner de personne. C'est sur ses indications que nous avons pris le mauvais chemin... celui de la mort ! »

M. Fénestrange vint lui ouvrir.

— « Une panne ? » demanda-t-il.

Petrus Sneppe le regarda fixement.

Pourquoi, à cet instant, pensa-t-il au rat qu'il avait tué d'un coup de botte et qui était resté étendu dans une petite flaque de sang ?

Pourquoi ne pouvait-il que répéter : Croquemitaine n'est plus ?

Et tout en le pensant, il frappa M. Fénestange d'un formidable coup de la clé anglaise.

A présent, le petit homme était étendu à ses pieds, dans une petite flaque rouge, immobile, mort... comme le rat.

En même temps les plaintes s'élevèrent et Petrus se mit à courir par les couloirs en criant :

— « Sortez, mes petits... je viens... vous êtes sauvés... tous ! Croquemitaine est mort... Croquemitaine n'est plus ! »

Il parcourut toute la maison... découvrit une petite chambre avec un pauvre lit de sangle et quelques meubles branlants, puis une suite d'autres chambres, vides, livrées aux araignées et à la poussière.

La cuisine n'était qu'une sorte de caverne ténébreuse avec un fourneau en tôle, sans trace de maritorne cuisinière.

Mais la table était rouge de sang, de beau sang frais, ce qui fit que Petrus hurla d'horreur et de colère.

Mais à une corde à linge séchaient trois peaux de chevrettes, auxquelles Petrus ne prêta pas d'attention, puisqu'il continua sa course en criant de plus belle :

« Ne pleurez plus ! j'arrive... Croquemitaine n'est plus ! »

Les caves étaient vides, à part quelques bouteilles de vin rangées avec soin.

Soudain les cris devinrent plus aigus, plus lamentables que jamais. Petrus s'assit sur une vieille caisse et, posément, alluma sa pipe. Il venait de voir un soupirail défoncé aux vitraux absents où le vent s'engouffrait en imitant des plaintes et des gémissements.

Il comprenait à présent qu'il n'avait pas mangé de chair humaine, mais de l'honnête viande de chèvre.

Et que M. Fénestrange n'était qu'un pauvre diable de savant, qui avait voulu garder la face en parlant de son cordon bleu, et que son grand et unique luxe était la splendide salle aux jouets et aux gravures, où tout lui rappelait son étrange marotte : le Croquemitaine.

Croquemitaine ! Pourtant il avait été là, comme répondant à l'appel de ceux qui l'enlevaient au passé, lui rendaient la vie.

Il était la cause des morts de cette nuit, bien qu'à aucun moment il n'eût été visible. Aussi, n'était-il qu'un fantôme, qu'un démon ?

Petrus Sneppe avait grand-peine à penser encore, car sa tête lui faisait mal et se mettait à brûler de fièvre.

Croquemitaine n'était plus ?

Quel mensonge !

Lui, le simple et humble Petrus Sneppe, venait de mettre fin à un mystère des âges, de révéler une effrayante vérité à la pérennité évidente :

Croquemitaine n'était pas mort. Il vivait. Il était immortel.

Jamais Croquemitaine ne pourrait mourir, aussi longtemps que vivraient des hommes !

JEAN RAY

Têtes-de-Lune

Dernier aspect : le cauchemar à l'état pur, le monde concret dont les contours vous échappent, l'étrange entrelacs que tisse le temps retourné sur lui-même comme un doigt de gant. C'est le Jean Ray délirant, un peu illuminé, qui est présent dans cette énigmatique histoire, reflet sans doute précis de certaines terreurs d'enfance, et où l'insolite est plus pressenti que compris.

1

Ce jour entre tous les jours...

C'est à ce dimanche, aux plaisirs mous et insipides, qu'est due la chiquenaude initiale.

Il défile devant les yeux de ma mémoire, chacun de ses détails fidèlement fixé à sa place.

C'était un dimanche de mai aux strictes et coutumières ordonnances.

A deux heures de l'après-midi, dans la salle à manger qui sentait le céleri et le ris de veau, mon père apparaissait en redingote puce et chapeau bolivar, suivi de près par ma mère en robe de surah et en épais corsage de jais, fleurant la peau d'Espagne.

Elle me jetait un regard sévère en me faisant les habituelles recommandations dominicales :

— « J'espère que tu seras respectueux envers les demoiselles Marie et Mathilde Ambélys et que tu n'ennuieras pas M. Hippolyte en lui demandant de te raconter des histoires. »

Du fond de la cuisine on entendait notre servante Mélie éteindre à grande rumeur la cuisinière, signe qu'elle était fin prête, car elle nous accompagnait dans notre vaste promenade.

Une sonnette agitée à toute volée réveillait bientôt notre somnolente maison et annonçait l'arrivée des dames Ambélys et de leur frère Hippolyte. Comme ma mère, elles étaient habillées de soie crissante et caparaçonnées de jais coupant.

Mélie servait des tasses de café noir au sucre, agrémenté d'une

larme de rhum, que M. Hippolyte buvait pur avec un canard qu'il me glissait à la dérobée.

Pendant qu'on mettait aux voix l'itinéraire de notre promenade, ma sœur Emma, pimpante dans sa robe blanche puissamment amidonnée et toute souriante de ses quinze ans épanouis, descendait l'escalier à pas menus et, après des embrassades dont M. Hippolyte prenait sa part, elle manifestait son désir d'aller au Parc, écouter la musique des Guides.

Comme, par principe d'éducation, mes parents, dûment approuvés par les demoiselles Ambélys, ne donnaient jamais suite à des désirs si directement exprimés par leurs enfants, on se décida pour une lointaine et maussade balade dans la banlieue.

Nos imposantes amies s'étaient, en effet, souvenues qu'une tante retournée depuis des lustres à la cendre dernière, y dormait sous les misérables ifs d'un cimetière de faubourg, et avaient tout à coup exprimé leur pieuse volonté d'aller saluer sa tombe.

— « On mangera des gaufres à La Belle Guinguette, » me souffla M. Hippolyte, « et je te montrerai l'endroit où, il y a quarante ans, mon grand-père rencontra un fantôme. »

— « C'est bien, » gronda Mélie, « faites-lui peur à ce petit imbécile, et cette nuit il ameutera tout le monde en criant qu'un homme vert se cache sous son lit. »

— « Ou une grande dame toute blanche, » dit M. Hippolyte en riant.

Une grande femme blanche... détail prémonitoire auquel, sur l'heure, je ne pris certainement garde.

Je passe sur les falotes péripéties de ce dimanche si conventionnel, pour en venir au soir, dont la vision resta, depuis, gravée comme au burin dans ma mémoire.

Il tomba dans une grisaille de menace d'orage, comme nous quittions la glaciale guinguette, régalés de bière aigre et de gaufres mal cuites.

Des nuages ocellés d'ocre couraient bas dans le ciel où passaient des vols livides de pigeons.

— « Le temps menace, nous prendrons au plus court par le chemin de halage, » décida mon père, et notre colonne s'ébranla comme suit :

Mon père, M. Hippolyte et ma sœur Emma.

Ma mère et les demoiselles Ambélys, tanguant et roulant dans leur hâte de regagner le logis, comme des caravelles sœurs.

Mélie flanquée de ma hargneuse personne.

Nous suivions le chemin le long d'un canal où des péniches attendaient le bon vouloir des écluses, attentives à des risques de trématage.

Un remorqueur peinant vers l'amont hululait, tandis qu'une locomotive sifflait éperdument sur la voie de ceinture qui barrait le fond du paysage.

En fait de paysage, il ne pouvait y en avoir de plus morne et de plus misérable : d'horribles petits potagers verts et jaunes, luttant contre une friche hâve où triomphaient les chardons gris, l'oseille sauvage et les avoines folles.

Au milieu de cette vastitude désolée, se dressaient quelques maisons neuves, étroites et roses, comme des tranches de fade pâtisserie.

Leurs courettes dépourvues de murs de séparation livraient une partie de leur intimité et de leur misère aux regards des passants.

Le ciel était devenu d'un noir d'encre, comme nous passions devant la dernière. Sur la partie dallée de la cour traînaient des baquets de lessive et, enfilés sur une corde, des linges humides se tordaient au premier vent de l'orage.

Une porte ouverte révélait un coin de cuisine aux murs fraîchement plâtrés et un réchaud à pétrole brûlant d'une flamme fumeuse.

J'entendis mon père crier dans le vent :

— « Faisons vite... il nous faut traverser la passerelle avant l'orage ! »

Mélie me serra la main et pressa le pas ; comme je traînais quelque peu, elle m'envoya une bourrade.

Je me laissais remorquer, car je tournais la tête en arrière, vers la porte de cette cuisine où une fillette venait d'apparaître.

Elle pouvait avoir cinq ou six ans et était grasse et sale ; sa tête grosse et livide comme une section fraîche de navet était encadrée de filasse raide, ses yeux de faïence pâle regardaient avec terreur le ciel houleux. Je ne sais pourquoi je lui montrai le poing.

Elle baissa les yeux dont la terreur s'adressait à présent à moi.

Mélie me tirait derrière elle comme un poids mort et un pan de mur déroba la fillette à mes regards.

Néanmoins je continuais à regarder en arrière.

La grosse tête blême reparut alors avec des précautions peureuses ; la filasse et les yeux angoissés dépassèrent seuls la crête du mur, derrière lequel la petite fille devait se tenir blottie.

Elle me guettait avec une peur affreuse dans ses yeux fixes comme des verres. Alors l'orage éclata et nous courûmes vers la passerelle.

La journée s'acheva par une rentrée lamentable, dans une dégoulinade sur les dalles de notre vestibule, le chapeau bolivar de mon père, les favoris de M. Hippolyte et les robes de ces dames restituant largement l'eau du ciel recueillie au long de notre fuite.

Ensuite ce fut un soir comme les autres dimanches soirs, autour

d'une table où les demoiselles Ambélys se gobergeaient de charcuteries et où M. Hippolyte et mon père buvaient des grogs au rhum.

— « Je l'ai dit et bien dit, » cria Mélie dans la nuit, « voilà qu'il a vu la grande dame blanche ! »

Elle reporta sa colère sur la lune, une belle lune ronde qui luisait à la fenêtre.

« C'est la lune et les rideaux, » gronda-t-elle, « mais il faut être plus que bête pour y voir une femme blanche ! »

Je protestai :

— « Elle me regardait avec deux yeux... oh ! des yeux... et elle s'approchait de moi ! »

— « Très bien, » conclut Mélie, « alors partage ceci avec la dame blanche ou avec la lune ! »

Et elle m'allongea une maîtresse gifle.

Ainsi se passa et s'acheva ce dimanche.

*
**

Vingt ans plus tard, La Belle Guinguette était devenue un bistrot de mariniers et de matelots ; surtout de matelots, car les installations portuaires s'étant étendues, les cargos venaient se mettre à quai à peu de distance.

Quand j'en poussai la porte, du monde entourait une jeune femme secouée de hoquets et de sanglots, qui cherchait dans son verre l'oubli de ses peines.

— « Je vous dis, moi, qu'on l'a tuée, qu'on l'a jetée dans le canal, » hurlait-elle entre deux gorgées.

— « Mais non, Zoé, c'est un accident, » intervint un éclusier, « c'est très triste, mais c'est des choses qui arrivent. »

— « Et des enfants qu'on assassine, c'est des choses qui arrivent également, » sanglota-t-elle, « et c'est à ma petite que cela devait arriver... Mon Dieu, c'était la plus âgée de mes trois gosses, et tout moi quand j'avais son âge, six ans ! »

La patronne du cabaret avait salué mon entrée par un cordial : « Bonjour, capitaine, vous nous restez encore un peu ? »

— « Pas longtemps, » avais-je répondu, « deux ou trois jours peut-être, nous avons embarqué du mauvais charbon et il faut qu'on le remplace. »

Je regardai la femme en pleurs ; elle avait un visage plat, large et blême, des yeux globuleux d'un bleu très pâle et d'affreux cheveux couleur de lin sale.

Elle répétait comme un leitmotiv :

— « C'était tout moi quand j'avais son âge et que j'habitais

là-bas... » Du doigt elle montrait par la fenêtre quelques maisons étroites, comme oubliées sur la jachère.

— « C'est un accident, évidemment, » me dit la cabaretière. « Cette gamine, comme tant d'autres, jouait à longueur de journée au bord du canal. Mais la mère prétend qu'on l'y a jetée. Pourquoi, je me le demande ? »

— « Tenez, » cria la femme en brandissant un carton, « voilà son portrait, il ne me quitte plus... Mon Dieu, pourquoi m'avoir fait ça ! »

On passa, poliment, la photo à la ronde.

Je ne fus guère étonné d'y voir une gamine à la face hagarde et lunaire.

— « Une véritable tête de lune, hein ? » me souffla la tenancière. « Sa mère ne doit pas tant vanter leur ancienne ressemblance ! »

⁂

L'avant-veille, au soir tombant, après avoir quitté mon cargo, je me dirigeais vers la guinguette quand j'avais vu la fillette longer le canal.

Elle me vit à son tour et ses gros yeux pâles s'emplirent d'épouvante.

Comme vingt ans auparavant, deux yeux me regardaient par-dessus la crête d'un mur...

Je la poussai et le bruit des remous d'eau dans l'écluse fit que j'entendis à peine sa chute.

Au-delà de la voie de ceinture, à la pointe d'un haut peuplier d'Italie, se tenait une belle lune ronde.

2

— « Faisons vite, il nous faut traverser la passerelle avant l'orage ! »

Une main vigoureuse serra la mienne et m'entraîna.

— « Non ! »

Je crois l'avoir hurlé dans la bourrasque qui se ruait soudain sur la jachère, mais que cet ultime cri de révolte ne fut pas entendu de celle qui m'entraînait.

Car quelqu'un me prenait furieusement en remorque : Mélie !...

Au loin, trois appels de sirène se laissaient porter par le vent et moururent dans une sorte de râle : la voix du *Quentin*, mon cargo.

Je me retournai.

Je vis des maisons étroites et roses perdre leurs lignes et comme fondre dans un brouillard d'eau.

Des images changeantes se mêlaient au paysage qu'une lourde grisaille happait peu à peu.

Le temps de quelques secondes d'horloge, le monde semblait contenu dans des atours d'eau et de brume.

Devant Mélie et moi, je voyais fuir les silhouettes de mon père, de ma mère et de ma sœur, des demoiselles Ambélys et de M. Hippolyte...

Et la journée s'acheva « *après une rentrée lamentable, autour d'une table, les demoiselles Marie et Mathilde se gobergeant de charcuteries, M. Hippolyte et mon père buvant des grogs au rhum* ».

Je me voyais assis au côté de ma sœur, et la glace du salon me renvoyait un petit visage chafouin de gamin de dix ans, tordu dans l'attente des reproches et des gifles.

Je criai :

— « Tout ceci est faux... tout ceci n'est pas vrai ! Je suis le capitaine du *Quentin* qui va partir d'un moment à l'autre ! »

Il était visible que personne ne m'entendait et je continuai à crier de plus en plus fort :

« Je retourne en Australie, à Sydney, je vais y retrouver ma femme qui habite dans Wynyard Street. Qu'est-ce que je fais ici, parmi vous, dans cette maison ? C'est faux, archifaux ! »

Ma mère se mit à gronder :

— « Tu n'apprendras donc jamais à manger convenablement ? Et puis tu as déjà eu deux éclairs, cela suffit ! »

Je me mis à hurler dans une sorte de délire :

— « Qui êtes-vous tous ? Des fantoches, non ? Vous n'existez même pas ! Depuis quatre ans je commande le *Quentin* et je dis que je retourne en Australie ! Vous autres... quelle blague ! J'ai assisté à l'enterrement de ma mère... mon père est parti un beau jour avec Mlle Mathilde... Marie s'est fait enlever par je ne sais quel greluchon ; Hippolyte, le vieux singe, en a fait autant avec ma sœur... Et vous êtes là... ou vous seriez ici, réunis à boire et à manger... Quelle blague ! »

— « Mlle Mathilde, tâtez donc de ce blanc de poulet, il est d'une tendreté ! » susurra mon père, tout sucre et miel.

— « Damné salopard ! » m'écriai-je, « tu as signé tous les papiers qu'il fallait pour me faire embarquer comme mousse ; mais la veuve de l'armateur m'a pris en amitié. J'ai décroché mes brevets et plus tard elle m'a confié le commandement d'un de ses cargos. Voilà la vérité, tandis que vous autres... »

— « Délicieux, » murmura Mlle Mathilde en rougissant.

— « Du sale monde, voilà ce que vous êtes et, au fait, qui êtes-vous, le sais-je moi ? Vous n'êtes pas vrais, pas vrais, pas vrais... » repris-je en proie à une fureur démentielle.

M. Hippolyte me passa un canard gorgé de rhum et Mélie protesta :

— « Pour que cela lui monte à la tête... et qu'il nous réveille en criant qu'un homme vert se cache sous son lit ou qu'il prend la lune et les rideaux pour une grande femme blanche ! »

Je me mis à ricaner.

— « Mélie... ah ! ah ! Mélie, elle nous a quittés pour jouer à la garce dans un caboulot. On s'y offrait cette rosière devenue Marie-couche-toi-là, pour cent sous et moins... »

Je criais à tue-tête en gesticulant, mais il était de plus en plus visible que l'on n'entendait rien de ce que je disais et que l'on ne voyait pas mes gestes frénétiques.

Je me mis à parler avec plus de calme.

« Je vais vous raconter quelque chose de vrai, alors que vous n'êtes pas des choses vraies. Peu de temps avant ce phantasme, Zoé, aux trois quarts ivre, prétendait retourner à son étroite maison rose, pour y ressasser ses souvenirs.

J'ai offert de l'y conduire. Arrivés à l'écluse elle s'est mise à gémir :

— « C'est ici que l'assassin a jeté ma petite fille dans le canal ! »

Elle écoutait l'eau tomber en cascatelle d'une vanne mal fermée.

« Elle a dû crier... dites, capitaine, ne l'entendez-vous pas crier ? »

— « Elle n'a pas crié, » ai-je répondu, « je dois le savoir puisque c'est moi qui l'ai poussée. Maintenant va rejoindre cette Tête-de-Lune... Tête-de-Lune toi-même. »

Il n'y eut ni cris ni clapotements ; Zoé s'enfonça comme une sonde bien lestée de plomb dans l'eau noire et luisante. »

Ma sœur s'installa au piano et mon père dit :

— « Mlle Mathilde va nous chanter quelque chose. »

— « J'en ai assez, » dis-je à mon tour, « je m'en vais, j'ai vraiment trop envie de vous casser la gueule à vous tous ! »

Mais je ne bougeai pas et Mlle Mathilde chanta :

Mignon, sur la terre étrangère
Regarde voler un oiseau...

Mélie me mit au lit en grommelant :

— « N'essaie pas de crier à la lune comme les chiens, sinon gare à tes fesses ! »

Je ne criai pas, bien que la lune, aidée par la guipure des rideaux, prît sa forme de grande dame blanche.



Les années ont succédé aux années. C'est la seule notion que j'ai du temps ; je crois que je devrais plutôt dire : les années ont

dû succéder aux années. Le monde qui me semblait un jour contenu dans des formes d'eau et de brume l'est à présent dans des images identiques qui reviennent avec l'entêtement d'une roue qui tourne.

Mon existence, qui est celle d'un gamin de dix ans, est enfermée dans un sempiternel dimanche, qui commence par un orage, une fuite éperdue sous la pluie et les rafales, un retour à la maison et un souper que seuls égayent une vieille et naïve chanson et d'ineptes propos ; où personne ne m'écoute ou plutôt ne m'entend, et qui s'achève par l'apparition de la grande dame lunaire.

Et ce monde dont la pérennité m'apparaît de plus en plus, je ne puis le quitter pour redevenir celui que je dois être selon le temps véritable et la norme humaine.

Oserai-je le définir par une cristallisation dans l'espace et dans le temps, en me demandant quelle magie d'enfer se trouve à sa base ?

Pourtant, il me semble...

Quelque chose a changé dans l'attitude de la dame blanche. La férocité a disparu du grand visage lunaire, pour peu j'oserais y lire une promesse.

Un soir, pendant l'éternel souper, naturellement, on ne m'a certes pas entendu dire :

— « La grande dame blanche, c'est la Divinité lunaire à qui j'ai offert, en sacrifice, deux Têtes-de-Lune. Attendez-vous à quelque chose de nouveau ! »

Que sera la chose nouvelle ? Elle va venir, je le sens... Elle vient. Quand je commence à parler de ce que je devrais être en lieu et place d'un gamin, on dirait que tous, autour de la table, deviennent attentifs, se tiennent à une écoute encore mal audible.

Mais leurs yeux se remplissent d'épouvante et leurs traits deviennent affreux.

Ont-ils déjà conscience d'un enfer autrement terrible et impitoyable que celui dans lequel j'ai été plongé ?

La roue tourne, mais je me rapproche de son bord et l'évasion monstrueuse est au bout de son dernier tour.

Les articles qui suivent d'Albert Van Hageland et de Jacques Van Herp se complètent (parfois en s'opposant) pour jeter toute la lumière possible à la fois sur l'individu Jean Ray et sur sa légende. L'un et l'autre des signataires sont tous deux des intimes de Jean Ray de longue date. Leurs propos — ainsi que ceux qu'ils rapportent, émanant de Jean Ray lui-même ou de tiers l'ayant approché — composent par bribes successives un passionnant portrait de cette personnalité ondoyante et disparate : celle d'un homme devenu de son vivant un mythe.

Quant à la bibliographie établie par Albert Van Hageland, elle a l'immense mérite d'être la première qui tende à être exhaustive en examinant cette œuvre vaste et encore mal connue.

Si Jean Ray m'était conté...

par A. Van Hageland

A qui aimerait que Jean Ray lui soit conté, je conseillerais de s'adresser de préférence à cet enfant chéri de l'Ange Noir, l'écrivain gantois Roger d'Exsteyl, jeune homme d'aspect diabolique mais combien charmant et qui a su gagner le cœur des Bruxellois, membres et sympathisants des Groupements *Fantasmagie* et *Culture et Poésie* en décembre 1963, lorsqu'il donna une conférence magistrale sur le thème « Jean Ray ou la Poésie de la Peur ».

Car d'Exsteyl, comme après lui ses propres enfants, s'est promené tout petit par la main avec son « Oncle John ». Il a grandi à côté de cet homme exceptionnel qui, de temps en temps, quittait sa bonne ville de Gand pour un port lointain ou bien, pendant des jours entiers, s'enfermait dans sa chambre d'où, très vite, s'élevait, pendant des heures entières, le staccato infernal d'une vieille machine à écrire.

Au début de sa conférence, Roger d'Exsteyl raconta qu'un jour, il y a soixante-dix ans de cela, trois petits garçons jouaient dans une rue de Gand. Tout d'un coup ils interrompent leur jeu, car un fiacre vient de s'arrêter devant une maison. De cette « vigilante » descend un monsieur en redingote beige, chapeau haut de forme, pince-nez et barbe fleurie. La curiosité des gosses est éveillée : un étranger dans leur rue ! Il sonne à une porte. Une dame d'un âge respectable vient ouvrir et le visiteur demande à parler à son fils. Mais pour le moment, ce fils est à son bureau ; aussi deux des garçons filent-ils aussitôt pour aller le chercher. Le troisième — son petit-fils — accompagne la dame à l'intérieur pour tenir compagnie au distingué visiteur.

Qui allait-on chercher ? Edward Anseele, plus tard ministre d'Etat. Pour l'instant, il traduit en flamand un livre français et l'auteur est venu rendre visite à son traducteur. L'ouvrage en question c'est « Germinal » et le visiteur est Emile Zola lui-même.

Et voilà donc le grand écrivain naturaliste qui attend dans le petit salon, sous le regard du troisième garçon : Jean Ray, qui s'appelait encore Jean-Raymond-Marie de Kremer.

Que pouvaient donc se dire ces deux êtres aussi différents l'un de l'autre ? Eh bien, dans le salon se trouvait un perroquet, rapporté d'un de ses voyages par le capitaine De Kremer, père de Jean Ray. Emile Zola fut de suite intéressé par l'oiseau exotique. Jean Ray le remarqua et voulut de son mieux faire les honneurs de la maison, d'autant plus qu'Emile Zola venait de lui donner une pièce de cinquante centimes. En désignant l'oiseau de son petit doigt, Jean Ray, plus tard un des maîtres de la prose française, s'exclama : « Ça, Môssieu, c'est un Pierloquet ! »

Est-ce hasard que sa vie soit devenue une légende ? Après cette anecdote tout le monde en conviendra : il ne pouvait en être autrement.

Il habitait alors au « Ham », endroit dont il écrirait un jour : « ...comme le port est proche, l'appel des sirènes s'y marie avec les immenses résonances des sous-sols et les échos appauvris de la rue sans joie qu'est le Ham. »

Dans un article assez récent, quelqu'un s'exclamait : « Jean Ray habite actuellement une maison moderne, et cela m'attriste de sa part. On attendrait qu'un homme comme lui cherchât abri dans une demeure séculaire parcourue par le vent... » Eh bien, quand Jean Ray était petit c'était le cas : « Nous habitions à Gand, dans le Ham, une grande et vieille maison, si grande que j'étais convaincu de pouvoir m'y égarer au cours de mes désobéissantes incursions aux étages interdits. »

Il y avait force rats et souris dans la maison. Et le garçon aimait partir à leur chasse. Encore un élément de légende : le spécialiste de l'horreur se livrait déjà dans son enfance à des jeux morbides. Ce fait a-t-il une valeur historique sur le plan littéraire ? Je ne sais, mais Jean Ray m'a raconté que, dès qu'il avait attrapé une bête vivante, il la prenait par la queue, courait dans la rue et déposait le gibier dans la boîte aux lettres de sa tante.

On a dit que sa grand-mère était une squaw indienne. Mais en tout cas sa grand-mère du côté maternel fut bel et bien une vraie flamande de Gand, qui portait fièrement le sobriquet de « Mie de Muile » (Marie la Gueule). Sa mère fut institutrice, très capable et fort aimée, qui endura mille morts quand son cher petit Jean-Raymond se trouvait sur les bancs de l'école même où elle faisait la classe. Le jeune garçon avait, notamment, l'habitude de se lever de son banc et de critiquer dans des termes plutôt vulgaires les personnes qui s'efforçaient de lui inculquer quelques connaissances. D'où la prophétie qui date de ce temps : « Tu finiras à l'échafaud... » Ce qui rendait son attitude plus piquante encore, c'est le fait qu'il prétendait emprunter ces appréciations à sa mère qui, du coup, fut en froid avec ses collègues.

On a raconté qu'à l'âge de douze ans il prit la clef des champs pour aller naviguer. C'est vrai en partie : Jean Ray allait sur la mer à cet âge-là, mais c'était pendant les vacances, pour visiter Londres par le bateau d'un ami de son père. Après, il retournait sagement à l'école. Il continua plus tard ses études à l'université où il étudia les sciences naturelles et les mathématiques. Peu après il rentrait comme calculateur à l'observatoire de Juvisy, dirigé alors par le grand Camille Flammarion.

Il le quitta pour devenir le marin déjà légendaire, à la fois bootlegger,

gangster et pirate. En toute légende on trouve un fond de réalité. Ou autrement dit : « Tout finit par être vrai. »

Jusqu'il y a très peu de temps, nous pouvions être certains de le rencontrer chaque année à Averbode, lors de la réunion des collaborateurs des éditions de l'Abbaye. Malgré son âge avancé, il fut — jusqu'en 1962 — le véritable boute-en-train de la compagnie. Il contait, des heures entières, ses aventures : comment il avait écopé de quinze jours de prison pour avoir sorti, par la fenêtre, un éditeur récalcitrant ; ou dans quelles circonstances il avait jeté par-dessus bord un spécialiste de la traite des blanches, parce que la nouvelle victime de cet individu était une gentille anversoise. Il avait encore assisté, en Chine, à des exécutions en masse et avait prié les bourreaux de lui laisser aussi couper une tête, requête qui fut catégoriquement rejetée sous prétexte que seul un spécialiste était capable de trancher une tête d'un seul coup.

Il parlait d'égal à égal aussi bien aux révérends pères de l'Abbaye qu'à Monseigneur Ghesquière, Prieur, qui acceptait aimablement que Jean Ray le prit par le bras pour lui raconter, en douce, une de ses blagues pas toujours très catholiques. Un jour, Jean Ray n'hésita pas à tenir un discours à Monseigneur sur le thème du roman *Saint Judas de la nuit* qu'il mijotait à ce moment-là. Son exposé hérétique sur Judas reposait sur l'idée « ...qu'il fallait quelqu'un pour trahir le Christ. L'homme prédestiné pour cette horrible tâche, Judas, était ainsi obligé d'accomplir l'acte le plus dégradant auquel jamais homme se soit livré. Il est logique que, pour ce sacrifice, Judas ait été récompensé. Il le fut certainement, en montant au ciel où il doit être un des saints les plus respectés. »

Faut-il ajouter que Monseigneur ne voulut pas se rallier à cet Evangile-selon-St-Jean-Ray ?

Jean Ray, interrogé par moi sur ses sentiments religieux, me répondit : « Je suis très croyant, mais peu dévot. » Cela me paraît une réponse honnête. La messe, pour lui, « est une grande magie dont on a perdu la clé. »

Fascinant, cet homme l'est resté malgré son grand âge. Craint-il la mort ? Qui le dira ? Il est un fait qu'il a depuis longtemps déjà rédigé son épitaphe :

Ci-gît Jean Ray
Homme sinistre,
Qui ne fut rien
Pas même ministre.

On en comprendra tout le sel quand on saura que la Belgique compte parmi ses ministres un certain Jean Rey. En plus, le ministre Anselle actuel est un cousin de Jean Ray. « Et dire, » me confie ce dernier, « qu'on a dit de moi que j'étais le déshonneur familial... »

Qui est Jean Ray ?

par Jacques Van Herp

D'abord, et pleinement, un Gantois, à l'image de sa ville qui, sous le ciel gris de Flandre, apparaît avenante comme un porc-épic, avec les tours de ses églises et son beffroi sommé d'un dragon de cuivre (volé

par les Gantois aux Brugeois, qui, eux-mêmes, l'avaient volé à l'empereur de Constantinople). Ville hargneuse et magnifique, aux rancunes tenaces, dont les magistrats traitaient de puissance à puissance avec les rois et empereurs ; ville des « Seigneurs » mais aussi des « Strodragers » c'est-à-dire gibiers de potence.

Puis, également, un esprit épris de mathématiques, aimant à raconter l'anecdote suivante :

Nous avions pour professeur de mathématiques un prétentieux écolâtre, pédant et suffisant, s'attendrissant sur le postulat d'Euclide, déclarant que Dieu lui-même ne pourrait créer un triangle dont la somme des angles ne vaille pas deux droits. Cette année-là il a entendu : « Da zou ik wille zien... » (*Je voudrais voir ça...*) *Me voilà traîné devant le directeur, chapitré pour mon insolence presque blasphématoire. Et loin de me montrer contrit et repentant, voilà que j'affirme :* « *Dieu ne le peut pas, mais moi si...* » *Et de découper dans une pomme un triangle trirectangle...*

Le jour même, je volais à la porte...

Cet intérêt pour les mathématiques se trouve dans ses contes, dans sa conversation, ses souvenirs, sa correspondance. Comme dans cette lettre, adressée à Christine Renard, où il cherche comment communiquer avec des êtres dont le domaine de conscience est étranger au nôtre :

Il nous serait en effet impossible de concevoir hors de notre pensée, si la force mystérieuse des hypermathématiques ne nous venait en aide. Ce qu'elle fait en nous imposant l'idée d'un espace extra-humain. Je ferme ma table de logarithmes, j'écarte ma règle à calcul et me détourne du tableau noir, muet comme l'Erèbe et vide comme le néant, pour me souvenir des mots d'Eddington :
« *Nous avons, sur le rivage de l'inconnu, trouvé l'empreinte d'un pied étrange. Nous avons, à ce sujet, édifié de savantes théories, afin de rendre compte de son origine. Enfin nous avons réussi à reconstituer la Créature qui a laissé cette empreinte ; et voici que nous reconnaissons que c'est l'empreinte de notre propre pied.* »

Cette dernière phrase, Jean Ray aime à la citer. C'est elle qu'il mit en épigraphe à *Saint-Judas de la nuit,* car pour lui les mathématiques sont et restent plus fantastiques que tous les rêves des poètes.

Ceci dit, qui est l'homme Jean Ray ? Nul ne sait vraiment, sauf peut-être le père Daniel d'Averbode. Quand ses amis confrontent leurs connaissances, ils s'aperçoivent que d'immenses plages de sa vie demeurent obscures.

C'est qu'il joue à merveille des feux tournants de la confidence tronquée. Oh ! il n'est pas chiche en anecdotes. Il vous contera, de façon savoureuse, comment à Singapour, en compagnie d'un autre matelot, à la poche aussi plate, il conçut l'idée de voler, pour le convertir en whisky, un bouddha doré trônant devant une boutique du quartier chinois. Las ! il se trouva de pierre. Et le malheureux stuurman, bon flamand fort comme un bœuf, faillit s'écrouler sous la charge. Et c'est la fuite, avec aux trousses une meute qu'on repousse avec forces ruades, le pont de bambous qui s'écroule, les glapissements des barboteurs, le regrattier qui fait la moue, allonge en réchignant quelques pièces, et la cuite mémorable.

Là Jean Ray est sincère. Il enjolive un peu mais conte vrai.

Mais abordez un point précis, les propos deviennent vagues, ou, plus

simplement, Jean Ray se ferme, se tait, vous laisse deviner. Une fois, une seule, je l'ai entendu démentir : *Rosa Richter a écrit que j'avais abattu Jean Galmot. C'est faux. D'abord, j'étais alors à* 300 *kms de là...*

On doute d'autant moins que Galmot mourut à Cayenne empoisonné par ordre supérieur. Mais méfions-nous des propos tenus en public. Ainsi l'anecdote rapportée par van Hageland, les exécutions en Chine, est fausse sur un point : jamais Jean Ray n'a demandé à prendre la place du bourreau. Car il est incapable de léser de sang-froid un homme qui ne lui a rien fait. Un ennemi, c'est autre chose. Et une ou deux fois ses amis ont vu son visage se durcir, et y briller des yeux méchants à l'éclat minéral, signifiant bien qu'il y a plus qu'une légende dans les morts violentes qu'on lui attribue.

De ce qu'il vous dit, laissez-en tomber les trois-quarts. Le reste est déjà suffisamment étonnant.

Ainsi parlait Ghelderode, et Dieu sait s'il aimait son « pauvre marin ». Mais, là même, brusquement, un incident authentifie ce qui semblait le plus invraisemblable.

L'an dernier, Henri Vernes (à qui l'on doit la récente redécouverte de Jean Ray au Marabout et chez Laffont) et Jean Antoine tournèrent, à Gand et à Damme, un film consacré à Jean Ray. Vint le jour d'évoquer ses souvenirs de cirque. Oui, il avait été dompteur, et la scène était telle qu'il devait nourrir son lion de sardines. « *Il empestait le poisson.* » Là-dessus, Jean Ray déclare ne pouvoir évoquer ses souvenirs que dans une cage à lions, au milieu des fauves. On croit à une fanfaronnade, on décide de le mettre au pied du mur, quitte à tourner devant la cage. Mais, le jour dit, Jean Ray, à 77 ans, entre très calme dans la cage, salue les bêtes, hargneuses et jeunes, puis leur tourne tout aussi calmement le dos et fait face à la caméra. Et le dompteur déclare ensuite qu'incontestablement Jean Ray avait l'habitude des fauves.

Quelques jours plus tard, les réalisateurs entraînent Jean Ray dans un petit bistrot, découvert par hasard. A peine entrés, ils voient se précipiter vers eux une armoire-à-glace. « John ! Ça fait au moins trente ans qu'on ne s'est vus ! Tu te souviens ? Tu présentais des tigres et moi des serpents. » Et de raconter comment « John » avait voulu s'enrouler le plus grand des boas autour du cou. « Je t'ai dit, John, fais attention. Et surtout ne lui mords pas la queue. » Naturellement « John » le fit, et il fallut se mettre à cinq pour le dégager.

« *Avec Jean Ray tout finit par être vrai...* »

Il est hors de doute que ce diable d'homme connut un destin hors série. Et que lui, si secret, si cadenassé, s'est largement confessé dans son œuvre, autant dans les Jean Ray que les John Flanders et les Harry Dickson qui, pour une grande part, ne sont que confidences transposées. Mais le moment n'est pas encore venu de se mettre en quête du fils d'Ariane, et des clés. Pas si difficiles à trouver.

Il reste aux chercheurs à éplucher *Cette étrange histoire* de Jean Galmot, *Trafic aux Caraïbes* de Henri Vernes, où figure Jean Ray en tant que personnage romanesque. Comme il apparaîtra, si le livre voit le jour, dans *La mer des vaisseaux perdus,* où l'un de ses amis le campe en amiral des vaisseaux fantômes.

Et puis il y a l'ouvrage de Rosa Richter, *La vie prodigieuse de Jean Ray :*

Je n'ai rencontré Rosa Richter qu'une ou deux fois : la première fois à Vienne, puis à Bruxelles, en compagnie de sa fille, Lisole Richter, une admirable jeune fille, juste sortie de l'université de Vienne. Je crois que toutes deux ont disparu dans l'effroyable tourmente nazie : elle étaient juives. Je ne lui ai pas fourni de renseignements. Elle a fouillé beaucoup, elle a mené sa petite enquête. Elle avait le tour de main, étant déjà l'auteur de quelques biographies qui avaient une certaine renommée en Allemagne.

Mais cet ouvrage a disparu. La bibliothèque de Vienne n'en conserve plus trace, qu'il ait été détruit ou que sa fiche l'ait été, comme il est advenu pour pas mal d'ouvrages qu'on voulait soustraire aux Nazis.

Et pourtant, de ce petit livre à couverture rouge, un exemplaire est apparu, voici quelques années... Ce qu'il en est advenu :

Il y a ici à Gand un petit bouquiniste, qui a son officine dans l'ombre de la vieille église Saint-Nicolas. Il a eu un exemplaire, pendant vingt minutes. Il sort prévenir le docteur Thiry ; il a à peine le dos tourné, le petit bouquin est vendu par sa femme. Et à qui ? On ne sait pas...

Quand Jean Ray commente John Flanders

par A. Van Hageland

Angoissante fin d'année pour les intimes de Jean Ray. Une nouvelle attaque, aggravée d'une double pneumonie, leur enleva un moment tout espoir. Le 8 janvier 1964, cependant, son médecin avait réussi à lui faire doubler le Cap de la Désespérance. Mais le cœur, usé, reste faible. Les visites, à quelques exceptions près, sont sévèrement proscrites.

C'est en novembre 1963 que je me rendis chez lui, à Gand. Visite d'amitié doublée d'une interview qui a paru, entre-temps, dans le numéro de février de la revue littéraire flamande *De Periscoop*. La maison qu'habite Jean Ray n'évoque ni la sombre demeure de Malpertuis, ni les vieilles maisons patriciennes qu'il sut si bien ressusciter dans certains de ses contes, comme *La main de Goetz von Berlichingen*. Rien dans cette maison presque banale — n'était la porte cochère qui sert d'entrée — n'indique qu'elle abrite un des écrivains les plus originaux du siècle.

Jean Ray ne navigue plus sur la mer de la vie. Il a jeté l'ancre et, installé dans son fauteuil, il réfléchit. Et quand il est là, à rêver, seul, personne ne pourrait dire ce qui se passe derrière ses paupières closes. Mais quand il les ouvre pour vous fixer, on retrouve son regard perçant de toujours, ce regard qui semble vous défier.

Pourtant l'âge, et à un certain point aussi sa santé précaire, mais surtout la perte de deux de ses très grands amis (Michel de Ghelderode et Kim, son chien) ont quelque peu adouci son caractère. Car, si surpre-

nant que cela puisse paraître, Jean Ray est devenu plus amène. Le phénomène biologique du vieillissement physique l'a psychiquement influencé. Par exemple, il parle moins vite que jadis. Il n'est plus le boute-en-train d'un cercle de joyeux amis qui, il n'y a guère, n'auraient su placer un mot quand il était lancé dans le récit de ses aventures réelles ou imaginaires. En un mot, il est fatigué. Comment, d'ailleurs, en serait-il autrement quand on a, comme lui, vécu au moins trois vies en une seule ?

Comme je voulais le féliciter pour ses récents succès, qui l'avaient remis au premier plan de l'actualité littéraire, il coupa court à mes éloges et m'entretint de l'époque où *Mystère-Magazine* et *Fiction* l'avaient, pour ainsi dire, lancé en France. Ces années héroïques, il ne les évoque pas sans une certaine nostalgie... Il parle avec attendrissement de ces quelques amis qui s'efforçaient alors de faire partager l'admiration, qu'ils éprouvaient depuis toujours pour Jean Ray, par tous les lecteurs français et par les critiques qui, maintenant, l'encensent à qui mieux mieux.

Personnellement, comme beaucoup d'autres en Flandre, j'ai d'abord fait la connaissance de John Flanders avant celle de Jean Ray. Et tous les Flamands de ma génération gardent un souvenir éblouissant des contes de John Flanders. Ces contes ont rayonné jusque dans les villages les plus reculés, à partir de l'Abbaye d'Averbode qui a édité tout, ou presque, ce que John Flanders a écrit pour la jeunesse. Cela représente quelques volumes et plus de deux cents contes, dont certains ont une valeur que ne soupçonnent pas les lecteurs du seul Jean Ray.

Ce n'est que beaucoup plus tard, en 1945, que je me pris d'enthousiasme pour un écrivain qui publiait en français et que signait Jean Ray. Un des premiers numéros de *Fiction* devait m'apprendre, à ma grande stupéfaction, que deux de mes auteurs préférés n'étaient, en réalité, qu'un seul et même homme !

Je le rencontrai pour la première fois en 1957, à Averbode. Ce fut le début d'une solide amitié.

...Mais je ne voulais pas rater mon interview, et l'interrogeai sur un recueil qui vient de paraître en flamand, sous le titre de *Griezelen* (Frémir).

— « Quels critères ont présidé à ce choix de cinquante contes ? »

Avant de répondre, il jeta un regard de concupiscence sur le verre de liqueur qui, en solitaire, le narguait sur la table, devant moi.

— « Mon ami Maurice Peeters estimait, avec raison, que seule une partie de l'œuvre flamande de John Flanders était particulièrement destinée à la jeunesse. Il a alors trié mes histoires écrites en néerlandais exclusivement et en a retenu un certain nombre qui paraissent maintenant, et pour la première fois, en un seul volume. Originellement, elles ont toutes été signées John Flanders, mais j'ai autorisé leur publication sous le nom de Jean Ray. Je voulais ainsi donner mon appui à la thèse de Maurice Peeters qui estime qu'on a tort de considérer John Flanders uniquement comme un auteur pour enfants. »

— « Une histoire comme *Drie Oude Vrouwen* (Trois vieilles dames) le prouverait amplement à elle seule, » approuvai-je. « C'est, pour ainsi dire, du Jean Ray tout pur. Comment se fait-il, dès lors, que vous l'avez signée à l'époque John Flanders ? N'avez-vous pas tracé une ligne de démarcation rigide entre l'œuvre-Ray et l'œuvre-Flanders ? Jean Ray étant voué aux écrits fantastiques et John Flanders

aux romans et contes d'aventures ? »

Mon hôte protesta énergiquement.

— « Cette délimitation n'est pas du tout aussi rigoureuse qu'on voudrait le faire croire. En fait, il n'y a pas et n'y a jamais eu de différence voulue entre ce que j'ai publié sous mes deux pseudonymes. Le choix de la signature était plutôt fonction de l'éditeur, de la revue et du magazine qui prenait mon récit. Et plus ou moins aussi, mais pas catégoriquement, d'après la langue dans laquelle l'histoire était écrite. Toute mon œuvre néerlandaise est signée John Flanders, mais j'ai écrit également des contes en français sous ce nom, comme le recueil *Mystères et aventures.* Et on peut difficilement qualifier ces récits d'histoires enfantines, quoique, à mon avis, les enfants puissent aussi bien y trouver leur compte que leurs parents. Fin 1964, cet ouvrage paraîtra aussi en néerlandais, dans la traduction de mon disciple et ami Roger d'Exsteyl. »

— « Dans *Mystères et aventures,* j'ai surtout apprécié le conte *La neuvaine d'épouvante,* dont Jean Ray ne doit certainement pas rougir. »

Cette fois, il me jeta un regard sévère.

— « Jean Ray n'a jamais rougi de John Flanders et n'est pas près de le faire. En écrivant, je n'ai jamais fait de distinction volontaire entre mes deux noms littéraires. Personnellement, je considère certains romans de John Flanders comme *Geheimen uit het Noorden* (Mystère du nord) et *Het Zwarte Eiland* (L'île noire) comme appartenant à la meilleure partie de mon œuvre. »

Il a raison. D'ailleurs — je ne sais s'il s'en rend compte — son style néerlandais, tout comme son français, a également quelque chose de spécial, des tournures de phrase qui laissent le lecteur bouche bée ou qui lui donnent un choc. Des trouvailles linguistiques qu'on rechercherait en vain auprès d'autres auteurs en néerlandais. Un texte de John Flanders se sent, se reconnaît, tout comme un texte Jean Ray.

— « Dans quelle catégorie classez-vous alors *Het Geheim der Sargassen* » (Le secret des Sargasses), dont notre ami Jacques van Herp vient de faire une si excellente adaptation en français ? »

— « *Le secret des Sargasses* est un roman de John Flanders qui a paru originellement sous forme de feuilleton dans *Het Weekblad,* l'hebdomadaire flamand de l'Abbaye d'Averbode. Le rédacteur en chef a reçu, à l'époque, plusieurs lettres de protestations de la part de lecteurs, choqués par toutes ces cruautés... Il est vrai qu'une partie de l'œuvre de John Flanders n'est pas destinée à des âmes sensibles. »

— « *Le secret des Sargasses* fut alors présenté comme un roman de science fiction ? »

— « C'est exact, dans un certain sens, notamment si on se réfère aux conceptions de Mary Shelley, Robert Bloch, Richard Matheson et quelques autres, qui ont réussi à marier les éléments du roman d'épouvante et du roman de science fiction. L'idée centrale — un royaume sous-marin et des expériences sur des animaux — appartient à la science-fiction, mais a été traitée d'après les normes du roman d'épouvante. »

— « S'il est exact qu'une partie importante de l'œuvre de John Flanders n'a pas été écrite pour la jeunesse, comment expliquer alors la vogue dont vous avez toujours joui parmi la jeunesse flamande ? »

— « Peut-être tout simplement par le fait que je me suis sans cesse moqué des prétendues règles et prescriptions à observer dans les

écrits pour la jeunesse. Cette attitude m'a souvent valu de sérieux accrochages avec des éditeurs et des éducateurs... J'ai depuis toujours détesté les histoires pour enfants sages. J'aime les vagabonds, les fantômes, l'insolite sous toutes ses formes, et je savais, par intuition, que presque tous les jeunes éprouvent les mêmes sentiments. Si tous les écrits de John Flanders font preuve d'esprit positif, c'est simplement parce que j'ai toujours été positif, aussi bien dans mes écrits signés Jean Ray. »

— « En effet. C'est même assez étonnant par exemple, de ne pas retrouver dans votre œuvre des descriptions vouées à ce que les américains appellent le *sex*. »

Il grogne :

— « Alors, ce m'est un réel plaisir de démontrer qu'il n'est pas nécessaire d'exploiter ces motifs pour avoir du succès. Je n'ai, en fait, jamais couru après le succès, surtout pas après un succès de scandale. J'ai écrit ce que je voulais, comme je le voulais, comme je le sentais, sans influence aucune, sans compromis envers qui ou quoi que ce soit. Seul... »

Et je pense que là, peut-être, réside le secret de ce que je n'hésite pas à nommer le génie de Jean Ray — alias John Flanders.

Jean Ray parle

par Jacques Van Herp

A côté du Jean Ray imprimé, il existe un Jean Ray épistolaire et oral, digne d'intérêt, qu'il faut capter au vol, enregistrer sur le moment, car, de plus en plus, Jean Ray renâcle à se pencher sur le papier.

Ma paresse m'est précieuse.

Je suis arrivé à l'âge sévère où toute page vaine prend une dimension de pensum.

Au grand dam de mes manuscrits, je suis un pyromane de la plus belle eau. Je me suis toujours complu à des autodafés du genre, et les manuscrits ont suivi bien d'autres choses dans le feu purificateur. Parfois — pas toujours — j'en ai eu regret. Surtout aujourd'hui pour Malpertuis *dont je ne puis vous envoyer les nombreuses pages parties en fumée dans le ciel d'automne.*

Et d'un fragment de lettre, il fait un conte. Ainsi voici ce qu'il m'écrivait après lecture de deux contes que j'avais écrit : *La fin du U B 65* et *Weerwolf :*

J'ai connu les anciens des U B allemands, et j'en ai connu des sous-marins anglais. Les derniers étaient des crâneurs à froid, seuls les Allemands osaient avouer leur peur, et une peur qui n'est pas celle des autres.

Vous dites avec raison : il ne faut pas juger des choses de la mer comme des choses de la terre.

Et vous dites également que l'histoire du U-boot hanté est authentique : je n'en suis nullement étonné.

J'ai navigué avec le capitaine Storch, qui fit jadis partie de l'équipage du Potosi, *où l'on voyait en*

de certains jours un homme pendu à une des hautes vergues.

*Moi-même à bord de l'*Astrologer, *je fus témoin de quelque chose d'étrange, venu certainement d'ailleurs, d'un autre plan peut-être, que ni le capitaine Muller, ni le premier matelot Jan Debruyne, ni le second Jean Ray, ne purent expliquer, et qui était passablement terrifiant...*

Weerwolf... Loup-garou... Nos campagnes flamandes et surtout campinoises vivent encore en partie sous sa terreur. Le dernier fut « officiellement » tué dans la banlieue gantoise en 1819, mais le « slodder », monstre invisible des eaux, hante encore les terres hallucinées de Merendree.

Ses débuts littéraires :

Le tout premier conte, je l'ai écrit vers la vingtième année. C'est d'ailleurs celui que j'ai envoyé à André Theuriet : Le diable est venu me chercher à bord. *Theuriet m'a presque répondu sur-le-champ : « Si vous venez à Paris, passez me voir... il faut continuer... » Mais je devais partir pour Hambourg. Quand je suis revenu, un an après, Theuriet venait de mourir... J'ai peut-être repris le sujet dans un John Flanders flamand. Mais je ne m'en souviens pas. J'en ai tant écrit...*

Mes contes avaient déjà été publiés çà et là, je n'y prenais pas garde. J'ai été traduit assez tôt en Amérique, par un professeur de l'Université d'Oklahoma. Mais ma grande traductrice, c'est Rosa Richter, ainsi que sa fille Lisole Richter. Elles ont traduit la plupart de mes contes. Elles les faisaient paraître dans le Wiener Zeitung, *le* Leipziger Zeitung, *entre autres... Ceux traduits en anglais paraissaient dans* Weird Tales, *à Chicago, et je crois également dans* Harper Magazine. *Cela vers les années 30...*

Si dans le tas il y en a qui n'ont pas été repris en français, c'est bien possible. Mais comme je l'ignore moi-même...

Les Harry Dickson :

J'ai commencé à écrire des Harry Dickson vers 1930 environ. Je faisais un Harry Dickson en une nuit, soixante pages de dactylographie. J'étais plus fort que Simenon.

J'aurais dû proprement traduire le texte. C'était tellement mauvais, ces contes, que l'éditeur m'a dit : « Fais-en toi-même, et prends pour base l'illustration. » Alors je la glissais dans le texte. Très souvent je commençais par elle. Je me mettais à la machine à écrire... qui probablement faisait cela toute seule, et moi je n'y étais pour rien. Je pratiquais l'écriture automatique.

Cela se déclenchait brusquement à 11 heures du soir, et alors, chose qui peut paraître bizarre et étrange, il paraît que mes yeux, qui sont gris, devenaient noirs comme du charbon. Une réaction physiologique. Mais à 11 heures du soir, pas avant. Et je faisais mes 60 pages, de 11 h à 3 h du matin, et mon Harry Dickson était fini. Maintenant le processus peut se déclencher tout au long de la journée, mais la pensée se fait tout de même le soir.

Sa façon d'écrire :

Je me fais ruminant et néflier... digérer et mûrir...

Je dois achever un texte. Je puis rester des semaines sans rien faire. Puis tout à coup je vais tout finir en 48 h. Il faut bien qu'il y ait là un frangin qui a fait le travail à votre place et vous le dicte.

J'ai remarqué à peu près la même chose chez d'autres écrivains fantastiques : ce long mûrissement qui soudain se déclenche et devient dictée. C'est le fait des écrivains qui peuvent choisir le moment où ils

travaillent, chez certains écrivains marins comme Claude Farrère, qui écrivaient en mer. « Où », *par exemple, qui est un chef d'œuvre...*

Les écrivains qu'il a connus :

J'ai très bien connu Maurice Renard. Chaque fois que je venais à Paris, j'allais chez lui, rue de Tournon. Et j'y rencontrais la grande Colette. Elle était charmante et moi j'étais beau gosse, ça te suffit ?

J'ai également connu Francisque Parn, l'auteur de deux livres vraiment savoureux : Sicoutrou bohémien *et* Sicoutrou pêcheur. *Je lui ai du reste dédié les* Contes du whisky. *Rosny, je l'ai rencontré chez Pierre Goemaere, et je l'ai revu à Paris, chez lui, rue de Rennes. Cendrars, je crois que c'était dans une taverne, très bien, à Kingstown, à la Jamaïque. Ewers fut réellement un ami littéraire. Meyrinck, je ne l'ai jamais vu, mais nous avons été en correspondance.*

Mais en fait je n'ai rencontré personne, j'étais toujours parti, c'était l'époque de ma vie errante. J'étais en correspondance avec quelques-uns, mais j'écrivais peu. Je touchais barre une fois tous les ans, et encore...

Ghelderode :

Ghelderode m'écrivait depuis fort longtemps, mais je n'allais jamais le voir. Je ne vais jamais voir les gens. Il y a quelques années, je savais qu'il se trouvait à Ostende, et j'y suis allé. Quand il est tombé malade, je suis allé le voir régulièrement, avec le doc, tous les huit jours. Il est devenu celui qu'on rencontre presque quotidiennement. Quand il ne m'écrivait pas, je venais.

J'ai assisté à une de ces entrevues. Spectacle étonnant. Ghelderode, brisé par la maladie, se redressait, redevenait l'être éblouissant que le mal avait fauché. Et le mieux se prolongeait après l'entrevue, comme si Jean Ray lui avait insufflé une partie de sa vitalité.

Devant le surnaturel, les personnages de Lovecraft ont peur, les miens l'affrontent, mais il les déroute. Ghelderode pas. Il serait entré dans la Ruelle Ténébreuse, l'aurait visitée de bout en bout, et y serait revenu pour trouver la solitude. Le tout très naturellement, sans effroi ni étonnement.

Les thèmes de son œuvre :

Un certain nombre de thèmes-clés reparaissent dans toute l'œuvre de Jean Ray, celui de la mort personnalisée, de la sirène. A l'entendre, il n'y en pas un auquel il soit attaché. Pourtant celui de la mort des dieux, qui revient dans *Malpertuis,* dans l'*Oncle Timotheus,* l'*Aventure mexicaine,* etc... ?

Ah ! oui... celui-là... C'est possible... Ce n'est pas impossible. Je ne dis rien...

Tu dis que les dieux existent, existent en fonction des hommes et dépendent d'eux.

C'est absolument exact, et absolument logique. Les dieux naissent, les dieux existent ou ont existé. Ils naissent des hommes, ils ont par conséquent la vie des hommes, ils meurent comme les hommes. Comme ils vivent de croyance en eux ; aussi longtemps qu'on croira en eux, ils vivront.

Et les hommes survivront aux dieux ?

Pourquoi pas ?

Et le démon ?

Le démon est un esprit fraternel. Dans la Bible il apparaît. Pourquoi sous la forme du serpent ? Enfin... Il veut donner la science aux hom-

mes. Ensuite, dans la mythologie, il apparaît sous la forme de Prométhée qui leur apporte le feu. Il a tellement pitié des hommes qui ont froid que pour eux il vole le feu...

Ensuite le démon, ou l'ange méditatif, c'est au Moyen Age qu'on lui fait une mauvaise réputation ! Surtout pour lui mettre à dos des crimes ou des méfaits commis par les hommes. Mais c'est plutôt une forme ou une force quasi-fraternelle...

Et qu'en pense le père Daniel ?

Il dit que je suis un musée vivant d'hérésiologie.

Il n'y a pas d'érotisme dans mon œuvre. Bien sûr ! Je n'ai pas besoin de compensations, moi !

Ma conception du fantastique ? Je suis purement un instinctif, un animal scribant. Je me lance devant ma feuille de papier, je ne bâtis rien dans mon esprit, ce sont les mots qui m'entrainent.

La S. F. n'a rien à voir avec le fantastique ! Pas d'adultération, sauf dans un sens humoristique... Les auteurs modernes, je les lis dans l'intention de les comprendre. Et je rencontre chez beaucoup de telles fautes de physique et de mathématiques que je ne les suis plus.

Je trouve aussi qu'ils négligent trop le facteur temps : en un après-midi on enlève la moitié d'une galaxie ! « Notre maître le temps, » disait Nordmann, alors que pour eux l'espace est le maître.

Pourquoi n'a-t-il jamais écrit de romans réalistes ?

Instinctivement je ne l'ai pas fait. Je travaille toujours par instinct, il y a une grande partie animale chez moi. Et ça m'embêtait déjà assez de devoir écrire. Alors des romans réalistes !

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2 F. + 9,29 % de taxes. (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

Etudes approfondies du rêve, de ses symboles, messages et correspondances, sur les bases de la psychologie des profondeurs de Jung. Travail **sérieux.** Prix réduit aux lecteurs de **Fiction.** Ecrire en joignant 2 timbres à Madame BRECHT, psychanalyste onirique. La Chesnaye. Le Blanc (Indre)

AUTEURS ! Qui enverra des récits fantastiques pour le fanzine ATLANTA à Michel GRAYN, Poste Restante, CIPLET (Belgique) ? Maximum 10 pages dactylographiées avec double interligne.

Vends collections « GALAXIE » n° 1 à 65 et « SATELLITE » n° 2 à 43. Faire offre à Monsieur J. P. PLANCHE, 91 rue Ampère - GRENOBLE (Isère).

A céder, collection « FICTION » n° 1 à 121 + n° spéciaux - Faire offre à Madame CORBERAND - 14, Av. Steph. Mallarmé - PARIS 17me.

BIBLIOGRAPHIE DE JEAN RAY

(Etablie par A. Van Hageland)

Remarque préliminaire : Une telle bibliographie ne sera jamais complète. Jean Ray n'a pas seulement utilisé pour pseudonyme John Flanders... Ainsi la première et la seconde année de l'hebdomadaire pour la jeunesse **Bravo,** édition néerlandaise, contenait chaque semaine un conte écrit par lui et presque chaque fois signé d'un nom différent (exemples : Hugh Pankey, W. J. J. Campbell, R. M. Temple, John M. Ray, Philip Waters Jr., Wilbur Stern, Warton Hepburns, Will Schoder, George Mac Tree, Mat. O'Monroy). De nombreux contes parurent anonymement dans divers magazines et journaux, et d'autres parurent primitivement dans **Weird Tales,** en version américaine **(Stories of the fourth dimension,** traduits par R. T. House). De plus, Jean Ray a utilisé souvent deux moutures d'un même thème, l'une sous le nom de Jean Ray, l'autre sous celui de John Flanders ou encore dans les Harry Dickson. Par exemple : **La disparition de Monsieur Byslop** et **La statue assassinée.**

1. Sous le nom de Jean Ray

TERRE D'AVENTURES (ou : L'Aventure étriquée), 19... ? (avant 1914), Editeur : ? Paris. (Introuvable).
D'après Jean Ray lui-même à Jacques van Herp, ce volume ne contient qu'une seule nouvelle. Histoire d'un antiquaire possédant un petit tableau de l'école lombarde aux multiples personnages, qui représente un parc et un château formant le fond du tableau. Un jour l'apprenti de l'antiquaire disparaît, celui-ci ne s'en inquiète pas, puis le reconnaît en un des personnages du tableau. Personnage mouvant qui, de jour en jour, s'approche du perron, de la porte close. Chaque jour une terreur plus intense se lit sur son visage. Il passe la porte, elle se referme, une nappe de sang se met à couler sur les marches, puis se fige. Depuis le tableau demeure immuable.

LE CHEMIN DU SONGE, 1914. Pièce de théâtre représentée au Grand Guignol et due à Paul Kenis, écrivain naturaliste flamand, qui l'écrivit à partir d'un conte de Jean Ray portant le même titre, remis par l'auteur à Kenis avant sa descente à Paris.

LES CONTES DU WHISKY, 1925. La Renaissance du Livre, Bruxelles (entre parenthèses : les titres omis dans la réédition de 1946 aux Editions Atalante, Bruxelles) :

Irish whisky
(A minuit)
Le nom du bateau
Un conte de fées à Whitechapel
La fortune d'Herbert
(Dans les marais de Fenn)
(La nuit de Camberwell)
Petite femme aimée au parfum de verveine
(Le saumon de Poppelreiter)
(Entre deux verres)
Josüah Gullick prêteur sur gages (motif repris par les « Ballets du XXe siècle » en 1964 pour le ballet « La Bague »)
La vengeance
(Mon ami le mort)
(Le crocodile)
Une main
La dernière gorgée

...et quelques autres histoires dans le brouillard :

Le singe
(La fenêtre aux monstres)
Minuit vingt
(La bête blanche)
Le gardien du cimetière
La bonne action
Le tableau
L'observatoire abandonné
Les étranges études du Docteur Paukenschlaeger
La dette de Gumpelmeyer
(Herr Hübich dans la nuit).

La réimpression Atalante (1946) contient, en plus :

Histoires hantées de terre et de mer :

La présence horrifiante

Le bout de la rue
Mondschein Dampfer

Toutes trois provenant de **La croisière des ombres.**

LA CROISIERE DES OMBRES, 1932, Les Editions de Belgique, Bruxelles. Contient :

La présence horrifiante
Le bout de la rue
Le dernier voyageur
Dürer l'idiot
Mondschein Dampfer
La ruelle ténébreuse
Le Psautier de Mayence.

LE GRAND NOCTURNE, 1942, Les Auteurs Associés, Bruxelles. Contient :

Le Grand Nocturne
Les sept châteaux du Roi de la Mer
La ruelle ténébreuse
Le fantôme dans la Cale
Quand le Christ marchait sur la Mer
La scolopendre
Le Psautier de Mayence

LES CERCLES DE L'EPOUVANTE, 1943, Les Auteurs Associés, Bruxelles, Contient :

Liminaire : Les cercles
La main de Goetz von Berlichingen
L'assiette de Moustiers
Le cimetière de Marlyweck
Le dernier voyageur
L'homme qui osa
Dürer, l'idiot
L'auberge des spectres
L'histoire du Wûlkh
Le miroir noir
Fin : Hors des cercles.

MALPERTUIS, roman, 1943, Les Auteurs Associés, Bruxelles. Rééditions :

1) Denoël, « Présence du Futur », Paris, 1955.
2) Editions Gérard & C°, Verviers (Belgique), collection « Marabout géant », 1962, avec postface par Henri Vernes.

LA CITE DE L'INDICIBLE PEUR, roman, 1943, Les Auteurs Associés, Bruxelles.

LES DERNIERS CONTES DE CANTERBURY, 1944, Les Auteurs Associés, Bruxelles.

1re édition (dite de luxe), avec illustrations en couleurs de R. de Ruyck, tirage numéroté de 2.000 ex., format 13,5 x 20 cm, vendue 60 FB.
2e édition, illustrations noires, tirage non numéroté, format 13 x 18,5 cm, vendue 35 FB.
Réédité par les Editions Gérard & C°, Verviers, collection « Marabout géant », 1963, avec postface par Henri Vernes. Contenu identique (sans illustrations) aux 1re et 2e éditions, sauf omission d'une préface par H. de Hovre, ainsi que des chapitres **Au tour du chat Murr** et **Le chat assassiné.**
Contenu de l'édition originale :

Préface (H. de Hovre)
Le prologue fantastique
M. Kupfergrun prend la parole
Irish stew
Le Dr Canivet raconte
Les noces de Mlle Bonvoisin
La clergesse parle
Tyburn
L'odyssée de M. Gallagher
M. Gallagher went home
Une étrange femme s'écrie
Je cherche Herr Hazenfraz !
M. Tipps raconte sa vie
Suite à Tyburn
Histoire d'un fantoche
Le bonhomme Mayeux
Un marin raconte
La terreur rose
L'histoire du fou
Le Uhu
L'homme de la « Rum-Row » lit trois histoires
L'Assomption de Septimus Kamin
La danse de Salomé
La plus belle fille du monde
M. Kupfergrun reprend la parole
Le fleuve Flinders
Le gros homme raconte
Falstaff se souvient
Au tour du chat Murr
Le chat assassiné
La fin de la nuit
Au profit des conjectures.

LA GERBE NOIRE (les meilleurs récits des Maîtres de l'Epouvante recueillis par Jean Ray), nom de Jean Ray en grand sur la couverture, 1947, Editions La Sixaine, Collection « Le Roman Noir », Bruxelles-Paris. Contient :

Avant-propos (Les éditeurs)
Ambrosius Bierce (Amérique) : Le veilleur de la mort
Henri Heine (Allemagne) : Le Docteur Saul Ascher
Erckmann-Chatrian (France) : Le rail sanglant
Francisque Parn (France) : Le chat rouge
Apfel & Laun (Allemagne) : La chambre noire
Thomas Ingolsby (Angleterre) : Sur la lande de Tappington
Catherine Crowe (Angleterre) : Documents d'épouvante
Jean Ray (Belgique) : La ruelle ténébreuse
Thomas Owen (Belgique) : 15.12.38
Alice Sauton (Belgique) : Iblis, ou la rencontre avec le mauvais ange
Gustave Vigoureux (Belgique) : La vieille au fichu vert
Alphonse Denouwe (Belgique) : Trois... pour faire un choix.

LE LIVRE DES FANTOMES (Ghost-book), 1947, Editions La Sixaine, Bruxelles-Paris, collection « Le Roman Noir ». Contient :

Notice (Les éditeurs)
En matière de préface (Jean Ray)
Mon fantôme à moi (L'Homme au foulard rouge)
Maison à vendre
La choucroute
Monsieur Wohlmut et Franz Benschneider
La nuit de Pentonville
L'histoire de Marshall Grove
La vérité sur l'oncle Timotheus
Ronde de nuit à Kœnigstein
Le cousin Passeroux
Rues
Après.

---

25 HISTOIRES NOIRES ET FANTASTIQUES DE JEAN RAY, 1961, Editions Gérard & C°, Verviers (Belgique), collection « Marabout ». Préface par Henri Vernes : **Jean Ray le démiurge.** Contient :

La ruelle ténébreuse
La main de Goetz von Berlichingen
La vérité sur l'oncle Timotheus
Dieu, toi et moi
L'histoire du Wûlkh
Je cherche Mr. Pilgrim
Le Psautier de Mayence
Le cimetière de Marlyweck
Quand le Christ marcha sur la mer
L'assiette de Moustiers
J'ai tué Alfred Heavenrock
Le Grand Nocturne
L'auberge des spectres
La scolopendre
Merry-go-round
Le miroir noir
La princesse Tigre
Le gardien du cimetière
Dents d'or
L'homme qui osa
Le dernier voyageur
La nuit de Camberwell
Mr. Gless change de direction
Le cousin Passeroux
Storchhaus ou la Maison des Cigognes.

AUTRES CONTES (incomplet) :
La rue de Mr. Catermole (**Cassandre, 19.3.1944**)
Un sale tour (**Audace, n° 19**).

NOUVEAUX CONTES, parus dans la revue Cahiers de la Biloque (Revue d'Humanisme Médical), Directeur Dr. U. Thiry, 5 quai Baudeloo, Gand (Belgique ; nous rendons grâce au Dr. Thiry, qui a presque forcé Jean Ray à continuer à écrire ces dernières années.

1952 :

n° 1 : La sorcière, p. **48**
n° 4 : La conspiration du lundi, p. 220
n° 5 : César, p. 272.

1953 :

n° 1 : Nicolas Aldoon et feu son père, p. 38
n° 4 : La forêt des Madrones, p. 183.

1954 :

n° 1 : Le trou dans la nuit, p. **46**
n° 3 : Le miracle du Professeur (Carew makes miracles), p. 133
n° 6 : L'expérience Lawrence Night, p. 295.

1955 :

n° 3 : Les gens célèbres de Tudor Street, p. 129
n° 5 : Retour à l'aube. p. 229.

1956 :

n° 3 : La peau du tigre, p. 97 (The Tiger Lady)
n° 5 : Trois petites vieilles sur un banc, p. 193 (Parut d'abord en néerlandais sous le nom de John Flanders).
n° 6 : Merry-go-round, p. 246.

1957 :

n° 2 : Les compagnons d'Ulysse, p. 80
n° 3 : Le Bupreste, p. 123
n° 6 : Puzzle, p. 271.

1958 :

n° 1 : La fenêtre éclairée, p. 42
n° 2 : La formule, p. 70
n° 3 : Mathématiques supérieures, p. 128
n° 4 : Passez à la caisse ! p. 186
n° 6 : Histoire sans titre, p. 281.

1959 :

n° 1 : Le pharmacien ensorcelé, p. 45
n° 2 : Histoire d'une boule de cristal, p. 72
n° 3 : Le beau dimanche, p. 138
n° 4 : La sotie de l'araignée, p. 177
n° 6 : Bonjour, Mister Jones ! p. 283.

1960 :

n° 1 : La chandelle du réveillon, p. 36
n° 2 : Le banc et la porte, p. 78
n° 3 : « Funnies », p. 134
n° 4 : Samson et Dalila, p. 182 (parut d'abord en néerlandais sous le nom de John Flanders)
n° 5 : Storchhaus, p. 220
n° 6 : Prélude à Saint-Judas de la Nuit (omis dans le roman du même nom), pp. 269-286. Dédié au Dr. Thiry et à Mathé Altéry.

1961 :

n° 1 : L'envoyée du retour (forme un cycle avec Bonjour, Mister Jones ! et Le banc et la porte), p. 40
n° 2 : Têtes-de-lune, p. 81
n° 3 : Le médecin tragique (n'est pas un conte, mais une affaire criminelle), p. 133
n° 4 : Un tour de cochon, p. 181
n° 5 : La tête de Monsieur Ramberger, p. 218
n° 6 : Le Tessarract, p. 278.

1962 :

n° 1 : La coupe danoise, p. 39
n° 2 : Journal d'un rescapé, p. 80 (également un « John Flanders »).

1963 :

n° 1 : Baraterie, p. 38
n° 4 : La roue tourne, p. 172

1964 :

n° 1 : Le crime des autres.

ŒUVRES COMPLETES, Robert Laffont, Paris, 1963-1964.

Tome I :

Le livre des fantômes
Les cercles de l'épouvante
La cité de l'indicible peur.

Tome II :

Biobibliographie chronologique de Jean Ray, par Henri Vernes
Les contes du whisky
Le Grand Nocturne
La croisière des ombres
Saint-Judas de la nuit.

Tome III :

Les aventures de Harry Dickson.

Tome IV :

Les derniers contes de Canterbury
Les nouveaux contes
Malpertuis.

GRIEZELEN (Frémir), recueil de 50 contes en néerlandais, 1964, Editions Heideland, Hasselt (Belgique). Comporte, sous le nom de **Jean Ray,** par autorisation spéciale de l'auteur, des contes qui furent écrits originellement en néerlandais sous le nom de John Flanders. Quelques adaptations en français parurent dans les **Cahiers de la Biloque** (voir ci-dessus).

LE CARROUSEL AUX MALEFICES, volume de nouveaux contes, à paraître aux éditions Marabout en 1964.

GRIEZEL VERHALEN (contes d'horreur), comportant des contes repris des « 25 histoires noires et fantastiques » et traduits en néerlandais. A paraître en 1964 aux éditions Bruna, Utrecht (Hollande).

2. Sous le nom de John Flanders

a) *En français :*

LES HISTOIRES ETRANGES DE JOHN FLANDERS : Le Psautier de Mayence, dans **La Revue Belge,** 1.6.1931. (Parut donc d'abord sous le nom de John Flanders avant d'être signé Jean Ray. Notons que John Flanders fut son premier pseudonyme, jusqu'au moment où des éditeurs français jugèrent souhaitable qu'il le remplaçât par un pseudonyme qui sonnait plus français, celui de Jean Ray.)

MYSTERES ET AVENTURES, 1946, Editions Atalante, Bruxelles. Contient :

La statue assassinée
Le carrefour de la Lune Rousse
La jonque noire
Le nègre de l'ascenseur
L'aventure espagnole
La neuvaine d'épouvante.

Une adaptation néerlandaise de ce volume, par Roger d'Exsteyl, paraîtra fin 1964 sous le titre **Gejaagd door de Angst** (Chassé par la peur).

PRESTO-FILMS, brochures pour la jeunesse publiées par la Bonne Presse, Averbode, Belgique. Parurent entre 1935 et 1940 :

n° 15 : Les prisonniers de Morstanhill
n° 19 : Le château du péril
n° 20 : Tempest le Terrible
n° 26 : La griffe dans la neige
n° 60 : La nuit tragique
n° 64 : Le roman de la mer
n° 77 : La bête de Loch-Boo
n° 81 : L'oiseau mystérieux
n° 84 : La singulière Babet Brown
n° 87 : Le vallon qui chante
n° 89 : Le feu vert
n° 91 : Hiro l'enfant de la jungle
n° 95 : Vacances américaines
n° 98 : Dans la grande nuit du pôle
n° 103 : Aux tréfonds du mystère
n° 108 : L'Auberge du Roi Gourmand
n° 112 : Le formidable secret du pôle
n° 118 : L'ennemi dans l'Ile
n° 123 : Le nègre de l'ascenseur
n° 125 : L'aventure espagnole
n° 130 : La neuvaine d'épouvante
n° 135 : La jonque noire
n° 136 : L'étrange nuit du 1er décembre
n° 139 : L'enfer de neige
n° 148 : Le pays des sept mille merveilles
n° 153 : Miss Volcan
n° 154 : Jim-la-Corneille
n° 172 : Un roi de la mer
n° 175 : Quatre de l'armée du Christ
n° 178 : L'énigme mexicaine (première idée de **Malpertuis** avec Harry Dickson n° 163)
n° 179 : Le dernier loup
n° 191 : Le salut de Torrington
n° 217 : L'aventure énigmatique
n° 221 : Le dernier triton
n° 228 : Un homme allait mourir
n° 232 : Le professeur invisible
n° 237 : La statue assassinée
n° 242 : L'œil de la nuit
n° 247 : Le carrefour de la lune rousse
n° 265 : Le mail hanté
n° 272 : Le sous-marin assassiné.

Les numéros 123, 125, 130, 135 et 247 sont des adaptations pour la jeunesse de contes repris dans **Mystères et Aventures.**
Les numéros 15, 64 et 91 ont également paru dans une collection illustrée, format 19,5 x 26,5 cm, publiée par la Bonne Presse, Averbode, et ont connu une édition néerlandaise de semblable présentation. Titres néerlandais : **Hirro, Het Kind van het Oerwoud, De Gevangenen van Morstanhill, Een Roman van de Zee** (ce dernier toutefois sous forme de « Vlaams Filmke »).

Romans divers :

John Flanders et Michel Jansen : **LA PORTE SOUS LES EAUX,** roman, 1960, Editions Spès, Paris. Adaptation par Michel Jansen (Jacques van Herp) de deux contes de John Flanders : **Le formidable secret du pôle** et **Aux tréfonds du mystère.**

John Flanders : **LE SECRET DES SARGASSES,** roman traduit en français par Michel Jansen (Jacques van Herp), titre original : **Het Geheim der Sargassen,** publié sous forme de feuilleton dans l'hebdo **Mk-Het Weekblad** (Averbode, Belgique), après avoir déjà paru en 1938-39 dans l'hebdomadaire **Bravo.** (Le manuscrit français est sous option).

John Flanders : LA BATAILLE D'ANGLETERRE, sans date. Bonne Presse, Averbode, roman pour la jeunesse.

John Flanders : LES SEPT ROBINSONS DE LA MER, roman dans la **Sélection Tintin** 1955. Parut en flamand sous le titre **De Zeven Robinsons van Kerstmis** (série « Vlaamse Filmkens » n° 259).

N. B. — D'autres contes de John Flanders ont paru en français dans **Tintin, Petits Belges, Pat, Bayard, Mickey Magazine, Week-end,** etc.

---

b) *En néerlandais :*

Plus de 200 brochures dans la série pour la Jeunesse « Vlaamse Filmkens », Averbode, Belgique, depuis environ 1930. Brochures de 32 pages. Certains contes de grande valeur. C'est la série qui a fait la renommée de John Flanders en Flandre.

Plus de 300 contes dans des revues, journaux et publications diverses. Encore maintenant, les revues belges d'expression néerlandaise publient fréquemment des contes de John Flanders dont la popularité, depuis trente-cinq ans, n'a jamais subi de chute.

Romans pour les jeunes de 12 à 16 ans :

DE ZILVEREN KAAP (Le cap d'argent), Editions De Pijl, Bruxelles, 1946.

SPOKEN OP DE RUWE HEIDE (Des fantômes sur la bruyère sauvage), son plus grand succès en néerlandais. Editions Goede Pers, Averbode, sans date. Nombreuses rééditions dans la même série.

HET ZWARTE EILAND (L'île noire), Goede Pers, Averbode, sans date.

GEHEIMEN VAN HET NOORDEN (Les secrets du nord), Goede Pers, Averbode, sans date.

BIJ DE ROODHUIDEN (Chez les peaux-rouges), 1956, Altiora N. V., Averbode.

Ces romans comptent de 100 à 170 pages.

Nouveaux contes :

Des contes de John Flanders ont paru entre 1945 et ce jour dans les journaux **De Nieuwe Gids, Het Volk, Standaard-Nieuwsblad (Kinderkrant PATS)** et **Gazet van Antwerpen,** ainsi que dans les hebdomadaires **Kuifje, Ons Volkske, Kapoentje, Zonneland** et la revue hollandaise **Jeugd.** Il a publié plusieurs articles sur différents sujets dans **Het Volk et Mk-Het Weekblad,** souvent sans signature ou avec des initiales, ainsi que sous le nom de « Sailor » (marin).

A paraître en 1964 :

John Flanders (Jean Ray) : **GEJAAGD DOOR DE ANGST** (Chassé par la peur), contes. Adaptation néerlandaise par Roger d'Exsteyl du recueil **Mystères et aventures,** Editions Heideland, Hasselt, Belgique.

John Flanders : **VLUCHT NAAR BRADFORD** (Fugue à Bradford), roman pour la jeunesse, Editions Van In, Lierre (Belgique).

John Flanders : **DE KOPEREN DUIVELSKLAUW** (La griffe diabolique en cuivre), petit roman pour la jeunesse, Editions Van In, Lierre.

John Flanders et Roger d'Exsteyl : **HERRIE OP OAK-LODGE** (Vacarme à Oak-Lodge), roman inédit pour la jeunesse. Manuscrit sous option actuellement.

John Flanders : **GALGENAAS** (Fripouilles), comportant cinq des meilleurs « Vlaamse Filmkens » : **De Rode Schaduw** (L'ombre rouge), **De Duivel in Hillston-Jail** (Le Diable à Hillston-Jail), **Op het Spoor van Mr. Hummes** (Sur la piste de Mr. Hummes), **Het Pratt-House Mysterie** (Le mystère de Pratt-House) et « **De Luidjes van Bury-Square** » (Le petit monde de Bury-Square). Manuscrit sous option actuellement.

Recueils en préparation :

a) Trois nouvelles adaptations de contes parus jadis dans la collection « Vlaamse Filmkens », sauf le conte qui donne son titre au premier de ces trois volumes et qui parut originellement sous forme d'un petit roman très curieux de 68 pages aux éditions Altiora à Averbode :

DE GEHEIMZINNIGE REGENMAN (Le mystérieux homme de la pluie), comporte en outre : **De Witte Pest** (La peste blanche), **Drie rode Pijlen** (Trois flèches rouges), **De terugkeer van Sir Lionel Brent** (Le retour de Sir L. B.).

GRIEZELIGE NACHTEN (Nuits d'horreur), comportant : **Het Zwarte Plein** (Le square noir), **De Nachten van Preston** (Les nuits de Preston), **Het Huis met de Zeven Torentjes** (La maison aux sept tourelles), **Het Geluk van Edward Larkins** (La chance d'Edouard Larkins) et **Gevangene Nr 117** (Prisonnier n° 117).

DE ROKENDE DOODSKOP (La tête de mort qui fumait), comporte en outre : **De Steeg van de Gehangene** (La ruelle du pendu), **Het betoverde Medaillon** (Le médaillon ensorcelé), **Gevangen op Thunder Manor** (Prisonnier à Thunder Manor), **Verschrikking op de Wash-gronden** (Terreur sur les terres Wash).

b) Un recueil qui ne contient que des contes d'horreur ou fantastiques et qui n'est pas destiné à la jeunesse :

VIERDE DIMENSIE (Quatrième dimension). Recueil adapté par le soussigné et déjà retenu par les Editions Heideland à Hasselt.

c) Une surprise ! John Flanders : **WONDERSPROOKJES** (Contes merveilleux), deux tomes de chacun dix contes merveilleux. Le spécialiste de l'horreur se révèle ici un excellent auteur de contes de fées. Malgré leur aspect parfois exotique (et souvent très amusant), ces contes ne sont pas des adaptations de contes populaires traditionnels mais des trouvailles originales de John Flanders, qui suit ainsi avec maîtrise les pas d'Andersen, Grimm et Perrault.

---

3. Les "Harry Dickson"

n° 67 : Le fantôme des ruines rouges
n° 68 : Les vengeurs du diable
n° 69 : L'étrange lueur verte
n° 70 : Le secret de la jeune veuve
n° 71 : L'énigme du tapis vert
n° 72 : La fille de l'usurier
n° 73 : Le monstre blanc
n° 74 : Le flair du maître d'hôtel
n° 75 : Le mystère de la vallée d'argent
n° 76 : Le démon pourpre
n° 77 : Les gardiens du gouffre
n° 78 : Le fiancé disparu
n° 79 : La vie criminelle de Lady Likeness
n° 80 : La dame au diamant bleu
n° 81 : Le vampire aux yeux rouges
n° 82 : La flèche fantôme
n° 83 : Les trois cercles de l'épouvante
n° 84 : La maison du scorpion
n° 85 : La bande de l'araignée
n° 86 : Les spectres-bourreaux
n° 87 : Le mystère des sept fous
n° 88 : Les étoiles de la mort
n° 89 : La pierre de lune
n° 90 : Le mystère de la forêt
n° 91 : L'île de la terreur
n° 92 : La maison hantée de Futham-Road

n° 93 : Le temple de fer
n° 94 : La chambre 113
n° 95 : La pieuvre noire
n° 96 : Le singulier Monsieur Hingle
n° 97 : Le dieu inconnu
n° 98 : Le royaume introuvable
n° 99 : Les mystérieuses études du Docteur Drum
n° 100 : La mort bleue
n° 101 : Le jardin des furies
n° 102 : Les maudits de Heywood
n° 103 : ?? Mystéras ??
n° 104 : La cour d'épouvante
n° 105 : Le roi de minuit
n° 106 : Le chemin des dieux
n° 107 : Blackwell, le pirate de la Tamise
n° 108 : Les dentelles de la reine
n° 109 : Le sosie du banquier
n° 110 : Le trésor du marchand d'esclaves
n° 111 : Les Blachclaver
n° 112 : Le fantôme du Juif Errant
n° 113 : Messire l'Anguille
n° 114 : Le châtiment des Foyle
n° 115 : Le garde ombre
n° 116 : Les eaux infernales
n° 117 : Le vampire qui chante
n° 118 : Le mystère de Bantam-House
n° 119 : La cigogne bleue
n° 120 : Ce paradis de Flower-Dale
n° 121 : L'esprit du feu
n° 122 : Turckle-le-Noir
n° 123 : Les yeux de la lune
n° 124 : L'île de Monsieur Rocamir
n° 125 : « X-4 »
n° 126 : La maison des hallucinations
n° 127 : Le signe des triangles
n° 128 : L'Hôtel des Trois Pèlerins
n° 129 : La menace de Khâli
n° 130 : Les illustres fils du Zodiaque
n° 131 : Le spectre de Mr Biedermeyer
n° 132 : La voiture démoniaque
n° 133 : L'aventure d'un soir
n° 134 : Le dancing de l'épouvante
n° 135 : Les plus difficiles de mes causes
n° 136 : L'homme au mousquet
n° 137 : Le savant invisible
n° 138 : Le diable au village
n° 139 : Le cabinet du Docteur Selles
n° 140 : Le loup-garou
n° 141 : L'étoile à sept branches
n° 142 : Le monstre dans la neige
n° 143 : Le cas de Sir Evans
n° 144 : La maison du grand péril
n° 145 : Les tableaux hantés
n° 146 : Cric-Croc, le mort en habit
n° 147 : Le lit du diable
n° 148 : L'affaire Bardouillet
n° 149 : La statue assassinée
n° 150 : Les effroyables
n° 151 : L'homme au masque d'argent
n° 152 : Les sept petites chaises
n° 153 : La conspiration fantastique
n° 154 : La tente aux mystères
n° 155 : Le véritable secret de Palmer-Hôtel
n° 156 : Le mystère malais
n° 157 : Le mystère du moustique bleu
n° 158 : L'énigmatique Tiger Brand
n° 159 : La mitrailleuse Musgrave
n° 160 : Les nuits effrayantes de Fellston
n° 161 : Les vingt-quatre heures prodigieuses
n° 162 : Dans les griffes de l'Idole Noire
n° 163 : La résurrection de la Gorgone
n° 164 : La cité de l'étrange peur
n° 165 : Les énigmes de la maison Rules
n° 166 : Le studio rouge
n° 167 : La terrible nuit du zoo
n° 168 : La disparition de Monsieur Byslop.

N. B. : Il aurait dû paraître un n° 169, **Le polichinelle d'acier,** qui fut écrit mais pas imprimé.

Les numéros antérieurs au 67 ne sont pas l'œuvre de Jean Ray.

Une "aventure vécue" de Jean Ray

THOMAS OWEN

Au cimetière de Bernkastel

Une nouvelle dont Jean Ray lui-même serait le héros, quoi de plus imprévu pour terminer cet hommage ? C'est ce que nous offre ici Thomas Owen, lequel nous affirme en outre qu'il s'agit de faits réels. Qu'on y croie ou non, une chose est certaine : le texte qui suit contribue à éclairer la personnalité de cet homme étrange qu'est Jean Ray.

CECI est une histoire vraie. Elle met en scène Jean Ray, avec l'autorisation de qui je la rapporte ici, afin de verser une pièce supplémentaire au dossier de cet homme étrange qui vécut, plus encore qu'on ne l'imagine, en marge de notre monde quotidien.

Cela se passe à l'époque où, pris d'une passion inattendue pour les cimetières, qui formeront le cadre de plusieurs de ses ténébreux récits, le grand bourlingueur cynique se mit en tête de recueillir un peu partout des informations de première main, capables de réjouir son cœur blasé et de stimuler encore son imagination délirante.

On connaît Jean Ray. Il avait, à l'époque de ce récit, pas loin de soixante ans. Déjà son visage semblait de pierre grise, ses joues étaient creuses ; son masque buriné ne devait plus guère changer avec les années. Mais une force terrible, d'une surhumaine jeunesse, habitait sa puissante carcasse et faisait jouer ses muscles redoutables.

Mon étrange ami avait débarqué chez moi, sans crier gare. Il avait jeté sur une chaise son chapeau de feutre incolore et me regardait sans mot dire, en lissant d'une main nerveuse ses cheveux plats. Une lueur de passion dansait dans ses yeux gris et froids. Quelle nouvelle aventure s'apprêtait-il à vivre ?

— « Je pars pour Bernkastel, » dit-il, « sur la Moselle allemande, pour une chose importante. Si tu pouvais te libérer quarante-huit heures, tu me ferais plaisir. Au surplus, tu ne le regretteras pas ! »

Que pouvait-il avoir à faire en ce coin perdu, en cette saison ?

Ma curiosité était piquée. D'ailleurs, comment résister à ce diable d'homme dont les visites me paraissaient toujours trop rares et trop brèves ? Deux jours en sa compagnie, pour une chose importante, valaient bien de bousculer mon calendrier.

Nous étions à la veille de la Toussaint, ce qui facilitait les choses. Je m'arrangeai donc sur l'heure, sans demander d'autre explications, qu'il ne m'aurait d'ailleurs pas données, et nous prîmes la route.

Du voyage j'ai peu retenu, sinon que nous logeâmes à Koblenz, après un dîner fort pittoresque en compagnie d'un curieux petit vieillard, au visage lisse et rond, qui tenait mon ami en grande estime, ne m'adressa pas la parole et ne leva pas une seule fois les yeux sur moi. Il buvait les paroles de Jean Ray, avec une avidité presque puérile.

Celui-ci, en grande forme, lui fit un numéro philosophico-mathématique comme seul il en a le secret. Sa voix, tour à tour sourde et d'une belle sonorité grave, une façon bien à lui de rejeter le buste en arrière pour défier ou pour séduire, et tant d'autres ruses dans le regard ou le geste, envoûtèrent littéralement un interlocuteur gagné d'avance.

C'était un professeur retraité, qui avait enseigné Dieu sait quoi à Heidelberg et à qui rendez-vous avait été fixé à l'occasion de notre passage.

Du but de notre déplacement rien ne fut dit, tout au moins en ma présence. Le visage poupin du professeur Riemenscheider, à mesure que le vin du Rhin coulait dans nos hauts verres, prenait une teinte violacée qui le faisait ressembler à une figue.

Quand il fut tout à fait mûr, Jean Ray me fit signe de les laisser et je me retirai discrètement. Je ne devais plus revoir cet étrange petit homme et je ne sais ce qu'il est devenu.

Je montai me coucher et ne tardai pas à m'endormir profondément.

***

Le lendemain, Jean Ray entra dans ma chambre en même temps que le garçon qui apportait le petit déjeuner. Il était tout gaillard, plein d'impatience et de vivacité et je pensai qu'il avait le comportement d'un chien de chasse qui a flairé une piste.

— « Voilà, » dit-il, « nous partons pour la patrie de Cusanus. »

— « Cusanus ? Qu'est-ce encore que celui-là ? »

— « C'est un humaniste, mon cher, qui vécut au XVe siècle et mourut cardinal à l'âge de soixante-trois ans. »

— « Drôle de nom pour un cardinal ! »

— « Cusanus, Cusanus, » répéta plusieurs fois Jean Ray avec son intonation gantoise qui lui fait déplacer l'accent tonique dans certains mots. « Son vrai nom est Nicolaus von Cues. C'est un

pionnier de la philosophie et des sciences modernes. Sous son influence, la scolastique s'imprégna de la conception scientifique du monde. »

— « Ah ! je m'explique à présent la conversation d'hier soir. Le professeur Riemenscheider doit sans doute vouer à ce cardinal une très grande admiration. »

— « Bien deviné ! Pour obtenir ce que je souhaitais de cet excellent homme, il fallait lui montrer patte blanche. Riemenscheider est un homme de science. Les écrivains ne l'intéressent que dans la mesure où ils rejoignent ses préoccupations. L'imagination, sans un support scientifique, est pour lui méprisable. »

— « Tu attendais donc quelque chose de bien important de cet homme, pour avoir aussi bassement flatté ses manies. »

— « Exactement ! Je l'ai reconduit chez lui, complètement ivre. Mais il a eu la force de me confier le document que j'espérais. »

— « Et c'est ? »

Jean Ray mit un doigt sur sa bouche aux lèvres minces et sourit de façon ambiguë.

— « Mangeons vite et partons, » dit-il. « Je te conterai tout cela chemin faisant. »

⁂

Nous allions donc à Bernkastel, vieille petite ville dite aussi Bernkastel-Kues, où avait vu le jour le cardinal Cusanus et dont j'allais, quelques heures plus tard, découvrir le charme pittoresque et les mystères funèbres.

Jean Ray m'apprit qu'on y désaffectait le cimetière et, qu'à cette occasion, nous pourrions voir la tombe d'un authentique vampire, jeune femme morte au milieu du siècle passé.

L'histoire de cette créature maudite et ses sinistres exploits étaient depuis longtemps oubliés et personne sans doute, à Bernkastel, ne songeait plus à ces légendes d'un autre âge. Mais le parchemin arraché à Riemenscheider en faisait foi. Par quels détours mon vieil ami avait-il eu connaissance de la chose ? Il eut été bien vain d'espérer faire parler Jean Ray là-dessus. Il ne cite jamais ses sources. Aussi tout un réseau d'informations sulfureuses disparaîtra-t-il sans doute avec lui, au grand dommage d'une meilleure connaissance de ce monde mystérieux, où nous sommes engagés à notre insu, et que notre ignorance nous empêche de percevoir.

Le grimoire que déplia mon vieil ami était couvert d'une écriture gothique d'une admirable calligraphie, dont l'encre en vieillissant avait bruni. Ce n'étaient que vrilles, paraphes, dentelles de traits avec des pleins et des déliés, le tout formant des entrelacs absolument indéchiffrables pour moi, même si j'avais été bien installé pour l'examiner, plutôt qu'au volant d'une voiture filant

aussi vite que possible sur la route qui épouse les tortillements de la Moselle, le long de coteaux plantés de vignobles.

— « Nous allons chez Esther von Schaefer, » me dit Jean Ray, « une gentille petite garce morte aux environs de la Révolution bourgeoise et qui a bu sans doute plus de sang humain que je n'ai bu de whisky, ce qui n'est pas peu dire !... Elle est enterrée à Bernkastel et l'on doit incessamment exhumer ses ossements pour les joindre aux autres morts anonymes ou abandonnés déjà réunis dans un ossuaire en attendant le jugement dernier. »

Nous parlâmes dès lors longuement vampires, revenants, maisons hantées, malédictions d'outre-tombe et d'autres questions du même genre qui avaient depuis tant d'années déjà tissé entre nous cette complicité de l'esprit et du cœur qui aura si merveilleusement nourri ma sensibilité et mon imagination.

⁂

Le soir tombait lorsque nous arrivâmes à Bernkastel. Après avoir franchi le pont sur la Moselle, nous garâmes la voiture devant l'hôtel « *Drei Köninge* » où nous allâmes retenir nos chambres et nous rafraîchir un peu, après avoir exhibé nos passeports à un hôtelier solennel et un peu raide à mon goût.

Jean Ray avait hâte de découvrir les lieux.

Nous décidâmes de monter en nous promenant en direction du château de Landshut, de repérer en passant l'emplacement du cimetière et de déguster ensuite une bouteille de Bernkastel Doktor, le cru le plus fameux de la région.

Nous traversâmes la place aux jolies maisons pittoresques et soudain, à notre gauche, sur le flanc de la colline qui domine la petite cité, s'offrit à nos yeux un étonnant spectacle.

Des centaines de petites flammes rouges tremblaient au ras du sol, entre lesquelles passaient des ombres silencieuses.

Mon compagnon me serra le bras.

— « Le cimetière, » murmura-t-il. « C'est aujourd'hui la Toussaint. La coutume est d'allumer sur les tombes une petite bougie au creux d'un godet transparent. Hâtons-nous... »

Nous pénétrâmes dans le champ de repos. Le spectacle, vu de près, était infiniment moins inquiétant qu'on ne le supposait à distance. Même, il émanait de cette forme de piété un peu païenne, une atmosphère de recueillement et de paix presque joyeuse. Cet hommage silencieux et simple des vivants à leurs morts était comme un anniversaire familial fêté en commun.

Nous croisions des gens qui ne se souciaient pas de notre présence, allant sans bruit fleurir d'une flamme une tombe chère, qu'ils quittaient discrètement après un moment de recueillement.

La partie du cimetière à notre droite, le long du mur à demi

éboulé, était éventrée comme après un bombardement. Des morceaux de pierres tombales s'entassaient dans un coin. Ailleurs, on apercevait confusément des planches, des outils, tout le matériel de l'entreprise chargée de travaux d'exhumation et du transfert des pauvres restes dont les familles se souciaient encore.

Jean Ray allait furetant comme un chien parmi ces décombres et ces terrassements. Pendant un bon moment je le perdis de vue. J'étais à contempler au creux de la vallée le lacet miroitant de la rivière sous la lune, lorsque je le vis réapparaître un lumignon à la main. La faible lumière burinait étrangement son terrible visage marqué par la vie et, pendant quelques secondes, j'eus peur de lui.

— « Je l'ai trouvée, » dit-il. « Par ici... »

Nous franchîmes des levées de terre meuble, des madriers, des débris de clôtures en fer forgé, des paquets de ronces assemblés pour être brûlés et nous parvînmes ainsi auprès d'un petit monument funéraire disloqué par les ans et les intempéries. La grille de fonte qui devait en interdire l'entrée était brisée depuis bien longtemps, mais à l'intérieur une dalle couverte de mousse et de terre, affaissée en plusieurs endroits, fermait encore un caveau disjoint. Une odeur fade de souterrain régnait en ce lieu d'une oppressante tristesse.

Jean Ray s'agenouilla, posa sa veilleuse par terre et sortit de sa poche son couteau de marin qui en avait vu bien d'autres. Il entreprit de dégager la pierre de son enduit de crasse et de mousse. Bientôt des caractères gravés, usés par le temps, apparurent et nous pûmes déchiffrer malaisément, mais sans erreur possible, le nom d'Esther von Schaefer. Ou plutôt nous le devinâmes, car plusieurs lettres eussent été illisibles si nous n'avions su ce que nous cherchions.

Nous nous assîmes sur le seuil de cette petite chapelle pour réfléchir un peu. A vrai dire, Jean Ray se mit à réfléchir en se curant les ongles. Car, pour ma part, je mourais de faim et surtout de soif, et je ne songeais vraiment qu'au grand cru qu'on avait promis de me faire goûter.

Mon désir inexprimé fut sans doute deviné par mon compagnon, car il me déclara après un long silence :

— « Allons manger. Nous reviendrons ensuite. Nous serons plus tranquilles pour ce qui nous reste à faire... »

Au moment où nous sortions, le cimetière s'était déjà vidé. Beaucoup de lumignons avaient cessé de trembloter, leur bougie consumée. Dans deux heures se serait la paix désertique de la nuit...

Repas rapide, lourd des préoccupations de notre esprit. Le Bernkastel Doktor, malgré son prix, ne me plut qu'à demi. Le patron, un peu dégelé, vint nous tenir la jambe à la fin du repas. Il s'excusa du peu de choix qu'il avait eu à nous offrir. Il fermait son établissement dans quelques jours, la saison terminée. Devant notre inten-

tion de faire encore un petit tour en ville, il nous confia la clé, nous mettant ainsi bien à l'aise. Sitôt libérés, nous repartîmes.

Au cimetière, Jean Ray s'empara d'un pic et d'une pioche choisis parmi les outils rangés contre le mur. Peu d'instants plus tard, il s'attaquait à la dalle du tombeau d'Esther von Schaefer.

Je n'en menais pas large. Ce genre d'expédition, vue de loin, présente un côté aventureux et pittoresque. Mais à pied d'œuvre, dans un vrai cimetière sous la lune, dans le silence angoissant d'une nuit quasi campagnarde, alors que monte vers nous l'odeur chavirante des feux de bois, je sentais peser sur moi la crainte d'un sacrilège et toutes mes terreurs enfantines m'assaillaient avec une acuité presque insoutenable.

Mon ami avait glissé son pic dans une des fentes de la dalle brisée. Il pesait de tout son poids et je l'entendais souffler. Bientôt un fragment se souleva, qu'il m'invita à tirer de côté. Il put faire bouger ensuite un autre morceau, plus grand, que nous fîmes glisser précautionneusement, découvrant cette fois une large ouverture.

J'étais glacé. Si Esther von Schaefer était sortie à cet instant de son sépulcre, je n'aurais pas été autrement surpris. Je tremblais de nervosité et sans doute de crainte. J'imaginais qu'autour de nous rôdaient des ombres menaçantes. Je jetais des regards inquiets de tous côtés, m'attendant au pire.

Jean Ray, par contre, était d'un calme extraordinaire. Cet homme n'a jamais eu peur de rien ; aussi menait-il son travail de violateur de sépulcre avec une assurance incroyable.

Il y avait quelque chose d'endiablé dans son comportement.

Endiablé est bien le mot. Il émanait, à cet instant, de sa robuste personne, une sorte de puissance ténébreuse, d'une audace cynique, un besoin de performance dans le risque qui est le signe même de son tempérament prédestiné.

Il se coucha à plat sur le sol, tira de sa poche une lampe électrique, attendit d'avoir introduit son bras dans l'ouverture et fit jaillir la lumière.

— « Viens voir, » dit-il d'une voix sourde.

— « J'aime autant pas. »

— « Regarde, te dis-je. »

Je m'agenouillai à contrecœur et jetai un coup d'œil craintif dans la fosse.

Elle était peu profonde. Un mètre cinquante environ. Au fond, parmi des détritus, on distinguait très bien un cercueil ouvert, vide, terreux. Le couvercle, appuyé horizontalement contre la paroi de moellons, faisait presque corps avec celle-ci, sous des dépôts légers de gravats centenaires.

— « J'en étais sûr ! » dit Jean Ray en se relevant. « La poupée n'est pas chez elle. »

Mais en fait, ce n'est pas de « poupée » qu'il qualifia la morte absente.

⁂

Je dormis d'un sommeil agité, hanté de lycanthropes, de neures, de striges, où Jean Ray, le professeur Riemenscheider, Esther von Schaefer m'enroulaient dans des grimoires comme une momie dans ses bandelettes, et m'exposaient sur la dalle d'un tombeau entouré de lumignons clignotants.

Au moment où le jour commençait à poindre, je m'endormis profondément. Aussi la matinée était-elle fort avancée lorsque je me levai.

Jean Ray était sorti depuis longtemps. Il m'avait fait dire de l'attendre ; ce que je fis dans le salon de l'hôtel, assis dans un fauteuil recouvert de peluche, regardant patiemment couler la Moselle à mes pieds ou feuilletant des magazines vieux de plusieurs mois, aux pages molles et souillées.

Mon vieil ami réapparut vers midi. Il avait effectué plusieurs visites. Au docteur de l'endroit, à un homme de loi et à un prêtre de chétive apparence, mais qu'il soupçonnait fort — vu son intelligence et sa grande compétence — d'appartenir secrètement à la Société de Jésus.

Par quels cheminements mon ami avait-il découvert ces personnes ? Comment avait-il pu les intéresser à ses préoccupations ? Que leur avait-il confié de celles-ci ? Il ne m'en dit rien, comme d'habitude. Il était évident, en tout cas, qu'il n'avait pas fait buisson creux. Il revenait avec une information de bonne taille. Une demoiselle von Schaefer, descendante d'une vieille famille du lieu, personne âgée et malade, était en traitement à Trèves dans une maison de repos. Il avait obtenu les introductions nécessaires pour pouvoir l'approcher.

Au moment de quitter Bruxelles, Jean Ray m'avait dit « quarante-huit heures ». Nous allions rester absents trois jours de plus, mais malgré les ennuis que cela me causa, je ne regrettai pas d'avoir vécu ce qui va suivre.



Trèves. La plus ancienne cité allemande. La célèbre Augusta Trevirorum fondée par Auguste lui-même.

Ville étrange où le souvenir des empereur romains et des princes-évêques se mêle vertigineusement. Où les ruines antiques et les monuments médiévaux forment le plus étonnant et le plus gigantesque musée de plein air.

J'aurais voulu demeurer là, à flâner entre la Porta Nigra, le Dom et les Kaiserthermen.

Il n'en fut pas question. Jean Ray était terriblement pressé. Quelque chose le poussait à agir sur sa lancée, sans perdre une minute. Nous nous présentâmes donc immédiatement à la maison de repos où était hébergée celle que nous recherchions.

Le bâtiment était blotti au milieu d'un parc entouré de hauts murs. Il tenait du couvent et de la caserne. Des religieuses en assuraient la direction. Nous fûmes introduits dans un parloir inconfortable où saint Joseph trônait parmi les plantes vertes. Jean Ray remit un message à la sœur tourière qui disparut dans un bruit de jupes et de clés. Après une longue attente, vint à nous un père franciscain, colosse souriant, qui avait l'air d'un forgeron déguisé, mais dont émanait un rayonnement spirituel que j'ai rarement rencontré.

Mon ami lui tendit une enveloppe. Le religieux prit connaissance du pli qu'elle contenait. M'ayant regardé ensuite, il interrogea des yeux mon mentor. Mimique silencieuse approbatrice de la part de celui-ci. Le franciscain nous invita à le suivre. Couloirs, escaliers, porte de la chapelle entrouverte, religieuses passant silencieuses, femmes de peine astiquant des cuivres ou cirant des meubles, odeur de cuisine et d'encens.

Nous parvînmes ainsi au dernier étage du bâtiment.

A la porte d'une chambre, une religieuse de garde faisait de la couture, un panier à ses pieds. Elle se leva et nous rendit notre salut.

— « C'est ici que se trouve la personne en question, » dit le prêtre. « Elle habite cette maison depuis une dizaine d'années. Elle est seule au monde. Elle a toujours été une pensionnaire calme et facile, m'assure-t-on, mais depuis hier soir son comportement défie toute imagination. Cette pauvre créature présente toutes les apparences d'une authentique possession diabolique. C'est pour cela d'ailleurs qu'on m'a fait appeler... »

Le franciscain eut un sourire à la fois modeste et résigné.

« Je suis exorciste. Cela peut vous paraître un peu démodé ! J'ai vu cependant pas mal d'étranges choses dans ma carrière. Eh bien, cette vieille femme malade, presque infirme, sans forces et sans résistance, trois religieuses et moi-même n'avons pu en venir à bout cette nuit. Votre visite aujourd'hui est peut-être providentielle. C'est pourquoi je prends sur moi de vous accueillir dans l'espoir peut-être de la soulager. »

Jean Ray fit un geste déférent de la main comme pour dire : « Je n'aurais garde de m'immiscer dans votre tâche, » mais son visage prit une expression de tension extrême. Il pensait certainement différemment.

— « Toutes mes prières, » poursuivit le religieux, « toutes mes objurgations les plus solennelles sont demeurées vaines. Même, et ceci vous fera sourire lorsque vous aurez vu notre pauvre malade,

je n'ai pas pesé plus lourd, dans sa main maigre me saisissant par la cuisse, qu'une poupée d'enfant. De son lit, étendue, elle m'a soulevé sans effort au-dessus du sol et m'a projeté contre le mur, distant de quatre mètres, où je me suis affalé étourdi. Tout cela dans un vomissement d'insultes, de blasphèmes, d'obscénités, de propos incohérents dans une langue inconnue, gonflée qu'elle était par le fluide de possession émanant du démon qui l'habite. »

Le bon colosse en bure ne plaisantait pas. Mais il ne paraissait point particulièrement intimidé par l'événement. C'était un homme de prière, fort à coup sûr de vertus positives et d'une grande puissance spirituelle. Jean Ray lui plaisait visiblement et cela lui faisait du bien de parler à un homme de bonne trempe dans cette maison peuplée de vieillards et de saintes femmes impressionnables.

— « Je vous suis, mon père, » dit mon ami.

La bonne sœur de garde s'effaça et le franciscain entra le premier, déclenchant aussitôt un torrent d'injures et de vociférations.

La vieille femme maigre, hideuse, échevelée, se découvrait ignominieusement, déchirait ses draps comme s'ils eussent été en papier buvard, bondissait dans son lit qui craquait comme sous l'assaut de deux ou trois sauvages déchaînés !

J'étais rempli d'horreur et de crainte, me tenant à l'entrée de la vaste chambre au côté de la religieuse qui nous avait suivis et que la scène semblait plus intéresser que terrifier.

Le franciscain fit trois pas en avant et prononça d'une voix forte quelques paroles en latin qui firent redoubler le déchaînement démoniaque de la possédée. Il recula alors calmement, par égard pour la malheureuse qu'il ne voulait pas provoquer inutilement.

Celle-ci était assise à présent dans son lit, le visage convulsé, la bouche écumante, la chemise de nuit en lambeaux. Elle jetait ses mains décharnées en avant pour repousser ou pour griffer, et rien n'était navrant comme cette mimique à la fois puérile et démente.

Alors il se passa une chose étonnante. Jean Ray marcha sur elle avec une lenteur terrible. Je lui avais déjà vu cette assurance impressionnante, démesurée, un jour qu'il entra devant moi dans la cage aux lions. D'où j'étais, je ne voyais pas son regard, mais il devait être hypnotique. La possédée laissa tomber les bras et demeura immobile, les yeux fixés sur ce visage inconnu. Tout alla alors très vite. Jean Ray gifla à deux reprises avec violence cette pauvre tête douloureuse et la femme poussa un cri terrible. Puis mon ami bondit comme un fauve dans un coin de la pièce, vers un caillou noir qui avait roulé jusque-là, sorti on ne sait d'où. Ce devait être un tison, car le plancher fumait sous lui et demeura noirci par après.

Jean Ray le saisit habilement et le jeta dans un bénitier. Cette coquille de pierre, scellée au mur, éclata aussitôt.

La chose passa alors par la fenêtre brisée, avec un bruit d'oura-

gan, et disparut à travers les arbres du jardin, laissant dans les branches, aussi loin que portait la vue, un sillon pareil au passage de la foudre.

— « Sauvée ! » hurla le franciscain enthousiasmé. « Ça c'est du travail ! »

Il tapotait avec une admiration cordiale l'épaule du thaumaturge.

La religieuse souriante couvrit tant bien que mal la malade apaisée, qui sombra aussitôt dans le sommeil.

Mon ami humectait de salive la brûlure de ses doigts. Il avait l'air de trouver tout cela fort naturel et cachait mal sa satisfaction.

Mais la tête me tournait. Je fus pris d'un vertige et perdis connaissance. Ce fut le franciscain, me dit-on, qui me descendit dans ses bras puissants, comme un enfant, jusqu'au parloir où les bonnes sœurs nous servirent un cordial bien mérité.

— « Une liqueur de feu, » disait Jean Ray. « Que je n'ai jamais bue nulle part. »

NOTE DE L'AUTEUR : J'ai fait allusion à cette aventure dans un article intitulé **Jean Ray l'insaisissable**, paru dans la revue **Bizarre** (octobre 1955, p. 72).

KEITH LAUMER

Hybride

Voici la première nouvelle dans **Fiction** d'un auteur dont la signature apparaît régulièrement, depuis quelque temps, au sommaire des revues de S.F. américaines. C'est un développement exceptionnellement convaincant sur le thème de l'astronaute qui s'intègre à une étrange vie végétale.

LOIN dans le sol de la planète, des fibrilles plus dures que des fils d'acier s'infiltraient dans les cristaux de sable, au travers des denses réseaux d'argile et des couches d'ardoise mince, détectant et évitant les éléments inertes pour aller chercher plus loin le calcium, le fer et l'azote.

Plus profond encore, un système secondaire de racines tenait tout le fond rocheux ; des vrilles sensibles détectaient un séisme d'une minute dans la croûte planétaire, le rythme saisonnier des pressions, le poids de la glace et les pas des créatures sauvages qui chassaient dans l'ombre immense de l'arbre Yanda.

Très loin au-dessus, à la surface, le tronc immense et roide comme une falaise, rivé au sol par de puissants arc-boutants, montait jusqu'à neuf cent mètres de haut. Au sommet de l'éminence, il étendait de puissants prolongements dans la clarté blanche du soleil.

L'arbre n'avait que faiblement conscience du mouvement de l'air à la surface lisse de ses feuilles innombrables, de l'échange incessant de molécules d'eau, de dioxyde de carbone et d'oxygène. Il réagissait automatiquement aux pressions légères du vent, tendant les minces brindilles et gardant ainsi chaque feuille constamment exposée aux radiations qui pleuvaient à travers le dédale du feuillage.

La longue journée s'écoulait. L'air soufflait selon des chemins complexes ; les rayonnements variaient selon le mouvement des nuages de vapeur dans la haute-atmosphère ; des molécules nourrissantes circulaient dans les capillaires ; les rochers bruissaient faiblement dans l'ombre des pentes. Dans l'invulnérabilité de sa masse titanesque, l'arbre s'assoupit en un état de semi-conscience.

Le soleil allait vers l'ouest. Sa lumière, traversant maintenant

une plus grande épaisseur d'atmosphère était d'un jaune sinistre. Les branches noueuses tournaient, suivant la source d'énergie. Somnolent, l'arbre rentra ses tendres bourgeons devant la venue du froid, équilibrant la chaleur et la perte d'humidité, sa sensibilité aux rayonnements. Il dormit et rêva du passé lointain, des années de libre vagabondage de l'époque animale, avant que l'instinct d'enracinement et de croissance l'ait amené ici. Il se souvenait de sa jeunesse, de l'arbre-patriarche et de ses spores-frères.

Il faisait sombre, maintenant. Le vent se levait. Un souffle puissant vint frapper le pesant obstacle de l'arbre. Les longs muscles des branches maîtresses craquèrent, résistèrent ; des feuilles gelées se recroquevillèrent contre l'écorce lisse.

Loin dans le sol, les fibres étreignaient le roc, transmettant des renseignements qui s'ajoutaient aux messages venus de la surface des feuilles lointaines. Des vibrations menaçantes parvenaient du nord-est. L'humidité augmentait, la pression tombait. Un concept se forma qui annonçait un danger. L'arbre bougea. Un frémissement parcourut le puissant réseau de branches, brisant les fragiles cristaux de gel qui avaient commencé de se former dans l'ombre. L'état d'alerte s'installait dans le cerveau central et dissipait l'ambiance euphorique du rêve. Des facultés depuis longtemps en sommeil entraient en jeu, péniblement. L'arbre s'éveilla.

Immédiatement, il fit le point de la situation. Une tempête venait de la mer, un fort typhon. Il était trop tard pour prendre des mesures efficaces. Oubliant la douleur que lui procurait cette activité inhabituelle, l'arbre produisit de nouvelles racines de choc, des câbles qui avaient huit centimètres de diamètre, durs comme de l'acier trempé et qui agrippèrent les saillies rocheuses à deux cents mètres au nord de la racine-pivot.

L'arbre ne pouvait rien faire de plus. Impassible, il attendit l'assaut de la tempête.



— « Il y a une tempête, là en bas, » dit Malpry.

— « Ne t'inquiète pas, nous allons l'éviter. »

Gault pianotait sur les commandes, le regard rivé aux cadrans.

— « Remontons et faisons une nouvelle approche, » dit Malpry, dressant la tête hors de sa couchette d'accélération.

— « Ferme ça. C'est moi qui conduit ce tacot. »

— « Bouclé avec deux crétins, » dit Malpry, « toi et le serpent. »

— « Moi et le serpent en avons marre d'entendre un salaud comme toi, Mal. »

— « Quand nous serons posés, Malpry, nous irons faire un tour

dehors, tous les deux, » déclara Pantelle. « Je t'ai déjà dit que je n'aimais pas que l'on m'appelle « serpent ». »

— « Quoi ? Encore ? » dit Gault. « Tu es remis de la dernière fois ? »

— « Pas tout à fait. Je n'ai pas l'air de guérir très vite dans l'espace. »

— « Permission refusée, Pantelle, » dit Gault. « Malpry est trop gros pour toi. Mal, laisse-le tranquille. »

— « Je vais le laisser, » grogna Malpry. « Je m'en vais creuser un trou et le laisser dedans... »

— « Garde ton énergie pour en bas, » dit Gault. « Si nous n'en mettons pas un bon coup ici, on pourra repasser. »

— « Capitaine, puis-je aller en reconnaissance ? Mes connaissances en biologie... »

— « Il vaudrait mieux que tu restes au vaisseau, Pantelle. Et ne bricole pas. Contente-toi de nous attendre. Il faudrait encore te ramener. »

— « C'était un accident, capitaine... »

— « Et la fois d'avant aussi. Boucle-la, Pantelle. Tes intentions sont bonnes mais tu as malheureusement deux pieds gauches et dix pouces en guise de doigts. »

— « J'ai travaillé à améliorer ma coordination, capitaine. J'ai lu que... »

Le vaisseau frémit longuement comme les ailerons mordaient l'atmosphère. Pantelle cria :

« Oh ! oh ! J'ai peur de m'être rouvert ce coude gauche. »

— « Viens pas saigner sur moi, tordu, » dit Malpry.

— « Du calme ! » fit Gault entre ses dents. « Je travaille. »

Pantelle prit un mouchoir et le bourra sur sa plaie. Il se dit qu'il lui faudrait pratiquer ces exercices de relaxation qu'il avait étudiés. Et il se mettrait pour de bon aux haltères et surveillerait son régime. Il allait faire attention, cette fois, et tâcher de se montrer à la hauteur pour Gault, dès qu'ils seraient posés.

***

Bien avant que les premiers signes de dommage ne lui soient apparus, l'arbre savait qu'il avait perdu la bataille contre le typhon. Il y eut une accalmie au passage de l'« œil » du typhon et il constata les dégâts. Aucune réponse ne parvenait plus du cadran nord-est du réseau sensitif où les vrilles avaient été arrachées du sol rocheux ; la racine-pivot reposait maintenant sur de la roche pulvérisée. Les fibres pratiquement indestructibles de l'arbre Yanda avaient tenu bon mais c'était le granit lui-même qui avait succombé. L'arbre était condamné par sa propre masse.

Et le typhon, sans pitié, frappa de nouveau. Dans un bruit de

tonnerre, surgissant du sud-ouest, il se lança à l'assaut de l'arbre avec une férocité aveugle. Les racines de choc cassèrent comme des fils de la Vierge. D'énormes quartiers de roc grondaient et se brisaient avec des détonations que noyait le hurlement du vent. Dans le tronc, les pressions s'affrontaient, torturantes.

A quatre cents mètres au sud de la racine-pivot, une brèche s'ouvrit dans la pente herbue, de plus en plus large. Poussée par le vent, l'eau vint s'y déverser et désagrégea le sol, arrachant à leur prise des millions de minces fibrilles. Et maintenant, les racines principales cédaient, tremblaient...

Là-haut, la majestueuse couronne de l'arbre Yanda vacillait imperceptiblement sous le torrent invincible de l'air. L'énorme racine nord forçait contre la roche sous-jacente. Elle grinça quand les cellules torturées cédèrent et se rompit avec un grondement qui domina la tempête. Au sud, un arc immense soulevé par les racines à nu était une caverne béante.

A présent, le typhon poursuivait sa route, frappant le sol, entraînant la pluie et les amas de débris. Un coup ultime, vengeur, frappa frénétiquement les branches, puis le vainqueur s'éloigna.

Et sur le promontoire dévasté, la masse prodigieuse du vieil arbre pencha. Le mouvement était inéluctable, comme la collision de deux lunes. L'arbre tombait avec grâce, comme en un rêve, accompagné par la canonnade des racines qui claquaient.

Dans le cerveau de l'arbre, la conscience sombra dans l'insupportable douleur de la destruction.



Pantelle descendit du sas et s'appuya contre le vaisseau, cherchant son souffle. Il se sentait plus faible qu'il ne l'avait prévu. Evidemment, avec les rations réduites, cela n'avait rien d'étonnant. Son programme d'haltères allait encore être retardé. Et il ne se sentait pas prêt à affronter Malpry. Mais dès qu'il aurait de la nourriture fraîche et de l'eau...

— « Ils sont comestibles, » dit Gault. Il essuya l'aiguille de l'analyseur sur son pantalon puis la remit dans sa poche. Il tendit deux gros fruits rouges à Pantelle.

« Quand tu auras fini de manger, Pantelle, tu feras bien de trouver un peu d'eau pour nettoyer l'intérieur. Malpry et moi, nous allons faire un tour. »

Ils s'éloignèrent. Pantelle s'assit dans l'herbe printanière et mordit dans la sphère grosse comme une pomme. La chair, pensa-t-il, rappelait celle de l'avocat. La peau était dure et parfumée ; probablement une cellulose d'acétate naturelle. Il ne semblait pas y avoir de pépins. Si c'était vrai, la chose n'était donc pas vraiment un fruit. Il serait intéressant d'étudier la flore de cette planète. Dès

qu'il serait de retour chez lui, il lui faudrait s'inscrire au cours de botanique extra-terrestre. Il pourrait peut-être aller à Heidelberg ou Uppsala, suivre des cours pratiques avec d'éminents professeurs. Il aurait un douillet petit appartement — deux pièces suffiraient — dans le vieux quartier, et le soir il y aurait des amis et ils discuteraient autour d'une bouteille de vin...

En tout cas, cela n'avançait pas son travail. Il y avait un scintillement d'eau sur la pente. Pantelle finit de manger, rassembla ses seaux et partit.

*
**

— « Pourquoi devons-nous nous trimbaler dehors ? » dit Malpry.

— « Nous avons besoin d'exercice. Après, il faudra attendre quatre mois avant d'avoir une pareille chance. »

— « Qu'est-ce que nous sommes donc, des touristes qui visitent les jolis coins du pays ? » Malpry s'arrêta et s'appuya contre un rocher, haletant. Il regarda le cratère et les racines arrachées et, au-delà, le fouillis de branches de l'arbre abattu, pareil à une forêt.

— « A côté de ça, » dit Gault, « nos séquoias ressemblent à des pissenlits. C'est la tempête qui a fait ça, celle que nous avons évitée en venant. »

— « Et alors ? »

— « Une chose aussi énorme... ça ne te fait rien ? »

— « Il n'y a pas d'argent à l'intérieur ? » ricana Malpry.

Gault lui lança un regard irrité.

— « Bon, tu marques un point. Allons-y. »

— « Je n'aime pas laisser le Serpent seul au vaisseau. »

Gault le regarda : « Pourquoi ne lui fiche-tu pas la paix, à ce gosse ? »

— « Je n'aime pas les morveux. »

— « N'insiste pas, Malpry. Pantelle est très intelligent, à sa façon. C'est probablement ce que tu ne peux lui pardonner. »

— « Il me donne des frissons. »

— « C'est un brave gosse ; il cherche à faire bien.... »

— « Ouais, » dit Malpry. « Peut-être qu'il cherche à faire bien... mais ça ne suffit pas... »

*
**

La commotion passée, la conscience revenait lentement dans l'arbre. Des messages pénétraient au hasard dans le fond sonore d'impulsions obscures nées de sens endommagés.

« Pression d'air, zéro, en baisse... Pression d'air 112, en hausse... Pression d'air nulle...

» Tremblement important de... Tremblement important de...

» Température 85°, température — 20°, température 13°...

» Rayonnement intense dans le bleu seulement... Dans le rouge seulement... Ultra-violet...

» Humidité relative maximum... Vent de nord-nord-est, vitesse maximum... Vent s'élevant verticalement, vitesse maximum... Vent de l'est, de l'ouest... »

L'arbre coupa le contact avec les segments de nerfs désemparés, concentrant son attention sur l'immédiat. Un bref examen suffit à lui révéler l'étendue des ravages.

Il ne pouvait chercher à survivre. Néanmoins, certaines mesures étaient nécessaires dans le but de hâter l'émission de spores qui était urgente. Tout d'abord, l'arbre déclencha le processus de survie. Des capillaires se contractèrent, amenant au cerveau le liquide vital. Les spirales synaptiques se dilatèrent, augmentant la conductibilité nerveuse. Avec précaution, l'arbre étendit le réveil jusqu'aux fibres principales puis aux filaments individuels et aux capillaires intermédiaires.

Là, régnait le chaos des molécules d'air qui frappaient les tissus déchirés, des vagues de lumière qui déferlaient sur les surfaces à nu. Des filaments microscopiques se contractèrent, arrêtant l'hémorragie.

A présent, la pensée de l'arbre était plus restreinte et plus concentrée, sondant la complexité de la matrice. Là, au centre de la confusion, régnait l'ordre, dans l'infatigable mouvement des particules, des fluides, la complexité inextricable de l'alphaspirale. Délicatement, le cerveau réajusta le complexe en vue de la production des spores.

***

Malpry s'arrêta et mit la main devant ses yeux. Une grande silhouette maigre se tenait dans l'ombre des racines arrachées, sur la crête.

— « Il semble que nous soyons revenus à temps, » dit-il.

— « Nom de Dieu, » fit Gault. Il courut en avant. Pantelle vint à leur rencontre.

« Je t'avais dit de rester au vaisseau, Pantelle ! »

— « J'ai fini mon travail, capitaine. Vous n'aviez pas dit... »

— « D'accord, d'accord. Il n'y a rien de cassé ? »

— « Non, capitaine. Mais je viens de me rappeler quelque chose... »

— « Plus tard, Pantelle. Retournons au vaisseau. Nous avons du travail. »

— « Capitaine, savez-vous ce que c'est ? » Pantelle tendait la main vers le grand arbre abattu.

— « Bien sûr, c'est un arbre. » Gault se tourna vers Pantelle. « Allons... »

— « Oui, c'est un arbre. Mais savez-vous de quelle espèce ? »

— « Ça ne m'intéresse pas. Je ne suis pas botaniste. »

— « Capitaine, il s'agit d'une espèce rare. En fait, on la tenait pour éteinte. N'avez-vous jamais entendu parler des Yandas ? »

— « Non. Oui. » Gault le regarda. « C'est de cela qu'il s'agit ? »

— « J'en suis certain, capitaine. C'est une découverte très appréciable... »

— « Tu veux dire que ça vaut de l'argent ? »

Malpry regarda Gault en parlant.

— « Je ne sais pas, » dit celui-ci. « Explique-toi, Pantelle. »

— « C'est une race intelligente qui passe par une première phase animale. Plus tard, les Yandas prennent racine, se fixent et se comportent comme une plante. C'est un moyen naturel dans la compétition nécessaire à la sélection. Avec l'avantage d'un choix lucide de l'endroit où l'on prend racine. »

— « Comment pourrions-nous en tirer de l'argent ? »

Pantelle regarda le tronc abattu, pareil à un mur en travers de l'amoncellement de branches brisées. Il pouvait avoir quarante mètres de diamètre aussi bien que quatre-vingts ou plus. L'écorce était lisse, presque noire. Les feuilles, larges d'une trentaine de centimètres, étaient vernissées, de coloris variés.

— « Ce grand arbre... »

Malpry se baissa, ramassa un fragment de racine brisée.

— « Ce grand bâton, » dit-il, « pour faire sortir vos sales cervelles... »

— « Tais-toi, Mal. »

— « Il vivait, il parcourait cette planète il y a dix mille ans, lors de sa période animale. Et puis l'instinct l'a amené ici pour accomplir le cycle de la nature. Représentez-vous ce vieux chef, regardant pour la dernière fois la vallée, faisant ses adieux tandis que commence la métamorphose. »

— « Bêtises, » dit Malpry.

— « Son destin fut celui de tous les mâles de son espèce. Ils vivent trop longtemps et doivent rester à jamais sur quelque éminence à se souvenir des âges impérissables de la brève gloire de leur jeunesse. Ils sont leur propre monument. »

— « Où est-ce que tu as été chercher cette salade ? » dit Malpry.

— « Il se tenait ici, » fit Pantelle. « Ici s'est achevé son voyage. »

— « C'est bien, Pantelle, très intéressant. Il y a quelque chose de valable dans ce que tu as dit. »

— « Capitaine, cet arbre est encore vivant, tout au moins pour quelque temps. Même après que le cœur se soit arrêté, l'apparence de la vie demeure. De nouvelles racines vont surgir, pour enterrer

le cadavre. Des vrilles minuscules, d'origine atavique, qui ne sont pas reliées au cerveau. Ce sont des parasites issus du même fond ancestral que ces géants et qui symbolisent la fin d'une évolution poursuivie durant cent millions d'années. »

— « Au fait. »

— « Nous pourrions faire des prélèvements dans le cœur de l'arbre. J'ai un livre. Il donne tous les détails anatomiques. Nous pourrions garder les tissus en vie et, de retour à la civilisation, régénérer l'arbre, le cerveau et tout. Ça prendrait du temps... »

— « Est-ce que nous pourrions vendre ces prélèvements ? »

— « C'est possible. N'importe quelle université nous en donnerait un bon prix. »

— « Combien de temps nous faut-il ? »

— « Pas tellement. Nous pouvons nous servir des éclateurs pour découper, en réduisant le champ. »

— « C'est bien. Prépare tes bouquins, Pantelle. Nous allons essayer. »

⁂

Le Yanda constata que, selon toute apparence, beaucoup de temps s'était écoulé depuis la dernière fois où la propagation des spores avait été déclenchée à proximité d'une femelle. Perdu en des rêves intérieurs, il n'avait pas eu conscience du murmurant contact des spores-sœurs qui s'était éteint et de la fuite des hôtes animaux. A présent, les impressions emmagasinées lui revenaient complètement, et clairement.

Vraisemblablement, aucune femelle ne passerait plus par là. L'espèce Yanda était disparue. La fièvre de l'instinct qui avait déclenché le mécanisme de production des spores s'était consumée en pure perte. Les yeux pédonculés qui venaient d'apparaître contemplaient un panorama vide de jungle exubérante, les filaments en myriades du complexe de transfert s'enroulaient lentement, les membres crochus, alignés qui auraient dû amener à portée un animal hôte pendaient, inutiles. Les sacs de *dran* s'étaient remplis sans raison ; il n'y avait rien de plus à faire. A présent, la mort allait venir, inéluctablement.

Quelque part, il y eut un grondement, une sourde rumeur perceptible dans le silence lourd. Elle cessa puis revint, encore et encore. Cela n'était pas réellement important mais, curieux, l'arbre étendit un prolongement sensoriel jusqu'au nerf abandonné.

Il se rétracta convulsivement. Le contact avait été brutal. Une impression de destruction imminente, une activité thermique qui était impossible...

Désemparé, l'esprit du Yanda considéra les implications de cette douleur desséchante. Un caprice de quelque organe endommagé ?

Une impulsion fantôme de nerfs détruits ? L'impact avait été violent, traumatique, mais les données étaient là. Il examina de nouveau chaque vibration synaptique, reconstitua l'expérience. En un instant, la signification lui en apparut : un feu pénétrait profondément dans son corps.

En hâte, il se mit au travail et rassembla une barrière de molécules non combustibles sur le chemin du feu puis attendit. La chaleur atteignit la barrière, hésita... et la barrière flamba.

Un obstacle plus épais s'imposait.

L'arbre utilisa toute sa vitalité déclinante à cet effet. Le bouclier se mit à grandir, suivit le feu et obliqua de façon à l'intercepter... Il vacilla, s'arrêta. L'énergie nécessaire était trop importante. Les fibres musculaires, desséchées, se rétractèrent. Les ténèbres se refermèrent sur la conscience qui se désintégrait.

Lentement, la clarté revint. Le feu avançait maintenant sans rencontrer de résistance. Bientôt il allait franchir les défenses impuissantes et consumer le cerveau lui-même. Il n'était plus possible de le contrer. Le malheur était grand. La reproduction n'avait pu s'accomplir. La fin était inéluctable. Calmement, l'arbre attendit d'être détruit par le feu.



Pantelle posa l'éclateur, s'assit sur l'herbe et essuya la suie de son visage.

— « Qu'est-ce qui a tué les Yandas ? » demanda Malpry tout à coup.

Pantelle le regarda.

— « Les pillards, » dit-il.

— « Qui ? »

— « Ils les ont tués pour s'emparer du *dran*. Ils se défendaient en disant que les Yandas étaient une menace, mais c'était au *dran* qu'ils en avaient. »

— « Est-ce qu'il ne t'arrive jamais de parler clairement ? »

— « Est-ce que je t'ai déjà dit que je ne t'aimais pas, Malpry ? »

Malpry cracha. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de *dran* ? »

— « Les Yandas ont un cycle de reproduction très étrange. En cas d'urgence, les spores libérées par l'arbre mâle peuvent être pratiquement implantées sur n'importe quelle créature à sang chaud et transportées pendant un temps illimité. Quand l'hôte animal s'accouple, les spores endormies entrent en jeu. La progéniture semble parfaitement normale. En fait, les spores agissent et corrigent tous les défauts de l'individu, réparent les blessures, combattent les maladies, et tout. La durée de vie est prolongée mais, à la fin,

l'être subit une métamorphose, prend racine et devient un arbre-Yanda normal au lieu de mourir de vieillesse. »

— « Tu parles trop. Qu'est-ce que c'est que ce *dran* ? »

— « L'arbre libère un gaz hypnotique pour attirer les hôtes animaux. Sous une forme concentrée, c'est un puissant narcotique. Voilà ce qu'est le *dran.* Les pillards tuaient les arbres pour s'en emparer. Leur excuse, c'était que les Yandas peuvent donner lieu à des naissances monstrueuses chez les humains. Absurde. Mais le *dran* se vend au marché noir pour des sommes fabuleuses. »

— « Comment l'obtient-on ? »

Pantelle regarda Malpry.

— « Qu'est-ce que tu veux savoir ? »

Malpry regarda le livre qui était posé sur l'herbe.

— « Est-ce que ça se trouve là-dedans ? Est-ce que ça s'y trouve ? »

— « Ne t'occupe pas de ça. Gault m'a donné l'ordre de rapporter des fragments du cœur. »

— « Mais il ne savait pas, pour le *dran.* »

— « Prendre le *dran* signifie tuer le spécimen. Tu ne peux pas... »

Malpry s'approcha du livre. Pantelle fit un bond dans sa direction, lui envoya un crochet et le manqua. Malpry le fit rouler à terre.

— « Ne me touche pas, Serpent ! » Il essuya son poing sur son pantalon.

Pantelle demeura inconscient. Malpry se mit à feuilleter le livre, trouva ce qu'il cherchait. Après dix minutes, il le reposa, saisit l'éclateur et s'éloigna.

⁂

Malpry pestait contre la chaleur. Il essuya la sueur de son visage. Un insecte aux pattes innombrables se mit à courir devant lui. Sous ses pieds, quelque chose bruissa, furtivement. C'était une bonne chose qu'il n'y eut pas dans ces bois un seul animal plus gros qu'une souris. Satané coin. Il fallait surveiller sa marche. Il ne tenait pas à se perdre par ici...

La végétation s'ouvrit soudain en une étendue claire et le mur lisse du tronc à demi enterré fut devant Malpry. Il s'arrêta, le souffle court. Il sortit son mouchoir humide et contempla la muraille noire. Une couronne de tiges blanches, funèbres, avait jailli de l'arbre mort. Il y avait d'autres plantes, à côté, pareilles à des algues noires, tourmentées et des choses comme des cordes qui pendaient... Malpry rebroussa chemin en grommelant. Il y avait par ici quelque danger rampant, quelque immonde floraison... Mais... Il s'arrêta. Peut-être était-ce là ce qu'il cherchait. C'était même

certainement ce que montraient les gravures du livre. Ici se trouvait le *dran*. Il ne pouvait pas savoir que cela ressemblait à quelque gluante...

— « Arrête-toi, Malpry ! »

Il se retourna.

« Ne sois pas... stupide à ce point... » Pantelle cherchait son souffle. Il portait une blessure à la mâchoire.

« Laisse-moi... te parler... »

— « Crève, morveux. Reste tranquillement ici. Ne viens pas m'emm... »

Malpry lui tourna le dos, l'éclateur en main.

Pantelle ramassa un bout de bois et en frappa Malpry. Le bois pourri craqua. Malpry vacilla, se rétablit. Il se retourna, le visage blême. Un filet de sang apparut.

« Très bien, Serpent, » grinça-t-il. Pantelle s'approcha et frappa du poing droit, maladroitement. Malpry plongea mais le coude de Pantelle l'atteignit à la mâchoire. Ses yeux devinrent vitreux. Il s'affaissa, tomba sur les mains et les genoux. Pantelle se mit à rire tout bas.

Malpry secoua la tête, le souffle rauque, et se remit sur pieds. Pantelle se prépara et le frappa durement à la mâchoire. Le coup parut éclaircir les idées de Malpry. Il en écarta un second et étendit Pantelle d'un revers. Il le releva, lui envoya encore une droite et un gauche très durs. Pantelle s'effondra et resta étendu. Malpry se tint au-dessus de lui, caressant sa mâchoire. Il le remua du pied. Peut-être le Serpent était-il mort ? Il avait porté ses mains gluantes sur Malpry. Gault n'aimerait pas ça, mais c'était le Serpent qui avait commencé. Il l'avait assailli par-derrière. Il avait encore la marque pour le prouver. De toute façon, l'histoire du *dran* calmerait Gault. Il valait mieux aller le chercher. Ils pourraient alors prendre le *dran* et quitter cette saleté de planète. Il n'avait qu'à laisser saigner le Serpent.

Malpry retourna vers le vaisseau, laissant Pantelle étendu à côté de l'arbre abattu.

⁂

Le Yanda fit poindre des yeux pédonculés afin d'observer la créature qui était tombée et qui, apparemment, entrait maintenant dans une phase de sommeil. Une exsudation rouge provenait d'orifices, à l'extrémité supérieure, qui semblaient être des entailles dans l'épiderme. La créature était étrange et ne ressemblait que superficiellement aux hôtes animaux. Ses agissements, ainsi que ceux de l'autre créature, avaient été curieux. Peut-être étaient-ils mâle et femelle et la rencontre avait-elle été un accouplement ? Il était possible que cette hibernation fût un processus normal pré-

parant l'apparition des racines. Si seulement la créature avait été étrangère, elle eut fait un porteur...

La surface de l'organisme se souleva, un membre se contracta. Apparemment, la créature n'allait pas tarder à s'éveiller. Bientôt, elle s'éloignerait pour ne plus revenir. Il pourrait être bon de procéder à un rapide examen. Si la créature pouvait se révéler utilisable comme hôte...

Rapidement, l'arbre produisit un complexe de filaments très fins et toucha prudemment la forme immobile. Puis il pénétra la surface qui était d'une finesse surprenante, en quête des fibres nerveuses. Des impressions filtrèrent, indéchiffrables. L'arbre lança en avant une vrille sensitive plus importante, la divisa et la redivisa en fibres qui n'avaient pas plus de quelques atomes de diamètre. Elles se ramifièrent dans le corps de l'homme inconscient, tout au long de la moelle épinière, jusqu'au cerveau...

Là, régnait une extraordinaire complexité, une profusion incroyable de connections. C'était là un centre capable des plus hautes fonctions intellectuelles, une chose que l'arbre n'avait jamais rencontrée chez aucun hôte animal. Plein de curiosité, il pénétra plus profondément, se mettant au diapason, sondant un kaléidoscope d'impressions, de souvenirs enfouis, de symboles éclatants.

L'esprit du Yanda n'avait jamais rencontré les processus hautement intellectuels de l'émotion. Il s'avança encore plus loin, dans la phantasmagorie des rêves. Couleurs, rires et gestes. Drapeaux flottant dans le soleil, accords d'une musique lointaine et fleurs à la nuit. Des abstractions d'une beauté incroyable se mêlaient aux concepts éclatants de la gloire. Fasciné, l'esprit de l'arbre explorait les rêves de réussite, romanesques et secrets, de Pantelle...

Et soudain, il rencontra l'esprit étranger.

Il y eut un moment de silence total tandis que les deux esprits s'examinaient.

VOUS ALLEZ MOURIR, dit l'étranger.

Oui, et vous, vous vous trouvez pris au piège dans une créature malade. Pourquoi n'avoir pas choisi un hôte plus solide ?

JE... JE SUIS D'ICI... NOUS SOMMES UN...

Pourquoi ne pas rendre votre hôte plus puissant ?

COMMENT ?

Le Yanda fit une pause.

Vous n'occupez qu'un coin du cerveau. Vous n'utilisez pas tous vos moyens ?

JE NE SUIS QU'UNE PARTIE... L'esprit étranger s'arrêta, hésitant. L'ESPRIT-MAITRE ME CONNAIT COMME ÉTANT LE SUBCONSCIENT.

Qu'est-ce que l'esprit-maître ?

C'EST LA PERSONNE TOTALE. IL EST AU-DESSUS DU CONSCIENT. IL DIRIGE...

Ce cerveau est très puissant, bien que de nombreuses cellules n'y soient pas employées. Pourquoi les ramifications principales sont-elles inachevées ?

JE L'IGNORE.

Il n'y avait rien de plus à apprendre du cerveau étranger qui abritait, selon toute évidence, plusieurs esprits. Le Yanda coupa le contact.

Il y eut une explosion de force mentale aveuglante. Le Yanda vacilla et chercha à s'orienter.

VOUS N'ÊTES PAS UN DE MES ESPRITS.

Vous êtes l'esprit-maître ? dit le Yanda avec difficulté.

OUI. QUI ÊTES-VOUS ?

Le Yanda projeta son propre concept.

ÉTRANGE. TRÈS ÉTRANGE. VOUS AVEZ DES TALENTS UTILES. ENSEIGNEZ-LES-MOI.

L'esprit du Yanda défaillit sous le torrent d'impulsions mentales.

Réduisez votre puissance. Vous allez me détruire.

JE VAIS ESSAYER. APPRENEZ-MOI CE TOUR QUI CONSISTE A MANIPULER DES MOLÉCULES.

Le Yanda se rétractait au bruit de l'esprit étranger. Quelle force ! C'était une anomalie fantastique : un esprit tel que celui-ci dans un hôte si fragile. Et incapable même de disposer de toutes ses ressources. Néanmoins, il serait extrêmement intéressant de procéder aux corrections nécessaires, de reconstruire et de renforcer l'hôte tout en éliminant les défauts.

APPRENEZ-MOI, ESPRIT YANDA.

Etranger, je vais bientôt mourir. Mais je vais vous apprendre. Toutefois, il y a une condition...

Les deux esprits discutèrent et se mirent d'accord. Tout d'abord, l'esprit Yanda procéda à une reconversion totale du niveau submoléculaire.

D'abord, régénération cellulaire, cicatrisation des lésions du bras et de la tête. Des anticorps furent nécessaires, en grand nombre. Ils furent lancés dans le système et les parasites moururent.

Poursuivons le processus, dit l'arbre.

Maintenant, c'était au tour des tissus musculaires. Ils étaient certainement inadéquates. La structure cellulaire était trop ténue. Le Yanda mit au point les améliorations nécessaires et préleva sur son corps inutile les matières nécessaires. Il renforça la musculature. A présent restait le squelette.

L'arbre vit comment s'articulait le mouvement, examina un

instant la possibilité de changer le tout au profit d'un système de tentacules... Mais le temps pressait. Mieux valait garder les membres rigides en les renforçant simplement au moyen de fibres métallo-végétales. Les sacs à air également. Et le cœur. Ils n'auraient pas tenu longtemps dans leur forme initiale.

Regarde, étranger. Comme ceci, et comme ceci...

JE VOIS. C'EST TRÈS HABILE.

Le Yanda travaillait sur le corps de Pantelle, ajustant et corrigeant, renforçant, écartant ici et là un appendice ou une amygdale inutiles, ajoutant une unité de réserve d'air. Les vestiges d'un œil enfouis dans le cerveau furent reconvertis de façon à percevoir les fréquences radio et reliés aux contrôles. Des mésentères furent ajoutés pour le support des intestins. Suivant le plan initial inscrit dans les gènes, l'arbre reconstruisit le corps.

Quand cela fut achevé et que l'esprit étranger eut assimilé les diverses techniques, le Yanda s'arrêta et dit :

C'est fini.

JE SUIS PRÊT A REVENIR A L'ÉTAT CONSCIENT.

Rappelez-vous votre promesse.

JE ME RAPPELLERAI.

Le Yanda commença de se retirer. Le vieil instinct avait été satisfait. A présent, il pouvait se reposer en attendant la fin.

ATTENDEZ, YANDA. J'AI UNE MEILLEURE IDÉE...

*
**

— « Deux semaines ici, et quatorze pour le retour, » dit Gault. « Pourquoi ne te décides-tu pas à me dire ce qui s'est passé ? »

— « Comment va Malpry ? » demanda Pantelle.

— « Bien. Les os se sont ressoudés, et comme tu n'en avais cassés que quelques-uns. »

— « Le bouquin se trompe à propos des spores du Yanda, » dit Pantelle. « Elles ne possèdent pas elles-mêmes la puissance nécessaire pour reconstruire les hôtes animaux. »

— « Les quoi ? »

— « Les animaux qui ont été ensemencés. La santé et la durée de vie de l'hôte sont améliorés mais par l'arbre, durant l'ensemencement, de manière à donner un maximum de chances aux spores. »

— « Tu veux dire que tu... »

— « Nous avons fait un marché. Le Yanda m'a donné ceci. » Pantelle appuya le pouce contre la paroi d'acier. Le métal plia. « ...et quelques autres choses. En retour, j'abrite ses spores. »

Gault prit du recul.

— « Et ça ne te fait rien ? Des parasites... »

— « C'est un marché équitable. Les spores sont microscopiques

et complètement endormies jusqu'à ce qu'elles rencontrent les conditions propices à leur développement. »

— « Ouais. Mais tu m'as dit toi-même que ce cerveau végétal avait travaillé sur ton cerveau à toi. »

— « Il a simplement effacé les cicatrices traumatiques, corrigé les déficiences et m'a appris à me servir de mes pouvoirs. »

— « Tu ne pourrais pas me les apprendre ? »

— « Désolé, Gault. » Pantelle secoua la tête. « Impossible. »

Gault réfléchit.

— « Et à propos de ces « conditions propices » pour le développement des spores ? » demanda-t-il soudain. « Tu vas te réveiller un de ces jours en train de bourgeonner ? »

— « Oui. » Pantelle toussota. « C'est ici que je tiens mes engagements. Un hôte transmet ses spores au cours de l'acte d'accouplement normal. La progéniture jouit d'une bonne santé et d'une longue vie avant la métamorphose. Ce n'est pas si mal que cela de vivre cent ans et de choisir ensuite un bon coin pour prendre racine et vivre en regardant passer les saisons... »

Gault réfléchit. « Un homme, » dit-il, « a le droit d'être fatigué. Je connais un endroit d'où l'on voit des kilomètres de Pacifique. »

— « J'ai promis d'être très actif, » dit Pantelle. « Cela va me prendre un bout de temps, mais j'ai l'intention de m'acquitter de mes obligations au maximum. »

AS-TU ENTENDU CELA, YANDA ? demanda-t-il silencieusement.

J'ai entendu. (La réponse venait du coin inutilisé de son cerveau qu'il avait assigné à son ego, l'esprit Yanda.) Nos dix mille prochaines années devraient s'avérer passionnantes.

Traduit par Michel Demuth.
Titre original : Hybrid.

KRIS NEVILLE

Jour de colère

Kris Neville est un écrivain original qui produit bien trop peu dans notre domaine, et nous le déplorons. Vous croyez peut-être avoir tout lu sur le thème de la fin du monde ? Lisez quand même **Jour de colère...**

QUAND la rosée eut fait sa timide apparition, à l'heure où le soleil n'était encore qu'une promesse au ras de l'horizon, Mink Smight, assis devant son petit déjeuner, estima que la journée serait belle.

— « Il va faire un temps magnifique, » dit-il.

Ma Smight pinça les lèvres. « Peut-être que oui, peut-être que non, » rectifia-t-elle après avoir réfléchi.

Joey reconnut dans ses paroles certaines intonations dont le sens ne pouvait lui échapper. Ses yeux gris d'acier étincelèrent. « Non, » supplia-t-il par-dessus son assiette de maïs. « Plus de visions... »

Les mâchoires de Ma se crispèrent et elle roula les yeux, laissant voir ainsi à quel point leur globe était jaune. « Quand je sens venir une vision, il faut que je la laisse venir. Pas moyen de faire autrement. »

— « Oh ! pas maintenant, alors que tout va si bien depuis quelque temps ! » C'était la fille cadette qui intervenait, dans l'espoir d'empêcher l'inévitable par ses protestations véhémentes. « Je t'en prie ! Rappelle-toi la fois où j'ai reçu cet amour de petit soldat. Croirais-tu (ceci s'adressait à Mink), croirais-tu que Ma a trouvé moyen d'avoir une vision absolument déplacée, juste sous son nez ! Il n'est jamais revenu. C'était si gênant pour moi que j'aurais voulu disparaître sous terre. »

— « Tu n'avais que onze ans, » fit remarquer Ma sans s'émouvoir outre mesure.

— « Bon. Et alors ? Comment l'aurait-il su ? »

— « Allons, allons... » intervint Mink.

Ma se redressa. « Ce n'est pas tout le monde qui peut avoir des visions. Ce n'est pas à tout le monde que Dieu juge bon de parler. »

— « C'est pas Dieu, » marmotta Joey.

— « Voyons, Joey, » reprocha Mink. « Et vous aussi, Amelia, Levina. Parlons d'autre chose. »

— « Pourquoi est-ce que Joey ne nous donne pas les nouvelles ? » demanda Levina.

Il y eut un petit silence.

Le monde était en train de changer. Il n'y avait qu'à voir le domaine des sciences. Mille siècles durant, l'humanité avait peiné sans grandes connaissances exactes jusqu'au moment où l'univers modifia complètement sa façon de se simplifier et où il fut plus facile de comprendre comment il était assemblé. On rejeta les vieilles théories au profit de nouvelles avec l'ardeur frénétique d'un Charlot serrant ses boulons à la chaîne. Energie atomique, chimie des polymères, anti-pesanteur. Espace et temps fusionnant en un seul continuum. Energie et matière devenant soudain interchangeables. Au niveau sous-atomique, tout évoluait si vite, qu'on ne pouvait plus imaginer de machines suffisamment sensibles, suffisamment rapides pour suivre cette cadence accélérée. La logique, science héritée d'une époque où l'homme prenait son temps et dont les progrès avaient été fonction d'un monde à présent disparu — la logique éclatait en paradoxes.

Comme c'est le cas pour la plupart des gens qui fuient la société, Ma Smight et sa famille avaient fini par se retrouver en Californie. Impossible d'aller plus loin — à moins de courir les risques maritimes de l'expatriation, perspective impensable pour des esprits fondamentalistes. Les Smight s'installèrent donc au bord du Pacifique et le temps passa sans que personne y fasse grand-chose. Et puis, un vendredi matin...

Joey releva la tête, les sourcils froncés en signe de profonde concentration. « Le speaker des Nouvelles Brèves est en train de passer une réclame, » dit-il. « Je ne trouve rien d'autre. Attendez... Oui, en voilà un qui parle de New York. Des troubles en Moyen-Orient. On signale aussi des émeutes anti-américaines dans la province de... »

Mink se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

— « Aucun intérêt, » déclara Ma. « Je le sens dans mes os : je sens que c'est aujourd'hui que... »

Le silence, cette fois, fut oppressant. Les paupières de Ma battirent très vite, ses yeux restant fixés droit devant elle, et elle eut un sourire qui traduisait son trouble intérieur. Mink et les enfants se regardèrent.

Ma était toujours immobile. Comme d'habitude, elle prenait des fragments de ses deux univers pour les assembler à sa guise. Son sourire se fit énigmatique, puis elle pinça de nouveau les lèvres.

— « C'est bientôt l'heure d'aller travailler, Mr. Smight. »

Mink la regarda.

— « Ton déjeuner est sur la table, Mr. Smight. »

— « Mais... puisque tu dis que c'est le jour où... »

— « Mr. Smight ! Le Démon sait trouver des mains oisives pour ses œuvres. Vas-tu faire le jeu du Démon, à présent ? Ton déjeuner est prêt sur la table. »

— « Oui, Ma, » répondit Mink. Avant d'entrer par son mariage dans la famille Smight, il s'appelait Huggins.

Les différentes phases du lever du soleil se succédèrent dans l'ordre logique et précis auquel l'homme pouvait s'attendre de la part d'un univers minutieusement réglé. Le globe solaire émergea peu à peu à l'horizon, puis s'éleva majestueusement au-dessus de la Terre. Les brumes légères s'évanouirent. Le monde redevenait lumière. Le soleil était déjà chaud, la brise rafraîchissante, le ciel bleu.

Conformément aux lois de la probabilité, la matinée s'avança. Les demoiselles Smight sortirent pour aller faire de ces courses mystérieuses où se complaisent les jeunes filles — peut-être même pour dire un petit bonjour en passant à droite ou à gauche. Après avoir regimbé le plus banalement du monde, Joey s'achemina vers l'école. Ma fit le ménage, lava les bols et les assiettes, alla effectuer ses achats au supermarché et rentra.

Un peu avant onze heures, ayant terminé ses premiers préparatifs en vue du repas du soir, elle se reposa au salon. Comme d'habitude (car c'était une femme foncièrement solitaire) elle se mit à marmotter toute seule. Ses lèvres remuaient avec véhémence et sa tête accompagnait le rythme du fauteuil à bascule. « Pas un qui ressemble pour un sou à son papa ! C'est le sang tout pur des Smight qui coule dans leurs veines ! »

Elle tournait le dos au mur. La porte restait ouverte pour laisser entrer le soleil printanier, et comme il n'y avait pas de treillage, elle était obligée de chasser les mouches.

Soudain, elle fit gaiement claquer sa langue. « Bon sang ne peut mentir ! » s'exclama-t-elle avec emphase.

Joey, qui lui ressemblait beaucoup plus qu'aucune des deux filles, entra et lança sur le canapé ses livres attachés ensemble par une vieille courroie.

— « Il y a un tracteur qui est en train de démolir l'école, » dit-il. Puis il traversa le salon pour aller boire un verre d'eau à la cuisine.

— « Ouais... » grommela Ma qui montra sa désapprobation en se balançant à une cadence accélérée. « Eh bien, si tu veux que je te dise, il aurait pu attendre que l'année scolaire soit terminée ! » Elle renifla et balaya les mèches de cheveux qui lui retombaient sur le front. « Dis donc ! Ne gaspille pas l'eau en la laissant couler comme tu fais ! »

— « Je voudrais qu'elle soit plus fraîche ! » cria Joey.

— « As-tu entendu ? » Dans sa colère, Ma laissa pénétrer une mouche, mais la refoula aussitôt. Tout en continuant à faire aller

son fauteuil, elle reprit : « Et où iras-tu en classe, maintenant ? »

Joey réapparut, s'essuyant les lèvres d'un revers de main. « Je ne pense pas que j'aurai besoin d'y retourner, » déclara-t-il.

Il se dirigea vers le canapé, et une petite table sur laquelle étaient posés un illustré et le *Reader's Digest* recula pour le laisser passer. Il s'assit au milieu des coussins.

— « Tu dis des bêtises, » trancha Ma en pesant avec vigueur sur son fauteuil à bascule. « Tu continueras d'aller en classe. Comme ça s'est toujours fait avant toi et comme ça se fera toujours. »

— « Dis, Ma ? » demanda Joey d'un ton indécis. « Est-ce que tu es sortie, depuis ce matin ? »

— « Tu continueras d'y aller, » répéta-t-elle. « Comme tout le monde. C'est écrit en toutes lettres dans la loi, mon garçon. » Et elle se balança un instant sans rien ajouter.

Brusquement, elle tendit la main en direction de la maison voisine. « Et je lui ai dit, moi, à cette Wilson ! Je lui ai dit, et je n'ai pas eu peur de la regarder dans les yeux : Un jour viendra où le Seigneur se rappellera vos paroles ! »

— « C'est à moi que tu parlais, Ma ? » demanda Joey.

— « Non. » Les yeux de Ma restaient fixés sur les motifs criards du linoléum.

Dehors, le soleil brillait dans tout son éclat et les demoiselles Smight arrivaient pour le dîner (ainsi appelait-on le repas de midi).

A l'autre bout de la ville, peu après une heure, dans l'atelier où il travaillait, Mink regarda le chariot de son tour et, pensant à Ma, il attaqua le cantique « Travaillons, car la nuit approche ». Mais il ne put aller plus loin que le refrain. Il essaya alors de siffler « En rentrant les gerbes de blé ».

Le bruit qu'il faisait éveillait des échos sonores dans l'atelier qui, pour le reste, demeurait parfaitement silencieux — tous les autres ouvriers étant partis peu avant l'heure du repas. Mink se balança sur un pied, puis sur l'autre, puis s'arrêta de siffler.

Sa machine-outil tournait soudain beaucoup moins vite. Il lui donna une petite tape amicale, mais elle refusa de reprendre sa vitesse normale. Il eut un soupir découragé, traversa l'atelier pour prendre sa gamelle, composta sa feuille de présence et sortit.

Dans la rue, il comprit tout de suite qu'il ne fallait pas compter sur un autobus. Il baissa la tête avec résignation et partit à pied.

Bloc après bloc, il poursuivit son chemin sans avoir notion du temps écoulé.

Amelia vit son père remonter la rue. Elle l'appela quand il fut à hauteur du jardinet.

— « Ah ! te voilà ! » dit-il. « Comment va ma petite fille ? »

— « Très bien, papa ! »

Il s'arrêta au pied du perron de la véranda et tendit sa gamelle.

« Tu te souviens ? » demanda Amelia. « La dernière fois que tu es rentré de bonne heure, c'est quand il y a eu la réunion des syndicats, et que tu n'es pas allé travailler. »

— « C'était quand nous habitions à Parsons, » précisa Mink.

Ma cria du salon : « Oui ! Même qu'ils allaient te payer malgré tout, et que je t'ai dit de ne pas accepter l'argent qui n'est pas gagné. Tu te souviens de ça aussi, je pense ? » Elle apparut sous la véranda, toute hérissée. « Je te connais bien, Mr. Smight. Je te connais comme ma poche. Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'il y a, cette fois ? Pourquoi rentres-tu de si bonne heure ? Qu'as-tu encore fait, Mr. Smight ? Allons, réponds ! »

Mink écarquilla les yeux et, ne sachant quelle contenance prendre, se tourna vers Amelia. Celle-ci secoua la tête d'un mouvement imperceptible.

Mink fit face de nouveau à Ma. « Les machines se sont arrêtées... » hasarda-t-il.

— « Ouais ! » Les joues de Ma se gonflèrent sous le coup de l'indignation. « Si tu avais un tant soit peu du cran des Smight, tu aurais forcé les machines à t'obéir et tu aurais pu continuer ton travail. »

— « Les choses sont en train de changer, Ma, » répondit-il. « Elles changent, comme tu l'avais annoncé. »

— « N'importe ! Cela ne me semble pas honnête, Mr. Smight. Et tu auras beau dire. »

Mink fit passer son poids d'une jambe sur l'autre, attendant la suite.

« Et je n'ai pas l'impression que ce soit férié aujourd'hui ! » s'écria Ma d'un ton triomphant.

Amelia intervint. « C'est peut-être le Thanksgiving (1). Qu'est-ce que tu en penses, Ma ? Ça expliquerait tout, tu ne crois pas ? »

— « Ça fait quelques mois déjà qu'il est passé. »

— « Je voulais dire un autre Thanksgiving. »

— « Je n'ai pas le temps de me lancer dans la cuisine. Je n'ai rien de prêt pour un Thanksgiving. »

— « Alors, peut-être la Fête du Travail ? » proposa Amelia. « On n'est pas obligé de faire un extra pour la Fête du Travail. »

Ma hocha la tête à petits coups. « Je ne sais pas... »

— « C'est un jour férié comme un autre. Et de la façon dont ça se présente, on n'a qu'à en profiter. »

— « Ma foi, tu as peut-être raison, » convint Ma. « Ça pourrait tout expliquer. Allons, rentre, Mr. Smight, puisqu'il paraît que c'est la Fête du Travail. »

Mink passa au salon, précédé de Ma qui regagna son fauteuil. Il s'assit pour retirer ses brodequins. « Ouf ! » soupira-t-il. « Ça

(1) Jour férié dans les pays anglo-saxons.

fait rudement du bien de pouvoir les ôter. » C'étaient des chaussures de sécurité, renforcées d'acier, et elles pesaient leur poids. « Je suis fourbu. Il a fallu que je fasse la route à pied. Quinze kilomètres. Pas d'autobus. »

Ma retoucha l'ordonnance de sa robe et claqua la langue avec satisfaction. Manifestement, elle s'acheminait vers un paroxysme intérieur. Chacun demeura d'abord silencieux et, seul, le fauteuil faisait entendre son bruit grinçant. « M'est avis que nous sommes maintenant au bout de nos voyages, » dit-elle enfin. « Il y aura bientôt dix-huit ans, aux prochaines semailles, que nous avons quitté Old Camp. Je m'en souviens, parce que c'était deux ans tout juste — deux ans jour pour jour — après que le vieil Oncle Jésus-Dieu avait été arrêté par ce shérif du Kentucky. Ça s'était passé en 48. »

Elle appuya ses paroles d'un hochement de tête et se prit le nez entre le pouce et l'index. « Nous avons fait... Voyons, combien d'états avions-nous comptés l'autre jour ? Dix-neuf, ou vingt ? »

— « Vingt-et-un, » précisa Joey. « Rappelle-toi, tu avais oublié le Tennessee, parce que c'était de là que nous arrivions. »

Au même instant, venant du dehors, un hurlement strident retentit.

Ma leva les yeux au plafond et sa bouche se tordit en une grimace écœurée. « C'est cette chienne aux cheveux rouges qui habite à côté ! Vous pouvez en être sûrs. »

— « Est-ce qu'on ne devrait pas aller voir ? » demanda Mink. « Du moment que nous sommes voisins... »

Ma se redressa, le menton pointé en avant. « Pas question que vous mettiez les pieds chez cette prostituée, vous m'entendez ? Quand je pense qu'aujourd'hui même, pas plus tard que ce matin... » Elle suffoqua, le visage enflammé de fureur.

— « Voyons, Ma... » fit Amelia.

— « Je revenais du magasin, et savez-vous ce qu'elle a dit sur mon compte, aussi vrai que vous êtes là autour de moi ? Elle parlait à la femme Johnson. Elle faisait semblant de ne pas me voir, mais elle l'a dit bien haut, pour que j'entende. « Cette vieille Smight est une sorcière, » qu'elle a dit. Oui, elle m'a traitée de vieille sorcière ! Et je lui ai répondu : « Mrs. Wilson, le Seigneur vous punira pour avoir dit cela d'une bonne chrétienne ! » Elle parlait maintenant d'un ton saccadé et ses doigts malmenaient son tablier.

— « Je t'en prie, Ma, » supplia Levina. « Tu ne vas pas encore te mettre dans tous tes états. N'en parle plus, c'est fini. Tu nous a promis de ne pas recommencer, juste avant que papa rentre. »

— « Et je lui ai dit que je savais des choses ! Je pourrais vous dire des choses, que je lui ai dit, qui vous glaceraient le sang dans les veines, vous m'entendez ? Oui, des choses que le Seigneur a jugé bon de me montrer ! Oh ! cette croix qu'Il me fait porter ! » Elle bondit de son fauteuil. « Oh ! mon Dieu ! » s'écria-t-elle, ses deux

mains crispées contre sa gorge. « Quand donc pourrai-je franchir le fleuve de gloire ? Quand donc, mon Dieu, quand ? Combien de temps encore, mon Dieu, feras-Tu attendre Ta servante ? »

Mink se raidit.

— « Et je n'ai pas eu peur de le lui crier, à cette chienne : Un jour viendra qui n'est plus éloigné... »

Les yeux de Ma lancèrent des flammes et ses lèvres tressautèrent comme si elle allait éclater en sanglots. Puis ses paupières battirent, sa bouche s'ouvrit et se referma et, après un bref silence, elle se mit à psalmodier. « Rassemblons-nous tous au bord du fleuve de Dieu... au bord du fleuve de Dieu...

» Alléluia ! » s'écria-t-elle soudain. « Alléluia ! Je vois ! Je vois ! » Ses yeux flamboyaient et elle se mit à marcher lentement de long en large. « Le jour de l'expiation est enfin venu ! Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu qui a balayé mes ennemis comme Il disperse les nues ! Gloire à Dieu qui a détruit les cités infâmes de Ninive, de Sodome et de Gomorrhe !

» Quand donc, Seigneur ? Quand donc feras-Tu traverser à Ta servante Ton fleuve glorieux et lui ouvriras-Tu les portes de la Terre Promise ? »

— « Assez ! » supplia Levina. « Je t'en prie, Ma, arrête tout de suite ! »

— « Tu vois, Seigneur ? Tu vois la façon dont on me traite ? Ma propre famille ?

» Les enfants nés de ma chair et de mon sang ? »

Elle frappa du pied, en même temps qu'elle poussait un grand cri. « Agneau de Dieu ! »

— « Tais-toi, Ma ! » interrompit Amelia. « Je n'en peux plus ! Je n'en peux plus ! »

Ma cligna les yeux et, d'une voix soudain calmée : « Tu vois, mon enfant... » (Elle gémit.) « Les gens me haïssent. Ma famille elle-même me hait. Il ne faut pas que je reste là où je suis de trop. » Elle s'immobilisa au milieu du salon. Sa respiration retrouvait peu à peu son rythme normal.

— « Je crois que je ferais mieux d'aller vous préparer à manger, » dit-elle. « Je vous sens là, tous, comme une meute de loups affamés. » Elle quitta le salon en se tamponnant les yeux avec un coin de son tablier.

Dès qu'elle fut partie, Levina chuchota : « Vous savez, elle... elle ne se rend même pas compte. Elle a toujours pris Dieu à témoin, comme aujourd'hui, mais elle ne se rend pas compte. Quand nous sommes arrivées, elle n'avait l'air de rien. Elle disait qu'il faut aller à l'église le dimanche, que Joey retournerait à l'école, que papa continuerait à travailler — et que nous deux, nous allions pouvoir nous marier, maintenant que nous ne bougerons plus de l'endroit où nous sommes. »

Mink essaya de les rassurer. « Elle est comme qui dirait... à part... Mais elle sait encore mener sa barque, n'ayez crainte. »

Ils sentirent la peur qui tenaillait Levina, et Joey vint tout de suite près d'elle. « Il ne faut pas, » dit-il. « Veux-tu donc ressembler aux autres ? Nous sommes des Smight. Rappelle-toi bien cela. Aucune force ne peut rien contre les Smight. »

...la chose même dont Mink s'était souvenu pendant sa longue trotte depuis l'atelier. Il sentit soudain la nécessité de parler à ses enfants — de leur expliquer le cas de Ma, et le sien également.

— « Quand j'ai fait connaissance de votre Ma, » dit-il, « elle était de première force pour la lecture. Les catalogues, les journaux et même, une fois, un livre tout entier. Elle lisait bien plus que beaucoup de gens. Mais non seulement cela, elle était une Smight... Tout le monde la trouvait un peu drôle. Et plus elle voulait leur expliquer les choses, plus ils la trouvaient drôle. Et le jour où on a quitté Old Camp et les autres Smight, elle n'a eu plus personne à qui parler. Ensuite, quand le premier bébé est arrivé (il était né avant terme et ça devait être un garçon, du moins je le crois, car il faut dire que les Smight ont une façon pas ordinaire d'avoir toutes sortes de choses en fait de bébés), bon, après ça, elle s'est mise à la religion, à lire la Bible et chanter des cantiques. »

— « Ça n'a plus d'importance, » déclara Joey.

— « Tout de même, » dit Amelia. « Vous vous rappelez, quand Ma nous a parlé d'un ouragan qui détruirait MacAlester la semaine suivante ? Personne ne voulait la croire. »

— « Il faut que j'aille aider à préparer le souper, » interrompit Levina d'une voix mal assurée.

Les autres restèrent assis à écouter les bruits de la cuisine et Mink eut l'impression qu'il avait, une fois de plus, déçu ses enfants.

Ce fut un repas morose. Ma ne disait rien, mais son corps était toujours agité de secousses nerveuses.

Le souper terminé, ils retournèrent au salon. Après un moment, Joey se leva. « Je vais faire un petit tour et regarder l'incendie. »

Un instant plus tard, Mink l'imita. « Je vais prendre l'air devant la maison. »

Une brise printanière soufflait, venue de l'océan et apportant avec elle (comme l'expérience aurait permis à chacun de le prévoir) une senteur d'algues et de coquillages. Joey se tenait dans l'ombre, contre le mur du pavillon. Mink le rejoignit.

— « Qu'est-ce que c'est, là, sur le toit ? » demanda Joey.

Mink leva les yeux, mais ne put identifier ce qu'il vit. « Je ne sais pas. »

— « Ah ! »

— « Allons voir ce qui est arrivé à la voisine, » proposa Mink.

Joey regardait vers la gauche, là où le tracteur continuait ses

ravages, détruisant les maisons situées du même côté qu'eux.

— « D'accord, » dit-il. « On y va.

Les étoiles se mettaient en mouvement et la lune apparaissait comme une mince tranche de citron dans le ciel. Sans les lueurs de l'incendie, il aurait fait très noir. Le gravier crissait sous les pas des deux hommes. Le tracteur se reposait. C'était presque le silence — à part un ou deux fracas lointains venant de la ville.

Ils escaladèrent le perron de la maison voisine. Mink s'arrêta devant la porte. « Qu'est-ce que tu crois qu'il faut faire ? Frapper, ou entrer tout de suite ? »

— « A mon avis, autant entrer. »

Mink ouvrit la porte. La maison était plongée dans une obscurité totale.

Il frotta une allumette et trouva le commutateur, mais aucune ampoule ne fonctionna. L'allumette s'éteignit.

Joey, qui n'avait pas besoin de lumière pour y voir, était déjà en train d'explorer la pièce.

Les rideaux déchirés gisaient sur le sol, leurs tringles pliées, tordues net, comme c'est toujours le cas pour les tringles formées d'un simple tube creux. La tapisserie du sofa était arrachée et le fauteuil au rembourrage crevé laissait voir ses ressorts. La table, fendue dans toute sa longueur, donnait l'impression que quelqu'un avait frappé dessus à coups de masse. Sur le tapis déchiré, le poste de télévision, réduit à un amas de bobines et de tubes brisés, semblait fixer sur les arrivants le regard sinistre de son œil blanchâtre.

Mink frotta une autre allumette.

— « Elle est dans la cuisine, » dit Joey.

Ils se frayèrent un chemin à travers le living-room et un petit couloir qui le faisait communiquer avec la cuisine.

Là, au pied de la cuisinière, gisait Mrs. Wilson.

Elle avait laissé tomber une valise qui s'était ouverte, éparpillant sur le carrelage son contenu de flacons et de frivolités. Ils virent aussi, à côté de la valise, un sac à main dont le luxueux maroquin était crevé.

Mink fut obligé de lâcher son allumette consumée pour en frotter une autre.

Le regard de Mrs. Wilson était levé vers lui. Ses yeux agrandis gardaient une fixité effrayante. Sa bouche était fardée comme d'habitude, mais le rouge des lèvres tranchait maintenant sur la pâleur du visage et dessinait une balafre sanglante dont l'écartement laissait voir les dents. Sa flamboyante chevelure rousse s'étalait autour de sa tête et son cou restait tordu vers la gauche.

Mrs. Wilson portait au front une marque rouge — produite par l'objet qui l'avait frappée avec une force terrifiante.

L'allumette brûla les doigts de Mink qui la lâcha, mais l'image persista encore un moment après que le tison se fût éteint.

A l'autre bout du living-room, le fauteuil avait attendu que l'obscurité fût revenue. Il fit entendre un raclement menaçant sur le linoléum à mesure qu'il se rapprochait lentement, haineusement, de ses victimes anticipées.

Joey se retourna pour l'affronter du regard. Le fauteuil sut immédiatement qu'il avait affaire à un Smight. Il n'insista pas.

Mink prit une nouvelle allumette. Ses doigts tremblaient.

Sans un mot, les deux hommes repassèrent par le living-room dévasté et redescendirent les marches du perron. La neige tombait sans bruit sur le jardin.

Joey pencha la tête de côté. « Plus de radio ni de télé nulle part, » dit-il.

Dans toute la ville, à présent, une multitude de petits incendies brûlaient en lançant leurs flammes claires. Et le tracteur, avec un grondement furieux, traversait la rue pour s'attaquer à l'autre rangée de pavillons. Il faisait une ombre mouvante aux pieds des deux hommes.

Ils s'arrêtèrent sur le trottoir.

— « Peut-être que Ma n'aurait jamais dû rien dire aux gens, » murmura tristement Joey. « Peut-être que si elle ne leur avait rien raconté ils ne se seraient pas moqués d'elle tout le temps et... et peut-être qu'elle aurait encore sa tête à présent. Comme avant, quand nous étions encore au Kansas. Elle n'était pas si mauvaise, dans ce temps-là. »

Mink n'écoutait qu'à moitié. De la hauteur où ils se trouvaient, ils dominaient l'océan. Il songea : nous voici à pied d'œuvre, nous les Smight. Capables de diriger l'univers s'il le faut — comme une petite clé qui suffit à ouvrir une serrure...

Une douleur profonde le tenailla, où se mêlaient l'impatience et le sentiment de sa solitude, et ses pensées défilèrent dans leur prison d'indifférence obligée, au-delà des sentiments.

Ce soir, maintenant que tout était fini, Ma allait pleurer. Elle verserait toutes les larmes de son corps, des larmes d'abandonnée, comme cela lui arrivait quelquefois. Elle émergerait du chaos qui était sa vie intérieure, regarderait autour d'elle, essaierait de réfléchir et clamerait son désespoir avant de se réfugier dans l'ignorance, la négation et, finalement, l'oubli. Assez vite, néanmoins, l'ampleur du désastre s'imposerait à son esprit. Elle se rendrait compte qu'une fois de plus, le monde de ses visions et celui de sa vie s'étaient interpénétrés. Elle saurait que les choses n'étaient déjà plus en cours de transformation — qu'elles avaient définitivement changé.

Oui, Ma pleurerait. Elle ne comprendrait pas que Mink ne puisse plus retourner travailler, que le supermarché n'ait plus de légumes frais, qu'il n'y ait plus ni eau, ni électricité, ni transports. Elle

regretterait amèrement la disparition de tous les habitants. Mink aussi, et Joey et les filles.

Et puis... elle aurait la ressource d'apprendre à parler au canapé, de lui demander et redemander sans fin où étaient passés tous les gens, de lui ressasser les affronts, les injustices dont elle avait été victime, de lui expliquer la nature du bien et du mal.

Mink s'humecta les lèvres et regarda Joey.

Joey détourna la tête. Il parla à mi-voix, moitié pour lui, moitié pour son compagnon. « Il y a eu forcément quelque chose au départ de tout ça, Mink. Si les hommes et le monde se sont mis à aller de travers, il y a bien une raison. C'est peut-être un Smight qui a tout déclenché, trois ou quatre cents ans avant nous, en changeant un petit détail, et depuis, tout est allé de mal en pis. Mais je vais m'arranger pour que Ma voie à quoi ressemble le gâchis, et qu'elle se sente toute seule. Après, quand le temps et l'espace se seront encore rapprochés, j'essaierai de nous ramener au Kansas, ou même avant. Si j'y arrive. Je ne sais pas si elle pourra m'en empêcher. Mais quand elle se sera bien rendu compte de la situation, peut-être acceptera... peut-être qu'elle essaiera, comme jamais encore elle n'a essayé quelque chose. »

Mink frémit d'espoir. Il jeta un regard craintif en direction de l'ouest et fit effort pour parler d'une voix calme et détachée. « Penses-tu que l'océan risque de prendre feu cette nuit ? »

— « Non, » répondit Joey avec le même calme. « Il a trop de radioactivité. »

Traduit par René Lathière.
Titre original : Power in the blood.

FRITZ LEIBER

Jardin d'enfants

Même en deux pages, Fritz Leiber sait faire mouche. Il nous décrit ici une école d'un type spécial, où l'on enseigne bien d'autres choses que deux et deux font quatre.

Il y a des professeurs qui ont une sorte de don magique. Avec eux, les farfadets jettent de mauvais sorts aux poupées de papier et les anges jouent au palet avec leurs auréoles. Et s'il leur venait à l'esprit de faire parler les chats, il est hors de doute qu'ils y parviendraient.

Miss Willard termina son cours de géographie en tirant un rideau pour partager la plus parfaite sphère en relief qu'on put rêver pour représenter la Terre, et déclara avec brio : « L'Hémisphère Ouest dans un jour et demi. » Puis elle s'étira sur son bureau comme un phoque ou comme une pin-up avant d'ajouter : « Et maintenant, à la physique. Les trois lois de Newton. »

— « Einstein a prouvé qu'elles étaient fausses, » dit Bip en matière d'information.

— « Mais elles n'en restent pas moins vraies en tant que cas particulier, » dit Boysie du même ton.

— « Et c'est bien tout ce que des lourdauds comme vous peuvent comprendre, » rétorqua Bettyann qui était grasse comme un chapon.

Miss Willard leur décocha une grimace, se fourra une balle de ping-pong dans la bouche et l'envoya à travers la pièce, juste au-dessus de la tête de Bip. Comme s'il se fût agi d'un rêve, elle traversa la pièce comme une balle de celluloïd et après avoir rebondi sur le mur d'aluminium, repartit en sens inverse, semblant suivre une invisible piste qu'elle aurait tracé dans l'air. Kiki qui était maigre comme un singe-araignée, tendit la main pour l'attraper, mais il était déjà trop tard. Miss Willard rejeta la tête en arrière — exactement comme un phoque — et attrapa le projectile entre ses lèvres.

— « Il a fallu que vous bougiez, » dit Bip d'un ton réprobateur.

— « Oh ! juste quelques centimètres, » dit Boysie pour la réconforter.

Miss Willard avait l'air de mastiquer et d'avaler la balle de ping-pong. « Du chewing-gum à la menthe, » leur dit-elle en leur adressant un sourire extasié. Puis : « Première loi : Un corps se déplace en droite ligne ou reste suspendu... » (elle retira de sa bouche la balle de ping-pong où se voyaient des traces de rouge à lèvres, la suspendit prestement en l'air, et referma la main dessus) « à moins qu'on n'exerce une action sur lui. »

Elle ouvrit la main sur une boule de billard ivoire, la balança d'avant en arrière pour bien montrer qu'elle suivait bien les mouvements de son poignet, puis la suspendit en l'air et la frappa avec une feuille de papier pliée en deux pour bien montrer qu'elle était vraiment lourde (tout juste si elle eut un frémissement).

« Deuxième loi : Un corps change de direction en raison de la force déployée pour exercer une pression sur lui, et de la direction donnée à ladite force. » Elle plia le bras et éloigna la boule de billard de son épaule comme si elle eût voulu tirer un coup de feu. Et la boule de billard suivit le chemin tracé par la balle de ping-pong comme si elle se trouvait obligée de suivre l'invisible piste cybernétique. Kiki réussit à la toucher, et retira brusquement la main contorsionnant ses six doigts effleurés par le projectile. « Pendant la Guerre Civile, » dit Miss Willard d'un ton détaché, « il y a des soldats qui se sont fait arracher la main en faisant ça avec les boulets de canon. »

La sphère aux tons crémeux frappa le mur qui se creusa légèrement, et repartit en sens inverse. Avec un bruit aigu, le mur reprit sa forme première. « Maintenant, faites-là donc renvoyer par Mr. Fleming, » susurra subrepticement Bettyann à Miss Willard dont le nez frémit comme celui d'un lapin. Ajustant son tir avec soin, elle rejeta de sa bouche la balle de ping-pong qui, arrivée au milieu de la pièce, rebondit en décrivant un angle obtus. Miss Willard rattrapa la boule de billard d'une main qui disparut aussitôt.

Son autre main sortit de derrière le bureau, brandissant un pistolet chargé de balles de ping-pong. Elle le suspendit en l'air latéralement à la classe et dit : « Troisième loi : L'action et la réaction sont égales et opposées. » Sur ce, elle appuya sur la détente. La balle partit et le pistolet de magnesium se mit à voguer la crosse en avant comme un majestueux vaisseau de l'espace rentrant à l'astroport.

— « Tout le monde sait ça, » dit Rip dans un bâillement.

— « Pas ceux qui vont à l'école sur la Lune, » dit Miss Willard. Son regard quitta Bip pour se poser sur quelqu'un qui avait six doigts flexibles. « Ou sur Mars. » Et Kiki agita ses noires antennes.

L'écoutille s'ouvrit et un homme aux cheveux clairsemés, le visage crispé d'exaspération, passa le buste dans la pièce. Un coup d'œil lui suffit pour attraper mécaniquement le pistolet qui se dirigeait droit vers lui.

— « Miss Willard, » commença Mr. Fleming, « ces cabines ne sont pas conçues pour servir de stand de tir, ni de terrain pour... »

Il réalisa qu'il était en train de menacer la classe de son pistolet et que tous avaient les mains en l'air. Il coupa court avec un soupir de frustration.

Une cloche sonna. Les enfants se précipitèrent vers Mr. Fleming comme des poissons mis soudain en liberté et s'égaillèrent dans le couloir où, dans chaque hublot polarisé, le globe de la Terre ressortait sur l'immensité noire et les étoiles. Au-dessus de l'écoutille se trouvait une pancarte ainsi rédigée :

ETABLISSEMENT GODDARD
COURS ELEMENTAIRE
RECHERCHE
SATELLITE GAMMA

Oui, quelques professeurs ont un don magique, quelques écoles aussi...

Traduit par Christine Renard.
Titre original : Kindergarten.

AVRAM DAVIDSON

Le siège de Santiago

Dans notre dernier numéro, Avram Davidson nous racontait avec humour la visite de deux extra-terrestres chez des fermiers américains. Un tel thème offre des développements inépuisables. Voici donc, sans rien de commun avec la première, l'histoire de la visite des deux autres extra-terrestres à tout un village de l'Idaho. Précisons tout de suite que l'idée finale est fort hilarante... et d'un goût quelque peu douteux.

Si ça se trouve, ils veulent peut-être l'utiliser comme volière ?... Mais je ferais mieux de prendre l'histoire par son début.

Nous étions coupés du monde civilisé.

Ça fait plutôt sinistre, hein ? Eh bien, ce n'était pas du tout notre sentiment — qui, du reste, est toujours le même. Il tombe de fort jolies quantités de neige dans le nord de l'Idaho, et c'est à croire que les couches les plus épaisses choisissent régulièrement, pour y passer l'hiver, la seule route nationale de notre coin. Nous leur rendons bien cette affection. Du moins, la plupart d'entre nous — ceux qui ne sont pas portés sur les voyages.

Evidemment, ça fait un peu gros pour une volière. Mais ils ont peut-être de gros oiseaux ?

Santiago, dans l'Idaho, a reçu son nom au cours de l'été de 1898. Certains avaient d'abord proposé Mac Kinley, tandis que d'autres tenaient pour Bryan. Mais quand on apprit que le Commodore Schley et l'Amiral Sampson avaient envoyé par le fond la flotte espagnole à Cuba, la question se trouva réglée (1). Quelle que soit la façon dont vous alignez les chiffres, notre ville n'est pas un gros centre. La distance qu'il y a entre Etienne (Frenchy) Tremblay, propriétaire de la station-service, et le café de Dora Moriarity, n'excède pas huit cents mètres. Evidemment, les maisons s'étendent encore un peu plus loin à chaque bout, mais de quelque façon dont vous fassiez le total, vous n'arriverez guère à plus de cinq cents habitants.

De tous les citoyens de Santiago qui accueillent avec joie les

(1) Mac Kinley avait été élu président des Etats-Unis en 1896 contre le candidat démocrate Bryan. Et la flotte espagnole fut coulée en rade de Santiago le 3 juillet 1898.

grosses chutes de neige et la chance que nous avons ainsi d'être bien tranquilles entre nous pour mener une vie vraiment communautaire, le plus accueillant, à mon avis, est Omar Kennicott. Omar et moi, nous nous sommes toujours très bien entendus. Il est têtu comme une mule, je suis le premier à l'admettre, mais c'est son affaire. Et je ne cherche pas à le faire changer. S'il est le seul citoyen de Santiago à ne pas avoir les cabinet dans sa maison, où est le mal ? Les gens n'ont qu'à prendre la chose du bon côté s'ils veulent lui rendre visite et qu'ils passent à côté de l'édicule en bois qui est dans un coin du jardin. Et si l'on me dit qu'il ne se fait jamais couper les cheveux, je répondrai simplement que le jour où les tailles obligatoires auront force de loi, je remonterai la Snake River et partirai sans laisser d'adresse.

Une des raisons pour lesquelles Omar aime la neige quand elle s'installe en couches profondes dans la Passe et que les équipes de déblaiement sont obligées d'abandonner la partie soixante kilomètres plus bas dès les premiers contreforts, une des raisons, dis-je, c'est que nul touriste étranger au pays ne s'avisera de venir l'abreuver de sarcasmes du genre : « Ohé, Buffalo Bill ! » ou « Vise un peu le général Custer ! » Une autre raison, c'est qu'après avoir allumé un feu du diable tout là-haut dans ses deux fourneaux, il assemble ses alambics et vous distille un des alcools les plus embaumés, les plus veloutés que vous ayez jamais eu l'occasion d'apprécier.

Mais comprenez bien ! Uniquement quand il peut être sûr qu'aucun agent du Bureau des Taxes ne viendra fourrer son nez dans le haut du parcours de la Nationale 37.

Bref : tout cela pour vous expliquer comme chacun en ville, à part moi, fut si surpris de le voir arriver à la Fête Annuelle des Pompiers (banquet et bal) flanqué de ces deux types que personne n'avait jamais vus.

Ou alors, une petite cage à poulets ? Mais est-ce qu'ils ont des poulets, seulement ? Je vous le dis : ça me dépasse...

Une bannière gigantesque flottait au fronton de la Fédération Agricole, portant en lettres d'or : BAL AU BÉNÉFICE DES SAPEURS POMPIERS VOLONTAIRES DE SANTIAGO. Juste en-dessous, se trouvait le fameux panneau avec l'aigle bleu, ses attributs symboliques et la devise : *Nous Faisons Notre Devoir*, que Tremblay expose en toutes occasions. Les gens ont depuis longtemps renoncé à discuter avec Frenchy. Il a été naturalisé en 1933 ce qui, je crois, a eu beaucoup d'effet sur ses façons de voir les choses. D'ailleurs, c'était lui qui avait été élu capitaine des pompiers pour l'année.

L'orchestre accordait ses instruments, le café se préparait, on pouvait sentir de loin le fumet du chevreuil en train de rôtir et des boules de pâte cuites à l'eau, quand apparurent Omar Kennicott et les deux gaillards. Chacun portait un sac en grosse toile

sur le contenu duquel tout le monde fut immédiatement d'accord : une bonbonne.

Comme nulle voiture ni aucun être humain n'était venu de l'extérieur depuis des jours et des jours, il fallait bien admettre que les deux types avaient élu domicile chez Omar à une date antérieure. Mais personne ne l'avait jamais vu frayer avec un étranger, ni à plus forte raison avec deux.

— « Salut, Charley ! » me cria-t-il. Je lui répondis : « Salut, Omar ! » et fis un petit sourire à tous les trois, simplement pour leur indiquer qu'il me serait agréable d'être présenté à ces messieurs, mais que je n'avais pas l'intention de m'imposer. Mais tout le monde n'a pas appris les bonnes règles du savoir-vivre. Je pourrais citer plus d'un dans l'assistance dont les yeux s'ouvrirent comme des soucoupes et dont le cou s'allongea de façon désobligeante.

Frenchy Tremblay (ce n'est pas à lui que je faisais allusion), Frenchy prit tout de suite ses manières volubiles, bondit à la rencontre des arrivants, cria bonjour et demanda : « Comment s'appellent tes amis, Omar ? » Il souriait avec tant d'entrain qu'il eût été difficile de se formaliser, même si vous vous étiez appelé Omar Kennicott, ours notoire et mal léché.

— « Oh ! salut, Etienne, » répondit-il en appelant le capitaine des pompiers par son prénom, comme il le faisait toujours. « Ces deux gars sont arrivés chez moi ce matin et on s'en est tellement payé à nous trois toute la journée que je me suis dit qu'on pourrait bien venir jusqu'ici, histoire d'y continuer la rigolade. M'est avis que leur voiture a dû avoir une panne. En tout cas je leur ai prêté des frusques, vu qu'ils n'avaient plus que leurs sous-vêtements. Excusez, mesdames, mais c'est la vérité. Autant que j'ai pu comprendre, ils s'appellent Ivan et Nelson. Des Suédois ou des Hollandais, faut croire, ou quelque chose comme ça. Pas moyen de leur tirer un mot d'anglais. Essayez toujours le français. »

L'Ivan et le Nelson en question avaient un aspect plutôt sympathique, avec de longues moustaches qui me firent tout de suite penser à celles de mon oncle Julius. Tremblay y alla de son français, Gleb Peterkov de son russe, Leo Etcheverria fit assaut d'espagnol et de basque — le tout sans succès. Ivan et Nelson se contentaient de sourire en faisant de drôles de gestes avec leurs mains.

Alors Lex Muller, qui représente plus ou moins la Ligue des Anciens Combattants à Santiago, prit une mine sérieuse et se gratta la tête. « Tu dis que leur voiture a eu une panne, Omar ? Enfin, voyons, comment auraient-ils pu tomber en panne et venir jusque chez toi ce matin quand tu sais aussi bien que moi qu'on n'a pas vu la moindre auto à cinq kilomètres d'ici depuis une semaine ? »

Omar répondit qu'ils étaient peut-être montés à pied, mais Lex continua de plus belle : « Et comment expliques-tu qu'ils étaient

en sous-vêtements ? Tu sais aussi bien que moi qu'ils seraient morts de froid avant d'avoir seulement fait deux kilomètres par cette température. Moi, tu sais, j'ai l'impression que... »

Mais personne ne s'intéressait vraiment aux impressions de Lex Muller, et comme l'orchestre attaquait une valse au même instant, chacun entra dans la danse. Seuls s'abstinrent Ivan et Nelson, mais à la façon dont ils suivaient les évolutions de tout le monde, on voyait bien qu'ils s'amusaient beaucoup. En fait, quand la danse fut terminée, ils exécutèrent pour nous un petit rigodon de leur pays. Jamais je n'ai rien vu de pareil de ma vie — ni personne, je crois. Comique ? Ma foi, je vous dirai que nous nous tire-bouchonnions, tout simplement.

Ils furent applaudis à l'unanimité, moins Muller. Je ne sais pas pourquoi, mais il les avait pris en grippe, l'Ivan et le Nelson. Quand ils eurent fini, il ronchonna à haute et intelligible voix : « Ça, c'est une danse russe ou je ne m'y connais pas. »

Gleb Peterkov répondit : « C'est donc que tu ne connais rien aux danses russes. »

Dora Moriarity accompagna le coup : « Vous devriez avoir honte de vous en prendre à ces pauvres garçons qui se trouvent loin de chez eux et ne peuvent se faire comprendre ! » Et beaucoup d'autres furent du même avis. « Ouais, Lex, elle a raison, arrête de leur taper dessus ! »

Kennicott grommela deux ou trois mots, mais son regard se posa sur les sacs, son visage redevint rayonnant et il commença à sortir les bonbonnes, tandis que quelques-uns faisaient cercle pour assister à l'opération. Ils étaient dans l'expectative, vous pouvez le croire, et semblaient déjà avaler le fil-en-quatre. Omar avait trop enfoncé les bouchons. Comme ses doigts ne trouvaient pas de prise suffisante, il sortit son eustache.

Mais à peine eut-il ouvert la lame que l'un des étrangers, Ivan je crois (c'était le plus petit des deux) passa devant Omar et gloussa dans sa langue une phrase aimable. Il tenait un objet, lui aussi, quelque chose qui ressemblait à une lime à ongles. Il l'abattit sur chacune des bonbonnes, d'un coup sec, et ce fut exactement comme si cette espèce de lime traversait le verre épais sans rencontrer la moindre résistance. Il tendit à Omar trois goulots avec les bouchons toujours enfoncés — trois goulots coupés aussi net, aussi droit qu'il se pouvait souhaiter.

— « Formidable ! » s'exclama le capitaine des pompiers Frenchy Tremblay. « Vous avez vu ça ? Recommencez, que... »

— « Ah ! mais non ! » protesta Omar en se précipitant sur son bien. « C'est pas si facile que ça, de trouver des bonbonnes ! » Son humeur parut un instant tourner à l'aigre. Puis il se rappela que les deux lurons étaient ses hôtes. « Merci du coup de main, les gars. Est-ce que quelqu'un peut amener des gobelets ? »

C'est alors que Lex Muller fit une chose inattendue. Otant son bracelet-montre il l'offrit à Ivan et, de l'autre main, désigna le fameux truc qui ressemblait à une lime. Ivan comprit parfaitement et le troc se fit sur-le-champ. Eh bien, vous ne le croirez pas, mais Tremblay s'écria : « Moi aussi, j'en veux un ! », et le voilà qui troque sa montre. En moins d'une minute ce fut un concert de voix (« Je te parie bien que ces machins, ça vaut cher ! ») et un brandissement de bracelets-montres offerts en monnaie d'échange. Mais Ivan et Nelson se contentèrent de glousser et de frapper leurs poches, comme s'ils voulaient dire : « Désolés, on n'en a plus. » Du coup, deux gars offrirent de racheter les limes, mais ni Lex ni Frenchy n'acceptèrent.

Tout cela nous laissait un peu songeurs, et quand les gobelets arrivèrent, chacun but en silence.

Puis, comme si son esprit était ailleurs, Frenchy coupa l'anse de son gobelet. Il la regarda tomber à ses pieds, fit « Oh ! » et hurla : « Venez voir, vous tous ! Venez voir cet appareil que je viens d'échanger contre ma montre avec le voyageur ! Arrivez, mesdames et messieurs ! »

Et on le comprend, car des expériences réitérées prouvèrent que cette espèce de lime pouvait trancher le bois, le tissu, l'acier — bref, n'importe quoi.

La salle était en effervescence.

Quant à Nelson, ou bien il n'avait pas l'habitude du fil-en-quatre fabrication Omar, ou bien il s'en était envoyé une solide ration cul-sec : avant même qu'on ait eu le temps de réaliser, il poussa un ou deux « Hou-hou ! » modulés dans sa langue et arracha tous ses habits. Je veux dire, les habits que lui avait prêté Omar. Les siens étaient dessous. Ils ressemblaient bien à des sous-vêtements par certains points (maillot à manches longues et caleçon idem) mais je n'en ai jamais vu faits d'une pareille matière, ni d'une coupe aussi élégante.

Nelson commença par sautiller sur place en braillant une chanson. Oui, je pense que c'était une chanson. Après quoi il bondit vers le plafond où il se mit à pirouetter avec toutes sortes de contorsions. Au début, tout le monde a crié bravo en l'encourageant à continuer. Et puis, d'un seul coup, plus personne n'a rien dit. Pas étonnant : on venait de s'apercevoir que ça faisait déjà une ou deux minutes que Nelson avait bondi, et qu'il n'était pas encore retombé... !

S'ils ont pris ça comme souvenir, on peut dire que c'est un drôle de souvenir.

La première à retrouver l'usage de sa voix fut Dora Moriarity. « Voilà ce que la boisson fera de vous ! » déclara-t-elle. Puis une autre dame poussa un grand cri : « Hiii ! » Nous nous sommes tous retournés. C'était Miss Lemack.

Miss Lemack n'est à Santiago que depuis deux ou trois ans. C'est une artiste peintre. Certains jeunes gars ont montré beaucoup d'empressement au début, quand elle leur a demandé de poser pour elle. Mais quand il fut prouvé que Miss Lemack leur faisait garder leurs habits et que, de toute façon, il était presque impossible de se reconnaître dans ses œuvres, l'empressement cessa. Elle vit très isolée et se nourrit d'aliments diététiques qui lui arrivent de Los Angeles par colis postaux.

— « Je comprends tout maintenant ! » hurlait-elle. « Ils sont enfin venus ! Il faut avertir Washington ! »

Personne, d'ordinaire, ne faisait beaucoup attention à Miss Lemack, et ses derniers mots ne furent pas accueillis dans l'enthousiasme, fichtre non ! Il y a pas mal de gars, à Santiago, qui n'ont guère de sympathie pour ces messieurs du Gouvernement Fédéral. Omar Kennicott a toujours peur qu'ils viennent briser son petit alambic. Brigham Kimball ne leur a jamais pardonné d'avoir mis son grand-papa en cabane sous prétexte qu'il avait trois femmes à la fois. Leo Etcheverria prononce la phrase « Baisse des tarifs douaniers sur la laine » comme si chaque mot était une obscénité — ce qui doit être le cas, je pense, pour un éleveur de moutons. Tim Newberg et deux autres sont en instance de service militaire et... bref, je ne vais pas tous les énumérer. Mais comme je vous le disais, personne ne souriait lorsque j'ai demandé à la Miss : « Où voulez-vous en venir, Miss Lemack, quand vous nous criez qu'il faut avertir le Gouvernement Fédéral, que vous avez tout compris, qu'ils sont enfin venus ? Vous n'allez tout de même pas croire que ces deux types viennent de là-bas ? »

— « Mais non, mais non, pas de Washington. De l'espace ! Ces vêtements qu'ils portent... ces appareils à désintégrer... ces moyens physiques dont ils disposent pour échapper à la pesanteur... Quelles autres preuves voulez-vous ? Du reste, vous allez voir : c'est eux-mêmes qui vont nous le dire ! » La voilà qui sort un grand carnet de croquis et un crayon, et qui appelle Ivan. Quelques-uns d'entre nous s'approchent. Les autres (les plus nombreux) continuent à regarder Nelson qui reste à deux mètres cinquante du sol avec sa tête là où elle n'avait aucune raison d'être normalement.

« Regardez ! » annonça Miss Lemack en faisant courir son crayon à toute vitesse. « Regardez ! » Moi, vous savez, je ne connais rien à ce genre de truc, mais il m'a semblé qu'elle dessinait une sorte de carte du système solaire. Et du premier coup, Ivan a posé le doigt sur la Terre. Elle lui confia ensuite le crayon et il dessina à son tour une sorte de carte d'après laquelle lui et son copain devaient venir d'un coin situé quelque part dans la dernière goutte de la Voie Lactée.

Et à titre d'antiquité ? Ce serait peut-être ça, après tout ? Une antiquité ? Non, vraiment, je ne sais pas...

Ensuite, Nelson a pris une autre feuille pour faire d'autres dessins. Un grand rond. Non, un globe, plutôt. Une espèce de boule coupée en deux de façon qu'on voie l'intérieur. Des tas de machines. Deux bonshommes qui avaient une drôle d'allure, mais on voyait bien que c'étaient lui et Ivan, vous comprenez ? Et puis, toujours Nelson, et il fait un petit bruit avec ses lèvres, une sorte de ron-ron. Les moteurs. Et un autre : blang ! blang ! Des ratés. Et des zigzags avec sa main. Et à la fin : plaf ! L'astronef (je crois que c'est le nom qu'on donne), l'astronef atterrit brutalement dans la neige, pas loin des premières maison de Santiago et tout près de la charmante petite résidence d'Omar Kennicott.

— « Alors, c'est de là-bas qu'ils viennent, » marmotta Omar. « Eh bien, j'aurais cru qu'ils étaient hollandais, moi. Ou peut-être suédois. »

Mais Ivan n'avait pas fini encore. Le voilà qui dessine un autre astronef. Et un gros, ce coup-là, avec des tas de bonshommes à l'intérieur. Des bonshommes que lui, Ivan, a prévenu par radio, ou un truc du même genre. Et maintenant (ça, il nous l'a fait comprendre par signes en se servant du bracelet-montre), ils allaient arriver d'ici deux heures pour les embarquer.

— « Ma foi, je ne crois pas un mot de toute cette histoire ! » s'esclaffa Dora Moriarity. « Ils n'ont pas voulu dire ce que vous croyez, c'est évident. Mon opinion, c'est que vos deux bonshommes font du battage pour un de ces films qui nous arrivent maintenant de l'étranger. Voilà ce que j'en pense. »

Et les uns de dire blanc, et les autres de dire noir. Lex Muller, lui, il tenait à fond pour l'idée de Miss Lemack. « Seulement, on ne pourra pas avertir le Gouvernement Fédéral. Nous sommes complètement isolés ici. Les lignes sont coupées comme tous les hivers et nous n'avons pas un seul appareil radio. Avec ça, dans deux heures ils seront partis. »

— « Sûr que je vais les regretter, parbleu ! » soupira Omar. « Même s'ils m'ont esquinté trois belles bonbonnes. »

Lex fit entendre un petit sifflement. « Il va falloir qu'on agisse pour le mieux dans le temps qui reste, » dit-il. « Et d'abord, ces... ces désintégreurs ne sont peut-être que de simples babioles, guère plus que des couteaux de poche, en comparaison de ce que leur civilisation a dû inventer comme appareils. »

Ça ne me plaisait pas de l'admettre, mais la vérité est la vérité et je dis à Lex qu'il avait raison.

— « Bien sûr, que j'ai raison ! Comment ont-ils pu rester au chaud dans leurs espèces de maillots collants alors qu'il gèle à pierre fendre ? Et comment cette espèce d'olibrius peut-il flotter au plafond en dépit des lois de la pesanteur ? Sans parler du secret qu'ils ont pour voyager d'un bout à l'autre de l'espace. Je vous

fiche mon billet que les Rouskis ne les laisseraient pas partir avant de leur faire cracher le morceau. »

Naturellement, comme je le fis tout de suite remarquer à Lex (et deux autres avec moi), ce n'est pas de cette façon qu'on s'y prend dans notre pays hautement civilisé. Il n'eut pas l'air de trouver ma réponse à son goût, mais il finit par avaler la chose quand il comprit que personne ne marcherait pour la manière forte. D'ailleurs, comme le disait si justement Leo Etcheverria, savions-nous s'ils n'avaient pas des armes secrètes planquées dans leurs poches... ou même sous leurs ongles ?

— « J'ai un autre plan, » proposa alors Lex Muller. « Nous sommes peut-être des primitifs à leurs yeux, mais nous devons bien quand même avoir ici quelque chose qui leur plaira. Ne serait-ce qu'à titre de souvenir. La seule façon de s'en assurer, c'est de tout leur montrer. Si une chose, n'importe laquelle, semble leur taper dans l'œil, nous la leur donnerons. Après, quand nous les accompagnerons à leur astronef, nous pourrons demander quelque chose en échange. »

L'idée paraissait bonne. Aussi, dès qu'Ivan eut remis Nelson d'aplomb (et bon sang ! je voudrais bien savoir comment il a réussi ce tour de force), nous avons tous démarré. Faut dire que de toute façon, personne n'avait plus tellement envie de danser.

Bien sûr, on peut envisager les choses sous cet angle : quel intérêt trouve-t-on aux trucs dont les Chinois se servent pour se gratter le dos, ou aux poupées de porcelaine ?

Eh bien, nous avons emmené ces deux gars dans chaque maison l'une après l'autre. Nous avons ouvert pour eux tous les magasins. Nous leur avons montré tout ce qu'il y avait de plus récent en fait d'outillage, d'automobiles, de tracteurs, de vêtements, d'électrophones, de disques. Et partout, ils n'ont fait que sourire poliment. A croire qu'ils ne voulaient rien de ce que nous, nous aurions bien voulu. Rien, ce qui s'appelle rien.

Et puis, il y a eu ce drôle de bruit, comme si des petites cloches sonnaient par milliers dans le ciel. Du coup, Ivan et Nelson ont pris un de ces airs supérieurs, fallait voir ! et on a tous foncé dehors. Il était là, leur astronef. On aurait dit une grosse lune arrivant droit au-dessus de nous, avec une autre lune plus petite (l'appareil en panne, je pense) qui restait collée contre elle. Toutes deux se posèrent derrière la cabane d'Omar. Il y eut un échange interminable d'adieux et de poignées de mains. Une grande porte s'ouvrit et embarqua le petit astronef. Puis une autre porte, moins large, et deux bonshommes apparurent. Ils avaient de drôles de costumes eux aussi.

Ils accueillirent Ivan et Nelson en les appelant par leurs noms. Ils ne prononçaient pas tout à fait « Ivan » et « Nelson », mais c'était presque ça. Enfin, après une courte allée et venue de der-

nière minute, ils décollèrent. Et ils ne sont jamais revenus. Du moins, pas à Santiago.

Le plan de Lex Muller avait complètement échoué. Quant aux limes à ongle, deux jours plus tard elles avaient cessé de fonctionner. Manque de carburant, je pense, ou quelque chose comme ça.

Mais le machin qu'ils ont donné à Omar, celui-là il carbure encore... et c'est le cas de le dire ! Il n'est pas plus gros qu'un baril de bière. Omar l'ouvre à un bout. Il y met du maïs, du sucre, de la levure — enfin de tout, des fruits même — et il referme. Et raide comme balle, le temps de compter un, deux, trois, il vous sort par l'autre bout le meilleur alcool qu'on ait jamais dégusté sur notre bonne vieille planète d'arriérés.

Si vous voulez mon avis, c'est Omar qui a eu l'avantage dans cet échange peu banal. Il a gagné si gros, depuis, qu'à la place il s'est fait installer les W.C. (avec chasse d'eau) dans sa bicoque. Mais c'est là justement que je n'y suis plus : bon sang de bon sang, qu'est-ce que ces deux olibrius d'Ivan et de Nelson comptaient faire de ce qu'ils ont pris en échange ? La seule chose — la seule et unique de tout Santiago — qui leur avait tapé dans l'œil ?

Le bois est vermoulu, les planches sont disjointes, le toit a été abîmé par les intempéries. Et le seul rapport qu'il y ait avec les voyages spatiaux, c'est la petite ouverture en forme de demi-lune taillée dans la porte...

Une bibliothèque ? Une armoire à collections ? Ont-ils choisi ça comme spécimen d'artisanat indigène dans le travail du bois ? Ah ! je vous jure, j'ai beau y penser, y réfléchir, me creuser la tête, c'est à devenir fou.

Traduit par René Lathière.
Titre original : Fair trade.

ZENNA HENDERSON

Le dernier pas

En marge de sa chronique du Peuple, qui lui valut sa célébrité auprès de nos lecteurs, Zenna Henderson écrit de temps à autre une nouvelle indépendante, telle que celle que nous vous présentons ici. Rappelons que Zenna Henderson est institutrice de son métier — ce qui explique pourquoi elle l'attribue souvent à ses héroïnes.

JE n'aime pas les enfants.

Aveu horrible venant d'une institutrice, je suppose. Mais il n'est écrit nulle part que l'on soit obligé d'aimer les éléments d'un travail pour bien le faire. Or, les enfants ne sont pas autre chose à mes yeux : les éléments d'un travail, le mien. Mon travail est d'enseigner, enseigner est ma vie et je n'ignore pas ce que l'on dit, surtout à propos des métiers qui nécessitent un contact permanent avec autrui : aimer facilite les choses. Mais l'amour n'a jamais fait qu'une brique tienne plus solidement, ni que la seccotine tienne mieux. Les enfants ne sont pour moi que les objets dont j'ai à disposer pour mon gagne-pain. Peu importe si je les aime ou non. Une fois sortie de l'école, je les exècre. Je les fuis et c'est réciproque. Je ne vois pas pourquoi la classe empiéterait sur les autres domaines de mon existence. Les outils accaparent-ils les sentiments du charpentier quand celui-ci a quitté son atelier ?

Toutes ces petites gâteries, ces délicatesses dont certains élèves sont l'objet — moi foi, ceux qui les pratiquent ont peut-être leurs raisons, ou s'imaginent en avoir. Mais le seul résultat (pour autant que je sache) est de ouater l'esprit des enfants contre ce qu'ils doivent précisément apprendre, de leur mettre en quelque sorte le pansement avant la blessure, car instruire consiste à faire entrer par force les éléments bruts de l'intelligence dans un moule artificiel. La société proprement dite n'est qu'un vaste ensemble factice et tout le rôle de l'instituteur est d'obliger l'enfant à acquérir le comportement qu'elle impose. Livré à lui-même, l'enfant serait un petit sauvage libre de tout souci pendant les quelques années où il arriverait à survivre — et je pourrais chercher un autre métier. En tout cas, mon point de vue est inébranlable : je dois m'assurer que chacun de mes élèves tiendra solidement les outils essentiels que

la société l'obligera par la suite à utiliser. Si je procède sans y mettre de gants, c'est mon affaire. A d'autres, les sourires et la main passée dans les cheveux ! Quand j'ai fini de m'occuper d'un enfant, on peut dire qu'il sait tout ce qu'on doit savoir à son âge. Sans vaine sensiblerie prodiguée de part et d'autre. Et s'il pleure en apprenant qu'il sera dans ma classe, il ne pleure pas longtemps. Avec moi, les larmes ne sont pas admises.

⁂

Je viens de me relire. Le temps que j'ai employé ne convient pas. J'aurais dû écrire « *j'enseignais* », « mon point de vue *était* inébranlable ». Car je suis maintenant au cinquième jour.

Quand l'inévitable arrive... Mais comment pouvais-je savoir ? Une personne est ce qu'elle est. Elle agit comme elle agit parce que c'est la façon dont elle doit agir. On ne gagne rien à examiner les faits qui ne répondent pas à votre comportement, car il n'existe pas de cuirasse contre la déviation. A moins qu'il y ait toujours eu une paille dans ma philosophie ? Qu'il y ait d'autres valeurs dont j'aurais dû tenir compte ?

Mais je ne puis tricher avec le temps, même à l'heure où je suis rendue. Il faut que j'aille jusqu'au bout. C'est pourquoi j'écris ces lignes — les secondes devenant des mots, et les minutes des paragraphes. Ce sera la reproduction exacte de tout ce qui s'est passé.



Lundi matin, j'étais de plus mauvaise humeur que d'habitude, car il m'avait fallu subir un nouvel et inutile entretien avec le commandant Junius. Junius est militaire. On pourrait donc croire qu'il ne se soucie pas de telles billevesées, même si les parents viennent pleurer dans son giron.

— « L'imagination, » me disait-il en tapotant ses mains à plat l'une contre l'autre, « l'imagination est un trésor incalculable. Et j'ajouterai : un des privilèges spécialement accordés à l'homme. Cela ne va pas sans inconvénients, certes, puisqu'elle crée volontiers des craintes et des angoisses qui rongent l'esprit. Mais j'estime qu'il ne faut pas minimiser son importance chez l'enfant. »

— « Je ne la minimise pas, » rétorquai-je. « Je l'ignore. Quand vous m'avez engagée pour venir sur Argave en prenant à votre charge les frais de la traversée spatiale, vous saviez déjà ma façon de penser. Je ne suis pas sans références. »

— « Oui, oui. » Ses mains recommençaient leur geste agaçant. « Mais quand vous refusez aux enfants ces quelques grains de fantaisie, ces contes de fées et autres récits qui font jouer leur imagination, vous les privez d'un droit naturel. »

— « Ils auront bien l'occasion plus tard de s'intéresser à ces sottises. Tant que je m'occuperai d'eux, ils apprendront à lire, écrire et compter dans le cadre du programme fixé pour leur âge, mais selon mes méthodes et dans les livres que j'ai choisis. Sinon, acceptez ma démission. »

Il eut alors quelques phrases véhémentes et plus ou moins gracieuses. Manifestement, il me détestait et songeait à la possibilité de résilier mon contrat. Mais il se représentait aussi les cent trente enfants répartis entre trois institutrices seulement, et la Terre à quatre mois d'Algarve. Voyant qu'il n'aboutirait comme d'habitude à aucune décision, je me levai et pris congé.

Je me retrouvai dans la cour, prête pour la corvée de surveillance. Les enfants allaient arriver d'un instant à l'autre, descendant par groupes piaillants des hélicars qui les amenaient depuis chez eux. Leurs hélichutes individuels les déposaient devant le bâtiment. Ils se déharnachaient, accrochaient les appareils sous le préau et s'éparpillaient un peu partout. Moi, j'étais censée diriger leurs activités (au moins en principe) mais je demande un peu s'il est nécessaire de montrer à un enfant comment perdre son temps ?

Ils arrivèrent, braillant leurs « héli-hélos » habituels (une expression qu'ils avaient tout de suite trouvée, n'en doutez pas) et la journée commença. Pour ma surveillance, je longeais le grillage qui protégeait l'école contre la nature argavienne, sa partie inférieure étant doublée de plaques de stérilite destinées à barrer la route à la flore et à la faune locales. Encore une sottise, du reste. Si nous voulons Argave, il ne faut pas essayer d'en faire une Petite Terre. Et ceux qui sont assez fous pour occuper cette base stratégique aux confins de notre galaxie devraient accepter en bloc tout ce qu'Algarve peut offrir — le meilleur comme le pire. Les espèces sont suffisamment proches des nôtres pour ne pas présenter une bien grande nocivité.

Mais revenons à la cour de récréation. Un coin était occupé par une caisse à sable où jouaient habituellement les petits. Ce matin-là, j'y aperçus un groupe plus âgé et m'approchai pour savoir de quelle infraction au règlement ces garçons se rendaient coupables. Or, ils ne faisaient rien de répréhensible. Ils jouaient à proximité de la caisse, mais se trouvaient beaucoup plus près du grillage, à un endroit où les pluies avaient raviné la couche superficielle du sol. Une plaque de stérilite manquait dans la clôture, et le tout avait donné une petite étendue accidentée de bosses et de creux où poussaient de minuscules plantes argaviennes — bref, un paysage en réduction. Les garçons ne remarquèrent pas ma présence. Ils avaient commencé un de ces jeux interminables (et qui n'ont ni queue ni tête) où chaque participant fournit des explications aux autres à mesure que se déroulent les péripéties. Ils étaient trois. J'ignore leurs noms, car ils n'étaient pas de ma classe et j'avais

bien assez de mes propres élèves pour me soucier du reste. D'après leur taille, ils devaient appartenir au cours supérieur. Ils se tenaient accroupis à un bout de la surface ravinée, passant en revue une file de ces petits véhicules jouets dont les garçons ont toujours les poches bourrées.

— « Dans celle-ci, » expliquait le grand aux cheveux châtains, « il y a la famille du capitaine Lewis. Mrs. Lewis, les trois enfants et LaVerne, la bonne... »

— « Et le bébé ? » interrompit le deuxième, un rouquin. Châtain pivota sur ses talons et regarda la voiture, puis son camarade. « Il n'est pas encore né, » répondit-il.

— « Mais il le serait peut-être à ce moment, » insista Carotte. « Vaut mieux le compter, sans ça on l'oubliera. »

— « D'accord, » acquiesça Châtain. Et il recommença, d'une voix qui chantonnait à moitié. « Mrs. Lewis, les trois enfants, LaVerne et le bébé... ou les deux bébés. » Il leva les yeux sans sourire. « Ça pourrait être des jumeaux, » expliqua-t-il.

— « D'accord. Et maintenant, tout le monde est casé, sauf les institutrices. »

— « Il ne reste plus qu'une auto, » intervint le troisième, celui qui avait des cheveux blonds. « Une petite. »

— « Tu es sûr ? » demanda Châtain. « Il n'y a pas moyen que ce soit une grande ? »

— « Non. C'est une petite. » Carotte ne regardait personne en disant cela. Ses yeux mi-clos semblaient plonger dans le vide... à moins qu'ils n'eussent soudain contemplé une scène invisible ?

— « D'accord, » fit Blondin. « Miss Leaven, Mrs. Kaprockanze et Miss Robbin... »

Carotte lui jeta un bref coup d'œil.

— « Et elle, » ajouta-t-il fermement.

— « Est-ce qu'on est obligé de la prendre ? » insista Blondin. « Ça serait une chouette occasion de se débarrasser d'elle. »

— « Pas possible. C'est tout le monde ou personne. Et puis, il faut répondre par le bien à ceux qui nous méprisent, qui nous persécutent et qui se montrent injustes envers nous. »

— « D'accord. J'ai appris ça, moi aussi. Mais maintenant, tu as tort de le dire. »

— « N'importe comment, c'est ce qu'on doit faire, » trancha Carotte. « Bon. Vous êtes prêts ? »

Les trois garçons se regardèrent avec la même gravité. Puis, levant vers le ciel un visage pénétré, ils fermèrent les yeux et leurs lèvres remuèrent en silence.

Après quoi, Blondin posa une nouvelle question — et sa voix exprimait une détresse qui semblait presque réelle. « Est-ce qu'on aura le temps ? »

— « Oui, » répondit Carotte. « Nous avons cinq jours. Si nous

pouvons faire la course dans ce délai, nous y arriverons. Prêts ? »

Il y eut un nouveau temps d'arrêt, puis Carotte posa son index sur l'auto placée en tête et la fit avancer lentement le long d'une ligne à peine visible qui, apparemment, voulait représenter une route. Ses deux camarades l'imitèrent en poussant les autres véhicules à leur tour.

Je tournai les talons. Un détail, dans leur jeu absurde, m'avait frappée : *Miss Leaven, Mrs. Kaprockanze et Miss Robbin...* Je sentis soudain quelque chose grincer en moi, une corde que je croyais avoir depuis longtemps réduite au silence. Fallait-il être stupide pour se laisser troubler par des inepties d'enfants ! Mais l'appel des institutrices résonnait toujours dans ma tête : *Miss Leaven, Mrs. Kaprockanze et Miss Robbin.* Je m'appelle Esther Corvin. C'était donc forcément moi qu'on avait désignée par « elle ».



Dès que la sortie est sonnée, j'ai pour habitude invariable de laisser l'école à l'école et de regagner immédiatement ma chambre. Ce que je fis. Je passai ensuite la soirée à jouer au bridge en compagnie d'autres fonctionnaires civils de la Base et il était près de minuit quand je quittai le foyer. J'ouvris ma fenêtre toute grande sur la nuit argavienne — qui est vraiment splendide, avec ses trois lunes bleues et son ciel où les étoiles scintillent en constellations serrées.

Ce soir-là, fait exceptionnel, je m'y attardai jusqu'au moment où la brise chargée de senteurs végétales me fit frissonner. C'est alors que je me suis retrouvée les deux mains sur l'appui de la fenêtre, le buste penché en avant, essayant d'apercevoir le coin de la cour de l'école et me demandant comme une insensée si les petits véhicules, là-bas, poursuivaient tant bien que mal leur route à travers la nuit. Je pensai que je devais couver une fièvre quelconque. Et je pris un antidote avant de me coucher.



J'étais à cent lieues d'imaginer que l'incident pût avoir une suite. On comprendra donc ma surprise et mon agacement quand, le lendemain matin, je vis les trois garçons rassemblés au même endroit. Je décidai de les ignorer et, pour mieux distraire mon attention, j'allai jusqu'à prendre un bout d'une corde à sauter. Mais mon amabilité provoqua surtout de la gêne. Les filles furent tellement ébahies qu'elles ne pouvaient faire plus de deux bonds sans se tromper. Elles restèrent finalement les bras ballants, rouges comme des pivoines, si bien que je les laissai jouer toutes seules. Je me rapprochai alors petit à petit du coin au sable pour voir...

me rendre compte... bref, disons-le : je me sentais irrésistiblement attirée par ce coin.

Blondin s'essuyait les yeux et je vis qu'il pleurait. Des larmes en public ? Un garçon de son âge ?

— « Tu n'étais pas forcé... » chevrota-t-il entre deux sanglots.

— « C'est comme ça. » Le visage de Carotte avait une expression malheureuse. « C'est la course, tu ne vois donc pas ? D'ailleurs, ce n'est pas de ma faute. C'est ce qui arrivera... »

Ils étaient assis côte à côte, contemplant tristement un véhicule qui avait été écrasé par un gros caillou tombé du haut d'un ravin miniature. Et Châtain était très occupé à pousser tout doucement un autre véhicule pour lui faire contourner l'obstacle en utilisant l'étroite bande de route qui restait libre.

— « D'accord, » murmura Blondin. « Mais c'étaient nos meilleurs amis... »

— « D'accord. » Les paupières de Carotte battirent et il renifla très vite. Puis, d'un ton décidé : « Faites passer le reste du convoi dès maintenant. Il faut qu'on soit rendus à la Bosse pour la nuit. »

Je ne sais pas ce qui m'a pris alors, mais je courus presque d'une traite jusqu'au bureau et sonnai la rentrée cinq minutes avant l'heure. « *Là !* » pensais-je en exultant. « *C'est la nuit et vous n'êtes pas arrivés à la Bosse !* »

J'eus honte de moi toute la journée. Moi qui me targue d'avoir un esprit positif, de garder les pieds d'aplomb, me laisser ébranler par de telles sottises ! M'apercevoir que je prenais bel et bien part à ces enfantillages !

Ce soir-là, dans ma chambre, j'essayai d'analyser la situation. Et d'abord, que faisaient ces garçons ? Est-ce l'habitude chez les gamins de s'intégrer à une histoire imaginée par eux, au point de pleurer pour de bon sur tel épisode ? Et pourquoi cette réaction de ma part ? Cette réaction si violente, que je m'étais sentie obligée d'intervenir ?

Je restais étendue dans l'obscurité, les yeux fixés sur le plafond où jouaient les reflets des trois lunes, et il me semblait entendre mon pouls scander avec insistance, comme un leitmotiv : *la Bosse, la Bosse, la Bosse.* Je fouillai mes souvenirs. La Bosse ? Quelle importance particulière ce nom avait-il pour moi ? Mais j'avais beau chercher, je ne trouvais rien de plus qu'un endroit où nous allions excursionner parfois, et situé dans les collines d'obsidienne en arrière de la Base. La roche volcanique avait donné un mamelon de forme évocatrice, d'où le nom. Une petite source faisait rejaillir ses gouttelettes oranges dans une vasque naturelle non loin du plateau où l'on s'installait pour les pique-niques. On y accédait par l'Evac 2, une route dont la réputation n'était plus à faire, puisqu'on avait pris l'habitude de parler d'une « route à bosses » pour désigner une chaussée en mauvais état.

Après tout, il se pouvait que les trois garçons y fussent déjà allé se promener. Ils faisaient apparemment de larges emprunts à la toponymie argavienne.

*
**

Le jour suivant — le troisième — il a plu dès le matin. Une pluie qui tombait en flèches, et ce n'est pas une simple image, car il est prouvé que cette eau orange met l'épiderme en sang. Il me suffit de regarder le ciel pour comprendre que le déluge ne s'arrêterait pas avant le soir. Les nuages, ici, ne se dispersent pas. Ils se transforment en pluie là où ils sont. Je pestai en passant ma combinaison imperméable, ce costume qui vous couvre de la tête aux pieds, y compris le visage (grâce à une visière de plastique dont la partie inférieure reste libre pour l'aération). Je pataugeai jusqu'à l'école. Les enfants arrivaient, et leurs combinaisons aux teintes vives mettaient des taches vivantes dans le ciel couleur café. Protégés comme ils l'étaient, rien ne les obligeait à rentrer directement s'ils préféraient jouer dans la cour. Ce qui signifiait que pluie ou pas pluie, j'allais être bonne pour surveiller leurs activités de plein air.

C'était odieux au possible, d'autant plus que quelques gouttes m'avaient éclaboussé le visage. Je sentais sur mes lévres le goût nauséabond de l'eau argavienne, mais ne pouvais m'essuyer tant que je ne serais pas à l'abri pour enlever mon costume. Les enfants étaient stimulés, voire déchaînés par la pluie et couraient pour le seul plaisir de courir dans tous les sens. Quelqu'un eut finalement l'idée de jouer à « Dis-moi qui tu aimes ? » Ils organisèrent une ronde qui tournait autour du garçon ou de la fille attrapée en chantant : « Dis-nous qui tu aimes ! Si tu ne nous le dis pas, nous le dirons à ton papa ! » Dans l'état de surexcitation où ils étaient, ils vinrent gambader autour de moi et furent un certain temps avant de comprendre qui ils avaient capturé. Leurs rires se changèrent alors en piaillements et ils décampèrent comme une volée de moineaux — non sans que j'aie entendu cette question lancée par l'un d'eux : « Est-ce qu'elle aime quelqu'un, elle ? »

Bien que convenant parfaitement en l'occurrence, ces mots me vexèrent de façon inexplicable et je pataugeai à travers la cour pour me diriger vers le coin des petits. Je sentis la fureur me gagner en voyant les trois garçons absorbés dans leur jeu.

Je m'approchai — et j'aurais donné gros pour les envoyer culbuter d'un coup de pied bien placé. Comment se faisait-il qu'aucun ne remarquât jamais ma présence ? Cette fois, je les vis très occupés à faire passer leurs véhicules sur l'autre rive d'un torrent miniature dont les eaux coupaient la route en deux. Ils avaient fabriqué

une sorte de bac et le fil qui le guidait se tendait et mollissait tour à tour.

— « Si on avait pu passer là hier, » disait Châtain, « tout aurait bien marché. Mais il y a eu cette maudite sonnerie. »

— « Oui, » opina Carotte dont les yeux s'abritaient derrière la visière de plastique.« C'est ça, la course. »

Blondin fit avancer avec son doigt le bac miniature, un assemblage fragile de branchettes et de brindilles dont l'une fut brusquement arrachée par le torrent. « Ça ne va peut-être pas durer ? » hasarda-t-il. « Peut-être qu'on ferait mieux d'attendre qu'il ne pleuve plus ? »

— « Pas moyen, » répondit Carotte. « C'est aujourd'hui le troisième jour. On n'en a plus que deux pour être au rassemblement. » Il foudroya son camarade du regard. « A moins que tu veuilles abandonner et laisser tout le monde mourir ! »

— « On pourrait les avertir ! » pleurnicha Blondin. « Nos papas... »

— « Ils ne voudraient pas nous croire. » Les yeux de Carotte se fermèrent un instant. « Ils n'ont jamais fait la course. Combien en reste-t-il à passer ? »

— « Quatre, » dit Châtain. « Et deux ont été déjà emportées. »

— « Est-ce que quelqu'un a été sauvé ? » demanda Blondin.

— « Buster, seulement, » gémit Châtain. « Je l'ai tassé dans l'auto des Scott. »

— « Et nous, on n'est pas encore passés. » La voix de Blondin tremblait. « Est-ce qu'on y arrivera ? »

— « Commence, » lui dit Carotte.

Je retraversai la cour en m'éclaboussant dans toutes les flaques et, une fois au bureau, provoquai une discussion animée qui eut pour résultat de faire sonner la rentrée avec plusieurs minutes de retard. *Et voilà,* pensai-je. *Je vous rends vos cinq minutes.*

En fin d'après-midi, comme nous surveillions les élèves qui montaient vers les hélicars au milieu des dernières trombes, Miss Robbin, affectant de m'ignorer, dit à Miss Leaven : « Je ne comprends pas ce qu'avait Léonard aujourd'hui. Il n'a pas cessé de pleurer en réclamant sa mère. Un garçon de son âge, je vous demande un peu ! »

— « Cette abominable pluie ferait bien pleurer n'importe qui, » opina Miss Leaven. « Il est gentil comme tout, n'est-ce pas ? Avec ses boucles blondes... »

Blondes, chuchotait la boue spongieuse dans laquelle j'enfonçais à chaque pas. *Blondes, blondes, blondes...*

Tout cela me poursuivit jusque chez moi. C'était une véritable obsession que je ne pouvais ni identifier ni expliquer, car elle n'avait ni forme ni fondements. Je me pris à faire les cent pas et allai m'asseoir avec un livre — dont je lus quatre pages sans retenir un

seul mot. Je pris un antidote, suivi d'un comprimé d'aspirine et commençai à ranger mes tiroirs. Finalement, je me rabattis sur la laine récalcitrante que j'essayais de tricoter pour obtenir un sweater et m'astreignis farouchement à compter les mailles. La soirée passa tout de même, tant bien que mal. Quand je me couchai, j'étais hantée de pressentiments.

⁂

L'alerte qui fut sonnée au petit jour me mit dans un état que rien ne justifiait. Etant civile, je n'avais pas grand-chose à faire durant ce genre d'exercice, sinon essayer de me rendormir. En cas de danger réel, et s'il fallait quitter la Base, un plan d'évacuation était prévu, mais je crois que ni les civils ni le personnel non combattant ne se faisaient beaucoup d'illusions sur ce qui se passerait en réalité. On nous indiquerait une route et on nous prierait de « filer » — après quoi, à nous de nous débrouiller. On pouvait disposer de nous à volonté.

Je restai éveillée, m'efforçant de ne pas songer à l'aspect que présenterait une personne après une attaque lancée contre des groupes sans protection. L'ennemi possède un type de projectile terrifiant. Une petite balle qui se contente de piquer l'épiderme. Il en résulte aussitôt un gonflement qui atteint la grosseur d'une orange et une souffrance intenable qui vous oblige à crever immédiatement l'abcès. Mais alors, des centaines d'êtres minuscules s'en échappent et se mettent à creuser pour trouver un nouveau refuge. Leurs griffes ne font pas plus d'effet qu'une simple piqûre. Et chaque endroit piqué...

Je me tournai, me retournai et sommeillai par à-coups fiévreux jusqu'au signal de fin d'alerte. Pour la première fois depuis que j'étais sur Argave, je me réveillai en retard. J'arrivai à l'école sans avoir mangé et avec l'impression d'être fagotée, ce qui ne contribuait pas à adoucir mon humeur. C'était une journée où (comme cela se produisait parfois) j'allais m'exécrer autant que j'exécrais les enfants. Pendant la récréation, je fis mon tour habituel en longeant la clôture, et j'essayai vainement de chasser de mon esprit la comparaison avec une bête en cage. Je vis les trois garçons absorbés dans leur partie interminable, mais je les évitai. Tout m'écœurait — l'école, les gamins et... et moi-même. Je me contentais de serrer les dents jusqu'à ce que la crise passe.

Mais le soir, la classe finie, je me trouvai de nouveau obsédée par leur jeu et, contrairement à mes habitudes, je restai après la sortie. Seule dans la cour vide, je gagnai le coin au sable et m'accroupis devant le paysage miniature. Je regardai sans comprendre les raies tracées sur le sol, les tas de cailloux, les signes et les symboles dessinés plus ou moins habilement et dont le sens

m'échappait. Il n'y avait plus d'interprètes pour expliquer l'étape de la journée.

L'étape ? Où avait-elle amené le convoi ? Je restai là à croupetons, la tête entre les mains, les coudes appuyés sur les genoux — offrant sans aucun doute un spectacle grotesque. Il fallait vraiment que mon esprit s'égare. Quel adulte capable de raisonner sainement se fût laissé obséder par une procession de voitures jouets étalées dans la boue d'une cour d'école ? Mais je regardais toujours et repérai enfin le véhicule de tête. La colonne avait fait un crochet pour contourner un gros rocher et semblait irrémédiablement enlisée. Après avoir jeté un coup d'œil furtif à la ronde, je nivelai la terre détrempée en avant du convoi, traçant ainsi une route carrossable par où il pourrait finir de contourner l'obstacle. Puis, je voulus prendre le premier véhicule afin de nettoyer ses roues — mais je ne pus le soulever. J'essayai encore une fois. De toutes mes forces, je tirai. Peine perdue. Ce jouet semblait avoir des racines dans la terre. Il ne bougeait pas d'un millimètre. Je sentis un de mes ongles se casser et lâchai prise. La colère qui grondait en moi me fit perdre toute mesure. Ramassant la boue à poignée, je la répandis sur la route que je venais de tracer. Je ne me connaissais plus. J'aurais voulu raser ce paysage miniature, écraser ces petites autos, les faire disparaître dans la boue — piétiner, détruire, réduire en miettes !...

Je me relevai. Les adultes, en principe, ne s'abandonnent pas aux colères subites. Je tins mes mains écartées de moi quand je regagnai l'école pour me nettoyer. Je laissai une empreinte boueuse sur la poignée en ouvrant la porte. Je la fis disparaître à l'aide d'un chiffon quand je sortis, l'esprit soigneusement vidé de toute l'affaire. Je ne pouvais ni la comprendre, ni l'expliquer. Autant valait donc l'ignorer. C'est sur ce principe que j'ai édifié mon existence. A moins qu'il soit finalement la cause de ma perte ?

Vendredi, j'ai d'abord arpenté la cour en m'efforçant d'oublier le coin au sable. Mon esprit bouillonnait de questions qui montaient en bulles à la surface et éclataient sans avoir reçu de réponse. Mais nous étions au cinquième jour. C'était tout ce dont ils avaient parlé : cinq jours. Après cela, mon cerveau hébété reprendrait son activité normale. J'essayai alors (non sans tristesse) de me rappeler ce qui faisait l'objet habituel de mes réflexions. Et je ne pus me souvenir de rien.

Je sentis la fureur m'envahir. Ces... ces moutards avaient saccagé mon existence ! Logiquement ou illogiquement, je me trouvais prise par leur jeu absurde. Je me voyais arrachée à mon comportement et cela m'était odieux. Ce comportement acquis après des années de formation, de contraintes, de refus, trois marmots étaient en train de le ruiner. Ils allaient faire de moi une chose incompréhensible et inexplicable — une chose à ignorer. Mes lèvres, mes mâchoi-

res se crispèrent, tandis que mes talons laissaient des marques profondes dans le sol meuble de la cour. Que ces sottises continuent seulement un jour de plus, et je les signalerais tous les trois au bureau pour... pour perversion. J'allais les secouer, moi ! Eux et leurs familles. Que leur propre comportement pâtisse à son tour. Que leurs sales petites natures crèvent comme des abcès infects !

Je me repris d'un seul coup. Se pouvait-il qu'un être humain en vienne à de telles horreurs ? Après tout, ce n'est pas le poignard qui est responsable de la blessure — ou du sang qui rougit sa lame. C'est la main qui le tient. La Main. J'éprouvai un léger vertige devant ces pensées insolites, inquiétantes, qui accaparaient mon esprit pour l'emplir de tumulte et de confusion.

Quand je fus certaine d'avoir retrouvé mon sang-froid, je me dirigeai avec une indifférence affectée vers le coin au sable. Juste à cet instant, la sonnerie retentit. Je vis trois têtes se lever d'un même mouvement et supposai que les intéressés allaient obéir à l'appel. Mais lorsque je fus devant les quatre classes rassemblées et que j'aperçus de loin les retardataires toujours accroupis, je désignai Peter pour surveiller la rentrée à ma place et partis en direction du coin au sable. Je marchais d'un pas ferme qui se ralentit quelque peu comme j'arrivais plus près du trio. Je me penchai au-dessus d'eux, sans me soucier cette fois s'ils me voyaient ou non. J'ouvris la bouche — mais restai sans un mot devant le spectacle.

Un élément nouveau avait été ajouté. Un astronef miniature, posé en équilibre sur ses ailerons au centre d'un petit terre-plein. Et tous les véhicules se trouvaient maintenant rassemblés autour de lui — tous, sauf deux, les deux derniers du convoi. Carotte poussait l'avant-dernier sur un pont branlant construit à l'aide de brindilles et d'herbe, et ce pont enjambait une crevasse qui marquait la fin de la route. L'ouvrage oscillait et fléchissait, le véhicule glissait, tanguait, et Carotte essuya son front en sueur quand Blondin le relaya pour faire rouler la petite automobile en direction de l'astronef. Carotte posa alors son doigt sur le dernier véhicule et poussa celui-ci tant bien que mal jusqu'au bord de la crevasse. Brusquement, je me rendis compte à quel point je m'étais laissée prendre par leur jeu. La colère se ralluma en moi, j'avançai mon pied et le fis retomber sur le pont. Je sentis les branchettes céder sous mon soulier, résistantes mais fragiles comme les os d'une bestiole. J'appuyai davantage, jusqu'à ce que la poussière eut recouvert ma semelle. Et je leur dis : « La cloche a sonné. »

Ma voix ne laissait place à aucune discussion. Ils restèrent une seconde immobiles, puis se mirent debout. Même à cet instant, ils ne me regardèrent pas. Châtain se rapprocha de Carotte et lui demanda : « Demain ? »

— « Non, » répondit son camarade. « Nous sommes au cinquième jour. Il n'y en aura pas d'autre. »

— « Mais comment est-ce qu'elles vont se tirer de là ? »

— « Nous n'avons plus rien à y voir, » murmura Carotte en voûtant ses épaules. « Nous avons essayé de faire la course. Maintenant, c'est fini. »

— « Mais qu'est-ce qu'elles feront ? » Blondin avança d'un pas tout en frottant ses genoux meurtris.

— « C'est de sa faute à elle. Qu'elle se débrouille. »

— « Mais moi, j'aime mon institutrice ! »

— « D'accord. Mais on n'y peut rien. Personne ne tombe seul, même si on trouve que ce n'est pas juste. »

— « Je n'aime pas jouer à ton jeu ! » cria Blondin d'une voix entrecoupée. « Je... je le trouve moche ! »

Le visage de Carotte se crispa. « Qui parle de jouer ? O Père Miséricordieux, qui parle de jouer ? »

Châtain et Blondin mirent leurs bras autour de ses épaules et il se laissa entraîner par eux comme un aveugle.

Je regardai le gâchis que j'avais fait. La dernière petite voiture restait posée en équilibre précaire au bord même de la crevasse. Toutes les autres, rassemblées autour de l'astronef, faisaient songer à des poussins cherchant auprès de la mère poule abri et chaleur pour la nuit. Je ris de cette brillante comparaison et, après avoir ôté la poussière qui salissait mon soulier, je regagnai l'école.



Tout cela s'est passé vendredi. Samedi, un malaise général s'est fait sentir dans la Base. Des groupes se formaient un peu partout, au Magasin, à l'Intendance, au Club. Chacun bavardait comme d'habitude, mais les visages gardaient une expression inquiète. Dimanche, on s'aperçut que les officiers de l'état-major et des principaux services n'étaient plus là. Ils avaient disparu sans crier gare. Lundi, vers deux heures du matin, je m'arrachai péniblement au sommeil en entendant la sirène d'alerte. Cette fois, ce n'était plus comme l'autre nuit. L'impression était différente. L'ululement était différent. Je sortis du lit en vacillant et cherchai mes vêtements à tâtons. Je passai un temps interminable à lutter contre des agrafes récalcitrantes avant d'être suffisamment réveillée pour allumer le plafonnier. J'enfilai ma combinaison anti-pluie (c'était notre tenue d'évacuation) et allai prendre dans l'armoire la musette réglementaire qu'en dépit du ridicule j'avais préparée dès mon arrivée — comme nous étions tous censés l'avoir fait.

Quand les poings se mirent à ébranler nos portes, accompagnés de piétinements et de voix criant : « Cette fois, c'est pour de bon ! Dehors ! Dehors ! Tous les civils dehors ! » j'étais habillée, prête à partir.

⁂

Il fallut deux jours — deux jours de route qui nous éloignaient de la Base — pour que je comprenne. Rien ne m'avait frappée (sinon une vague impression de déjà vu) pas même l'attente frissonnante aux petites heures du jour, tandis qu'on nous assignait nos véhicules.

— « Et maintenant, tout le monde est casé, sauf les institutrices. »

— « Il ne reste plus qu'une petite auto. » Le visage de Mrs. Lewis, pâle et angoissé, apparaissait à la portière. « Elle sera trop chargée. Peut-être, en nous serrant, pourrions-nous gagner une place dans la nôtre ? »

— « Non, » trancha le lieutenant responsable de notre groupe. « Vous n'aurez pas trop de place, surtout si le bébé se décide à venir. »

Les yeux de Mrs. Lewis s'embuèrent. « Merci. A-t-on déjà des nouvelles ? »

— « Aucune, sinon que la prise de contact est terminée. Quatre-vingt-dix pour cent de pertes. »

Mrs. Lewis se cacha le visage dans ses mains. « Père Miséricordieux ! » murmura-t-elle. « Tant d'hommes si jeunes... »

On nous conduisit jusque sur une route et là, on nous enjoignit de « filer », notre seul lien avec l'armée étant désormais le jeune lieutenant qui remplissait sa mission visiblement à contre cœur.

J'entendis Miss Leaven gémir : « Ah ! non, pas sur cette route à bosses ! » Puis elle s'esclaffa et son rire se brisa en un sanglot.

Durant cette première étape, je fus obligée de partager les quelques vivres dont je disposais. Aucun arrêt n'était prévu pour le repas et personne dans la voiture n'avait son équipement au complet comme ç'aurait dû être le cas. Si mes collègues s'en étaient tenues au règlement, elles auraient eu leurs propres rations.

Le deuxième jour, à l'aube, nous fûmes tirés de notre torpeur éreintée par un fracas de métal broyé et notre voiture effectua un arrêt brusque en télescopant le véhicule qui la précédait. Nous descendîmes pour nous traîner sur nos jambes raides le long de la colonne. Un seul coup d'œil me suffit : je vis l'auto écrasée sous l'énorme rocher qui avait déboulé à flanc de ravin. Je m'appuyai contre la paroi en pente raide, les mains devant mes yeux. Tout mon être se rebellait. C'était impossible. Seule, la coïncidence la plus fortuite permettait de relier cet accident à trois gamins jouant dans un coin de cour. C'était mon imagination déréglée qui commençait à établir des rapports. L'imagination ! Cette plaie !

Mais le soir, nous n'avions pas atteint la Bosse. La nuit nous avait pris à l'improviste, peu après que le convoi eut contourné le rocher. Il ne nous restait plus qu'à avancer lentement dans les ténèbres pour traverser le plateau d'obsidienne et nous n'étions

même pas certains d'être toujours sur cette route qui s'interrompait par endroits.

Le lendemain matin, la pluie se mit à fouailler rageusement notre convoi et nous nous trouvâmes arrêtés par un torrent tumultueux qui avait coupé la route. J'étais à présent dans une sorte d'hébétude où j'essayais de m'enfoncer davantage. Je n'ai pas pu suivre le va-et-vient d'une rive à l'autre. Je me suis bouché les oreilles pour ne pas entendre les cris lorsque les deux véhicules furent emportés. J'étais comme une aveugle quand j'ai tendu mon sweater de rechange par la portière à l'intention de Buster inerte et trempé, avant qu'on fasse monter le rescapé dans la voiture des Scott. Je n'ai pas eu la moindre appréhension quans nous avons traversé le torrent à notre tour. Je savais — je savais... Le jour dura suffisamment longtemps pour qu'on puisse faire passer notre voiture — la dernière. Puis ce fut une nouvelle nuit, avec une obscurité que l'on pouvait presque palper.

Plus tard, quand nous avons fait halte pour souffler un peu, éreintés de progresser mètre par mètre dans la boue qui atteignait les essieux, j'ai marché jusqu'au tournant. J'ai vu que la route se continuait sans la moindre ornière (on eut presque dit qu'elle était damée) avant de se perdre dans les ténèbres. J'ai attendu, immobile. J'ai attendu le grondement sourd, puis le bruit flasque de la boue qui glissait à flanc de colline et obstruait la route complètement.

J'ai refait le chemin jusqu'à la voiture. Je restais là, debout, comme abrutie, au point que je ne songeais même pas à m'asseoir. C'est Miss Robbin, je crois, qui m'a fait monter. Ses yeux, ses joues étaient rouges et bouffis. Je me souviens de l'indifférence avec laquelle je vis une larme glisser sur sa joue. Je me demandai vaguement ce que l'on pouvait éprouver à sentir une petite figure humide collée contre votre cou et une tête blonde toute ébouriffée serrée dans vos bras, tandis qu'un enfant sanglote en réclamant sa mère. Personne n'a jamais pleuré entre mes bras. Pas plus que je n'ai jamais pleuré pour être consolée. Blondin avait pleuré deux fois sous le coup du malheur — mais lui, il avait possédé une chose qu'il estimait valoir des larmes.



Nous sommes au cinquième jour. Il est midi. Nous déjeunons. D'ici deux heures, les hommes auront terminé le pont branlant sur lequel nous franchirons la dernière crevasse. Devant nous, la coque de l'astronef brille faiblement. Le soulagement, l'espoir font vibrer les voix que j'entends autour de moi. Mrs. Lewis affirme de nouveau à Miss Leaven que ses douleurs ne recommenceront pas avant qu'ils aient traversé. Nous sommes arrivés. Nous avons atteint le

lieu de rassemblement. Ce pont à franchir est le dernier pas. Un pas ?

C'est tout ce que je peux faire pour m'empêcher de lever à chaque instant les yeux vers le ciel. Si je pouvais échapper à mon comportement, à ce cadre rigide qui est le mien, je devrais presser les autres de se remettre tout de suite à l'ouvrage ! Ne perdez pas de temps ! Terminez le pont ! Commencez dès maintenant et nous aurons le temps de passer tous ! Que notre voiture passe la première, et non la dernière ! Attention ! Attention ! Le pied va descendre du ciel vide, arriver sur nous...

Au lieu de cela, je reste assise, les yeux sur mon café qui refroidit, tellement lasse que je n'ai presque plus la force de manier mon crayon.

Mais comment pouvais-je savoir ? Une personne est ce qu'elle est. Elle agit comme elle agit parce que c'est la façon dont elle doit agir. N'en est-il pas ainsi ? Toujours ainsi ?

Traduit par René Lathière.
Titre original : The last step.

Vous lirez bientôt :

J.G. Ballard	Le Vinci disparu
Octave Béliard	La découverte de Paris
Jean Cassou	Guérir de la mort
Claude F. Cheinisse	Le vieux
Mildred Clingerman	Passion incendiaire
Henri Damonti	Un jeu très amusant
Avram Davidson	Negra sum
Michel Demuth	L'Empereur, le Servile et l'Enfer
Gordon R. Dickson	L'apprentissage
Gordon R. Dickson	Le remplaçant
Philip José Farmer	L'homme de l'allée
Georges Gheorghiu	Trouver la Ville
Ron Goulart	L'appât temporel
Paul Grégor	La vallée des monstres
Zenna Henderson	Le retour
Nathalie Henneberg	La couleuvre
Rudyard Kipling	Eux
Russell Kirk	Le manoir de Sorworth
Russell Kirk	Le pays des souches
Damon Knight	L'arbre du temps
Fritz Leiber	Le héros
Richard Matheson	Laissez-nous notre âme
Thomas Owen	Le grand amour de Mme Grimmer
Kit Reed	Le tigre automate
Christine Renard	De profundis
Maurice Renard	Le lapidaire
Jack Sharkey	La fin du rêve
Jacques Sternberg	Textes brefs
Theodore Sturgeon	Rien que l'amour
Roland Topor	Preuve par l'absurde
John Anthony West	La fiesta de Managuay

JEAN RAY

vient de paraître

ŒUVRES COMPLETES 2

Les contes du whisky
Le grand nocturne
La croisière des ombres
Saint-Judas-de-la-Nuit

ROBERT LAFFONT

Ici, on désintègre !

Walter M. Miller jr.

Humanité provisoire

Walter Miller occupe une place particulière parmi les auteurs américains de science-fiction révélés depuis 1950. Cela n'est pas simplement dû à son éducation catholique (que l'on pouvait deviner en lisant son mémorable **Cantique pour Leibowitz**), bien que celle-ci ait son importance : Walter Miller est un des écrivains — plus rares qu'on ne le réalise — qui osent aborder des problèmes émotionnels profonds dans le cadre de la science-fiction. Son catholicisme joue fréquemment son rôle dans l'optique de ses récits, mais Walter Miller n'est pas, à proprement parler, un auteur religieux.

Ce volume comprend trois longs récits, indépendants, qui furent primitivement publiés aux Etats-Unis en 1952, 1954 et 1951 respectivement.

Dans **Humanité provisoire**, Walter Miller imagine une société menacée par la surpopulation. La solution adoptée par ses dirigeants est simple : seuls certains couples, satisfaisant à des conditions strictes, sont autorisés à avoir des enfants. Mais les sentiments humains que sont la paternité et la maternité conservent leurs exigences. Il est donc possible d'adopter et de choyer des animaux — auxquels les progrès de la biologie ont conféré une intelligence rudimentaire — ou même des **neutroïdes.** Ces derniers sont des créatures asexuées, créées à partir d'ovules de chimpanzés, qui ont un visage d'enfant et qui peuvent acquérir une intelligence comparable à celle d'un bébé de deux ans. Ils ne sont pas humains, toutefois, et la loi ne les protège pas comme elle protège les enfants. Un neutroïde peut être légalement tué, s'il se révèle gênant.

Ce cadre est dessiné avec un sens considérable de la vraisemblance, parallèlement au développement de l'action. Walter Miller a étudié avec soin ce que pourraient être les sentiments d'une jeune femme que la loi empêcherait d'avoir des enfants ; il a attribué à sa société une organisation et des coutumes qui sont parfaitement en accord avec son hypothèse de départ. La cérémonie de pseudoparturition, au cours de laquelle une femme prend possession de son neutroïde en mimant un accouchement, ne s'oublie pas, une fois lue ; et c'est sans recourir au sadisme, ni même au sensationnel, que l'auteur l'impose à la mémoire : c'est simplement en faisant comprendre, et sentir, les émotions qui naîtraient chez les individus d'une société guettée par la surpopulation. L'hypothèse en elle-même n'a rien d'invraisemblable, et c'est ce qui crée le malaise chez le lecteur. Que se passerait-il, cependant, si un de ces neutroïdes, à la suite de l'intervention d'un biologiste, possédait une intelligence véritablement humaine ? Tel est le problème sur lequel l'action est construite. Le seul défaut de cette construction est une tendance à insister délibérément sur certaines des réactions émotionnelles, ce qui alourdit le récit de quelques passa-

ges larmoyants. Mais cette **Humanité provisoire** contient, en quatre-vingt pages, un certain nombre de sujets de réflexion qui font qu'on ne l'oublie pas.

Très différent est **L'intrus,** qui fut proclamé la meilleure « novelette » de l'année au cours de la convention américaine de science-fiction de 1955. Le personnage principal pourrait inspirer la pitié, puisqu'il s'agit d'un ancien grand acteur qui en est réduit à travailler comme balayeur dans un théâtre, mais Walter Miller a judicieusement évité les excès du pathétique. En fait, c'est à une satire des spectacles qu'il se livre, attaquant ceux qui cherchent à limiter le plus précisément possible l'initiative des acteurs.

Dans l'avenir qu'il imagine ici, c'est une sorte de cerveau électronique qui conditionne le spectacle : cette machine absorbe des « mémoires » (il s'agit de la transcription programmée des rôles, tels que des acteurs connus les ont interprétés) et elle s'en sert pour diriger des androïdes sur la scène. Enregistrant d'autre part les réactions du public, ce super-calculateur — qu'on surnomme le **maestro** — règle des détails d'interprétation pour donner au spectateur bel et bien ce qu'il désire. L'idée est ingénieuse, le symbole est transparent, la satire est amère.

Le fil conducteur de l'action est l'ambition du vieil acteur déchu, qui voudrait réapparaître, une seule fois, sur une scène. Et son apparition, au milieu des androïdes animés par le maestro, provoque évidemment certains désordres.

Le troisième récit s'intitule **Bénédiction en gris,** et c'est le plus ancien des trois. Il raconte les effets d'une épidémie venue de l'espace, qui se transmet par simple contact, et qui modifie l'épiderme, tout en donnant envie de toucher d'autres personnes. Ceux qui n'en sont pas atteints fuient les autres, et c'est le récit d'une telle fuite que l'auteur présente.

La découverte progressive de la réelle condition des **dermiques** prend, de toute évidence, l'importance d'un symbole. La sommaire division du monde, en « bons » et « méchants », ne saurait suffire, de même que les apparences ne révèlent pas tout. L'appel à la tolérance s'exprime à travers l'odyssée du héros, qui en est réduit à chercher refuge auprès des **dermiques** — bien qu'il ait lui-même été épargné par le mal.

Un prêtre apparaissait brièvement dans le premier récit, et c'est une communauté religieuse qui est ici mise en scène, une sorte de monastère-hôpital-laboratoire organisé par d'anciens ecclésiastiques. Comme dans le **Cantique pour Leibowitz,** Walter Miller met le point de vue de la foi en face de celui de la science, pour montrer qu'ils ne sont aucunement incompatibles : bien au contraire, affirme-t-il, chaque partie possède certaines parcelles de la réalité.

Qu'on soit sensible ou non à ce message, le lecteur ne peut contester à Walter Miller le titre d'écrivain. Correctement traduit par Eve Longchamp, son style possède une élégance naturelle et un pouvoir d'évocation qui communiquent à sa narration la spontanéité et le relief de la vie. Il connaît, de plus, l'art de suivre une hypothèse d'ordre scientifique jusqu'à ses dernières conséquences, ce qui donne à ses récits cohérence et unité. Enfin, il possède une sensibilité qui est profondément humaine. S'il cherche à toucher l'émotion de son auditeur, s'il le fait parfois en appuyant, ce défaut peut lui être pardonné devant l'importance de ses qualités. Venu assez tardivement à la science-fiction, Walter Miller en est devenu un des représentants les plus profondément originaux — un de ceux dont le style, le ton et le message se reconnaissent très clairement, car ils dépassent largement la simple notion de « métier ».

Demètre IOAKIMIDIS

Humanité provisoire (Conditionnally human) par Walter M. Miller jr. : Denoël, « Présence du Futur », 6 F. 15.

Yves Gandon
Après les hommes

Cet ouvrage fait suite au roman « **Le dernier Blanc** », sorti en 1945 chez le même éditeur. Mais on peut fort bien le comprendre sans avoir lu ce dernier, un très bref résumé en étant fait au début. Ici, comme l'indique son titre, l'auteur ira plus loin et c'est non seulement la race blanche qui disparaîtra du globe, mais avec elle toutes les autres races.

On aura connaissance des vingt dernières années de l'humanité à travers un enregistrement fait par un Néo-Blanc qui, réfugié dans un abri atomique, sait que la mort l'attend lorsqu'il devra le quitter, dans quelques heures, les réserves d'oxygène et les vivres étant épuisés. Ce récit sera retrouvé des milliers d'années après par les Etres qui nous ont succédé sur la planète. Il est dommage que la partie concernant ces Etres ne soit pas plus développée. Mais Yves Gandon ne les a mis sur Terre, manifestement, que pour montrer la supériorité de l'homme, malgré toutes ses imperfections, sur d'autres formes de vie chez qui sensations et sentiments seraient exclus. Au point que le livre s'ouvre sur un avis au lecteur le prévenant qu'il peut sauter tous les paragraphes en italiques si seule l'aventure humaine l'intéresse !

En effet, outre le prologue et l'épilogue, chaque chapitre se termine par un commentaire fait par l'Etre 17 et l'Etre 23 qui ont entrepris d'étudier ce qu'était l'homme. Leurs réflexions sont assez aberrantes étant donné ce qu'on nous a dit de leur nature. Ils sont « nés de la Roche animée par l'énergie », pratiquement éternels et choisissent eux-mêmes le moment où ils désirent « entrer dans la sagesse », c'est-à-dire renoncer à la connaissance qui est leur unique but dans l'existence, et « retourner au sommeil de la Roche ». Ces Etres qui n'ont d'autres besoins que ceux de l'esprit font une série de réflexions sur la nature de l'homme et son comportement d'après ses sens qui devraient leur demeurer incompréhensibles. Preuve, une fois de plus, qu'il est bien difficile de décrire la mentalité et les réactions d'êtres non-humains, avec la mentalité forcément humaine de l'auteur. Pourtant l'idée de ces cristaux vivants était assez excitante. Gandon aurait-il songé aux Ferromagnétaux et aux Xipéhuz de Rosny quand il nous donne ces successeurs qui semblent être un mélange des deux ?

Mais revenons aux hommes, qui sont au fond les seuls personnages auxquels l'auteur soit attaché. Un siècle après la disparition du dernier blanc, 100 millions d'Européens Néo-Blancs repeuplent l'Europe entièrement reconstruite. Ils ont formé des Républiques socialistes, relativement autonomes, mais assujetties au gouvernement central de la Fédération de la Nouvelle Race Blanche, elle-même groupée avec les trois autres Fédérations socialistes du monde (comprenant tous les hommes de couleur) dans l'Organisation des Hommes de Bonne Volonté. La terre entière est donc socialiste et pacifiste. La cybernétique tient une grande place dans la civilisation future. Tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes si les Néo-Blancs n'étaient brusquement repris par le racisme, ce qui est un comble pour une race qui ne doit la vie qu'à ses ancêtres de couleur.

Le roman se déroule sur deux plans (sans compter les épisodes des Etres) : d'une part la vie privée du héros Théo Leblanc et de son ami Patrice Bousquet, qui aura une grande responsabilité dans la catastrophe finale étant donné sa fulgurante carrière politique ; d'autre part la politique mondiale. Il est du reste légèrement étonnant — sans doute est-ce pour mieux montrer que tout dépend des décisions de l'homme (celui-ci étant vulnérable et dominé par ses sentiments : jalousie, ambition, etc., au lieu de l'être par sa raison) — que la fin du règne de l'Homme ait pour

point de départ un mari trompé et un amour défendu. Ceci est d'autant plus bizarre qu'en ce siècle il existe toutes sortes de machines cybernétiques que l'on peut interroger sur la conduite à tenir en politique aussi bien que sur celle de ses amours. Mais tout dépend de la façon dont la machine a été programmée : elle peut donc n'être pas impartiale. Autant dire que ces engins ne servent à rien bien que chacun en fasse usage !

Les sombres marchandages politiques sont toujours aussi florissants qu'au XXe siècle — la catastrophe qui a anéantit la race blanche n'a rien appris à ses remplaçants — et ils finissent par donner le pouvoir aux sociaux-eugénistes dont la doctrine ressemble à celle du national-socialisme à s'y méprendre. Nous avions fort bien compris toutes les allusions ; il était inutile de tracer un portrait physique de leur chef, Harald Paquet, en insistant sur sa mèche de cheveux, et sa petite moustache... Gandon va même jusqu'à le faire appeler une fois « Fuhrer » par Patrice Bousquet. On dirait que les auteurs de ce genre de métaphore ont toujours peur de n'être pas compris. Ils insistent lourdement. Et si l'on objecte que c'est pour la jeune génération : de deux choses l'une, ou elle répond « Hitler, connais pas ! » et toutes les allusions ne pourront pas lui faire deviner ce qu'elle ignore, ou bien elle est au courant de la vie d'il y a trente ans, et a compris aussi vite que nous. Donc, il était inutile d'appuyer si fortement.

Quoiqu'il en soit, les sociaux-eugénistes mettront le feu aux poudres après avoir recréé les camps de travail et la stérilisation pour les Néo-Blancs « Insuffisamment obtenus », c'est-à-dire dont le type est trop proche de celui de leurs ancêtres de couleur. Ils espèrent détruire les trois autres Fédérations et avoir ainsi le monde pour eux seuls.

Il faut dire en passant que si les Néo-Blancs ont ce pouvoir de destruction à portée de main, c'est que toutes les Fédérations ont réarmé à outrance en vue d'une hypothétique attaque de visiteurs de l'Espace, dont la preuve est vraiment très faible, mais à laquelle tous s'empressent de croire pour faire diversion et tâcher d'unir à nouveau toutes les Fédérations (contre un ennemi commun). Et l'on pense à la guerre contre la Lune, de Maurois, qui pour une autre raison n'aboutira pas à un meilleur résultat.

Le roman de Gandon doit-il s'inscrire parmi les nombreuses œuvres dénonçant le péril atomique et les autres thèmes ne sont-ils que prétexte à évoquer celui-ci, ou au contraire doit-il prendre rang parmi les mises en garde contre le fascisme renaissant et les textes antiracistes, tandis que les autres thèmes ne seraient que prétextes... etc ? Il est difficile de le dire : les thèmes s'enchevêtrent. On pourrait aussi n'y voir qu'une histoire du futur, ou même qu'un simple roman d'amour. C'est en tout cas la preuve qu'il s'agit d'un roman complet, ce qui est trop rarement le cas en science-fiction.

Martine **THOMÉ**

Après les hommes par Yves Gandon : Robert Laffont, 15 F.

Guy Murchie
La musique des sphères

On trouve ce gros volume — plus de 500 pages — avec appréhension. Son passe-partout de titre fait craindre le pire. Mais on est pleinement rassuré dès le premier chapitre : l'auteur n'affirme pas que Kepler a énoncé ses lois après avoir déchiffré un manuscrit martien, il ne prétend

pas que le yoga est la meilleure façon d'aborder la théorie de la relativité, et il n'explique pas par la télépathie les découvertes de Newton. Guy Murchie est, en fait, un ancien pilote qui s'est intéressé aux récentes acquisitions scientifiques au point de se documenter méthodiquement sur elles. Il s'en est fait une sorte de synthèse, et s'est apparemment enthousiasmé pour ce qu'il apprenait ainsi, et a voulu faire partager sa joie à ses lecteurs : c'est ainsi qu'a été écrit ce livre, et l'impression d'ensemble qu'il produit est sympathique.

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première traite du cosmos. Après un départ laborieux et inutile — l'auteur se décrit dans un astronef, duquel il voit la terre — l'exposé se développe d'intéressante façon, présentant la lune, les planètes, les satellites et les autres astres mineurs du système solaire, pour aborder ensuite le soleil, les étoiles et les galaxies. Il est certain que la lecture de ce livre ne suffit pas pour donner au lecteur une vue complète de chacun de ces sujets ; mais Guy Murchie peut préciser certaines idées, compléter ici ou là une représentation incomplète, et surtout rattacher des notions nouvelles à des éléments déjà connus du lecteur.

Ce dernier point est apparent dans le premier chapitre de la seconde partie. En parlant de **La matière première des mondes**, l'auteur évoque l'édifice moléculaire des corps et donne au passage quelques notions de cristallographie qui apporteront du nouveau à tous ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'étudier cette science dans une université. La suite de la seconde partie a pour sujets la structure de l'atome, les mouvements ondulatoires, la lumière et le son, pour arriver enfin à la théorie de la relativité et au continuum espace-temps.

Au nombre des auteurs que Guy Murchie remercie de l'aide qu'ils lui ont apportée, on remarque Willy Ley et Isaac Asimov : le présent travail n'est pas indigne de celui de ces grands vulgarisateurs. Si Murchie n'a pas l'étendue des connaissances et la sûreté dans l'exposé qui caractérisent Ley et Asimov, il a en revanche reçu ce don de l'enthousiasme qui permet d'établir le contact avec le lecteur. Il fallait d'ailleurs l'avoir, cet enthousiasme, pour se lancer dans un projet si ambitieux.

Guy Murchie a illustré lui-même son texte, et on ne peut pas dire que sa réussite soit totale de ce côté. Les meilleurs de ses dessins sont ceux qui s'inspirent de photographies, mais les petites caricatures qui transposent en termes familiers la réalité complexe (électrons sur les gradins d'un amphithéâtre qui serait l'atome, etc), n'apportent pas grand-chose à la clarté de l'exposé.

Une autre réserve qui s'impose a trait à la traduction. Celle-ci conserve, bien inutilement, le cachet anglo-saxon de l'original. On peut passer sur l'emploi du titre de **docteur** à propos de savants qui ne sont pas docteurs en médecine, bien que cet emploi ne soit pas correct en français. Mais on regrettera que les pénibles unités de mesure anglo-saxonnes n'aient pas toujours été converties en valeurs du système métrique : en particulier dans le tableau des satellites donné aux pages 64 et 65. A propos de satellites, on remarquera que Guy Murchie propose des noms pour celles des lunes de Jupiter qui n'en ont pas, mais qu'il semble ignorer que le nom d'Amalthée, dû à Camille Flammarion, est généralement adopté pour l'un de ces astres (celui qui porte le numéro V, par l'ordre de sa découverte, mais qui est en fait le plus proche de Jupiter).

Au total, ce livre représente une réussite très honorable dans la réalisation d'un projet ambitieux par son envergure.

Demètre IOAKIMIDIS

La musique des sphères (Music of the spheres) par Guy Murchie : Stock, 34 F. 20.

Marc Peyre
La ville entourée de grilles

Après tant d'autres, Marc Peyre nous entraîne dans une ville insolite, Goelinburg. Son roman occupe une place honorable parmi les utopies modernes qui toutes doivent beaucoup à l'univers créé par Kafka et qui hante plus d'un auteur contemporain.

Les habitants de Goelinburg sont devenus des sortes de marionnettes qui vivent par habitude et à qui toute initiative a été retirée depuis des générations. La ville est régie par un mystérieux Gouverneur, qu'on ne voit jamais. Il habite un Palais dressé au centre de la cité et entouré de grilles armées de pointes de lance. Goelinburg est d'aspect moyenageux : elle a conservé un grand nombre de tours fortifiées, de grandes places carrées — pavées à l'ancienne, et où tout stationnement de piétons et de véhicules est interdit — sont ornés de statues de marbre noir représentant les Maîtres, c'est-à-dire les Gouverneurs qui ont été particulièrement craints durant leur règne et qui ont fait preuve d'une plus grande autorité. En fait, toutes ces statues se ressemblent.

Ici, nul n'est libre. Chacun respecte la Loi et n'ose la critiquer, pas même derrière les portes clauses : la police veille et les délateurs sont nombreux. La ville ne s'ouvre au monde extérieur que par quatre portes sévèrement gardées. Seuls sont autorisés à sortir les vieillards munis d'un sauf-conduit. En dehors des portes, de sévères grilles entourent la ville d'un mur de fer de 8 à 10 mètres de haut. Un seul et minuscule jardin public apporte si peu de verdure que pas un oiseau ne gîte à Goelinburg. Dès 9 heures du soir, les rues sont quasi désertes, non qu'il soit interdit de sortir, mais cela n'est point recommandé.

Dans ce climat contraint et brumeux, cinq jeunes gens, employés de bureau, travaillent dans une atmosphère d'ennui et de terreur permanente sous la surveillance incessante d'un chef. Mais l'un d'eux, Valpré, découvre en allant à la cave chercher du charbon que celle-ci n'est qu'une partie d'un souterrain qui se prolonge très au-delà de la maison de commerce de leur patron. Dès lors, il n'aura de cesse qu'il n'ait exploré ce labyrinthe, pas tant par curiosité que pour l'imprévu que cela amène dans sa vie trop régulière. Son ami Levantin qui, lui, rêve depuis longtemps de s'évader de la ville pense trouver là une issue. Ils découvriront en fait non une sortie, mais un accès au Palais du Gouverneur.

Dès lors tout s'enchaînera très vite : Levantin abandonne sa recherche de la liberté pour lui-même et veut offrir celle-ci à la ville entière en supprimant le Gouverneur. Le Palais brûle. Le peuple, étonné, se réveille soudain et prend conscience de son oppression. Il se révolte, s'empare du Palais, ou de ce qu'il en reste, et se saisit du pouvoir. Il abattra tous ceux qui, occupant de hautes fonctions dans la ville, représentaient pour lui la Loi. Les grilles s'ouvrent, la cité connaît soudain la liberté et l'optimisme. Valpré quitte Goelinburg, ne supportant pas la disparition de Levantin. Il apprendra quelques temps après que la dictature a été rétablie sur la ville par l'un des révolutionnaires. La révolte a donc eu lieu pour rien et le sacrifice de Levantin et de ceux qui l'ont suivi aura été vain.

Livre pessimiste, dira-t-on. Ecrit pour dissuader l'homme de tout effort de révolte ou pour lui montrer l'inutilité de la foi et de la lutte politique. Inspiré sans doute de bien des événements contemporains. Il est facile d'y voir beaucoup d'allusions à des situations existantes çà et là de par le monde.

Mais ne serait-ce pas aussi l'image de l'homme en proie à la civilisation moderne, dépersonnalisé par la vie qu'il mène dans les cités, n'ayant d'autre chance de salut que la fuite s'il ne veut pas retomber

d'une contrainte dans une autre ? On peut interpréter le roman de Marc Peyre de plusieurs façons, qui, toutes, à la limite se rejoignent.

L'œuvre est prenante et bien écrite, donc d'une lecture très agréable. Il est toutefois dommage que la seconde partie, à partir de la révolution, n'ait pas été plus développée, par rapport à la première partie — la découverte et l'exploration du souterrain — qui occupe les trois quarts du livre. Mais, sans doute, est-ce la preuve que l'importance du récit n'était pas, aux yeux de l'auteur, dans la délivrance d'un message social, mais bien dans l'envoûtement du lecteur qui participe avec Valpré et Levantin à la découverte de l'imprévu qui se cache toujours dans le rationnel pour ceux qui savent le chercher et en ont le courage.

Martine THOMÉ

La ville entourée de grilles par Marc Peyre : Calmann-Lévy, 9 F. 30.

Patrick Ravignant

La peau de l'ombre

Cette œuvre étrange, riche et touffue, où s'entrelacent des passages du plus pur fantastique avec d'autres réalistes, est celle d'un très jeune acteur de 23 ans, paraît-il. Sans doute a-t-il jugé utile que se trouvent pêle-mêle la satire et la critique impitoyable de notre société — vue par un œil jeune, neuf et dégoûté par la saleté du monde — et la richesse de la vie, la quête de l'absolu, la recherche de la vérité, le désir de l'immortalité, l'aspiration vers une parfaite communion dans l'amour, en un mot tout ce qui assaille un être lorsqu'il commence à réfléchir au sens de la vie.

Simon Lévy, le héros, a, nous dit-il, apprivoisé la Mort et l'a vaincue. Il est immortel désormais. Il est prêt « à traverser le sombre gué qui sépare l'Empire des hommes, c'est-à-dire de la Mort, de l'empire de la Vie ». Il a « dompté les puissances » : « **Tout m'est Signe et Savoir** ». « **J'ai trouvé la Voie (...) j'ai trouvé les secrets, ceux qu'on ne peut transmettre par aucun livre ni réduire à aucune équation.** » Ici le roman rejoint l'ésotérisme et seuls les initiés trouveront à leur tour la Voie découverte par Simon Lévy. Patrick Ravignant ne nous en livre pas les clés et nous ne saurons jamais, pour notre part, quel est le rapport entre la Mer et la Mort, si ce n'est l'occasion de très belles images poétiques.

Dans sa quête de l'immortalité, Simon, après un amour incestueux pour sa sœur qui semble être à la base de toutes ses recherches, se met à étudier la médecine, pensant y trouver les indices indispensables à ses travaux. Puis il devient journaliste pour observer la société. Ces deux occupations permettent à l'auteur de brosser des tableaux vigoureux et sans indulgence des mœurs et de la civilisation contemporaines qui détonnent légèrement avec le reste de l'ouvrage, comme si l'on passait brusquement d'une cérémonie aux rites envoûtants à une salle d'hôpital à l'heure des soins aux grands blessés.

Au milieu d'une vie en apparence banale, Simon rencontre Nérode, étrange nain, personnification du Mal, ou du Diable, ou Etre venu d'un autre monde, puisqu'il semble avoir un corps « plus fragile que de la porcelaine » et ne supportant pas le moindre frôlement, malgré une apparence humaine. Il se nourrit de tracasseries « comme d'autres mangent du pain ». Et pour assouvir sa faim, il sème la zizanie entre les hommes afin de réveiller leur agressivité. On retrouve ici l'idée des « Vitons » d'Eric Frank Russell qui, dans

Guerre aux invisibles, poussaient de même les hommes à la guerre pour se nourrir de leur excitation.

Nérode entraîne Simon dans un univers étrange, situé à quelques heures ou à quelques jours de voiture de Paris, et pourtant inaccessible. C'est là qu'il verra la Machine à fabriquer les civilisations et qui se nourrit d'énergie humaine. Sommes-nous en pleine science-fiction ? Tout ceci demeure inexpliqué, malgré ce qu'en dira Nérode. L'Empire de ce dernier, avec ces villes cyclopéennes et titanesques que parcourent les noirs Chevaliers du Temple, peut-être aussi bien l'Enfer qu'un autre univers.

Plus tard encore, poursuivant sa quête, Simon voudra soudain le bien des hommes et parle aux foules, les subjuguant et leur enseignant le Bonheur, la Justice et la Liberté. Il devient très puissant. On peut même croire qu'il se prend pour un nouveau Christ, apôtre d'une religion nouvelle, bien qu'il attaque celles qui existent déjà. Il prêche l'étroite communion des êtres avec les Eléments. L'Amour va-t-il triompher ? Mais Nérode veille : selon ses vues Simon doit choisir entre l'amour et l'immortalité. Il a voulu ruser et acquérir les deux. Pouvait-il espérer tromper un démiurge ? Cet étrange nain fera condamner Simon, lui ôtant ainsi toute puissance sur ses semblables et annihilant son œuvre terrestre. Pourtant il fera de lui son Fils spirituel. Et c'est grâce à lui, malgré tout, qu'après bien des épreuves qui ressemblent aux étapes d'une initiation, Simon acquerra finalement l'Immortalité.

Le lecteur a quelque peine à suivre le rythme endiablé de ce récit où le symbolisme côtoie sans cesse l'imaginaire, et où il est difficile de cerner exactement la pensée de l'auteur. Mais la langue est souvent très belle, spécialement dans tous les monologues avec la Mer, et ce délire verbal ajoute encore au bouillonnement de l'action et des idées qui sont brassées ici dans l'infernale chaudière du Temps et de la Vie à un rythme parfois apocalyptique.

Martine THOMÉ

La peau de l'ombre par Patrick Ravignant : Calmann-Lévy.

Roland Villeneuve
L'envoûtement

Il y a beau temps que Jenny l'ouvrière, lâchée par son amant de cœur, ne s'asphyxie plus au charbon de bois. Mais, après avoir lu le très curieux petit ouvrage que Roland Villeneuve, docteur ès diablerie, vient de consacrer à l'envoûtement, on peut légitimement supposer qu'elle continue néanmoins — dans les cas extrêmes — à larder de coups d'épingle à chapeau la dagyde de cire façonnée à l'image de l'infidèle. On savait au reste, et de nombreuses coupures de presse nous le confirment ici, que la chose se pratique encore couramment dans nos campagnes.

L'origine de l'euvoûtement se perd dans la nuit des temps : « **A en juger d'après les peintures retrouvées sur les parois des cavernes,** » nous dit Roland Villeneuve, « **la pratique de l'envoûtement était déjà connue de nos ancêtres du Quaternaire. Les bisons, les mammouths et les rennes qu'ils dessinaient ou gravaient patiemment portaient des marques et des blessures reflétant celles qu'ils souhaitaient infliger au gibier** ».

Partant de là, on aboutit à quelques belles et exemplaires et plus récentes affaires d'envoûtement, devenues classiques. Telle celle, parfois gaillarde, du curé de Bombon, qui

fit grand bruit il y a une quarantaine d'années. A une époque où, cependant, les faits divers les plus fantasmagoriques foisonnaient superbement : du **poltergeist** de Ronquerolles, qui s'exhiba piteusement au Cirque d'Hiver, au grandiose et mythomane pseudo marquis de Champaubert, qui s'enterra vivant et qu'on retrouva mort...

Chemin faisant, l'auteur nous aura montré, avec, toujours, un plaisant humour sous-jacent, les multiples et souvent surprenants aspects que l'envoûtement — qu'il soit de haine ou d'amour — revêt au long des âges pour assurer son étonnante et vivace pérennité. Il nous aura aussi menés un peu partout sur la planète, du Libéria en Sibérie, et même à Brie-Comte-Robert, au cœur de cette innocente et proche Seine-et-Marne où il semble bien que, plus encore qu'en Bretagne, le Maléfice ait trouvé sa terre d'élection.

Quoique sceptique, au contraire de Jacques Yonnet qui, dans ses flamboyants et suspects **Enchantements sur Paris**, semble croire à l'efficacité de l'envoûtement, Roland Villeneuve nous indique tout de même, en les puisant aux meilleures sources, quelques-uns des moyens de s'en protéger et, surtout, de se prémunir du terrifiant « choc en retour ». Je vous laisse la surprise de découvrir (p. 90) comment il vous faudra, pour ce faire, transformer votre inoffensif lit-divan en une inviolable « cage de Faraday », à grand renfort de fils électriques.

Tout cela, qui témoigne d'une appréciable connaissance de la sorcellerie et autres « sciences maudites », s'achève sur une abondante bibliographie où l'on s'étonne de ne point voir figurer des ouvrages pourtant aussi notoires que l'**Histoire de la magie**, de Paul Christian (alias Paul Pitois), que **Le musée des sorciers**, de Grillot de Givry, que **Le miroir de la magie**, de Kurt Seligmann, et que l'assez récente **Histoire de la magie** signée François Ribadeau-Dumas... Avant cela, l'auteur traite, en un chapitre terminal — malheureusement assez sommaire à mon sens — de l'envoûtement dans la littérature. Quantité de noms y figurent, parmi lesquels on a plaisir à relever, aux côtés d'Achim d'Arnim, de Mérimée, de Barbey d'Aurevilly et de Jean Lorrain, ceux de Leo Perutz, de Gabriel de Lautrec, de Maurice Renard et de Jean-Louis Bouquet, avec — pour ces trois derniers — de judicieuses citations. Une dizaine d'illustrations hors-texte, d'où se détache un étrange et fort beau dessin de François Béalu, complètent heureusement le volume.

Roland STRAGLIATI

L'envoûtement par Roland Villeneuve : La Palatine, 9 F. 30.

Jos Vandeloo
Le danger

Ce roman, traduit du néerlandais, et paru en langue originale en 1960, est à la fois terriblement réaliste et pourtant fantastique, avec, on l'espère même une part d'anticipation.

Trois ingénieurs travaillant dans un centre de recherches nucléaires sont, par suite d'une négligence de l'un d'eux, mortellement atteints par les radiations. Transportés et isolés dans un pavillon spécial de l'Hôpital Universitaire le plus proche, le « coupable » mourra après quelques jours d'agonie. Les deux autres sont soignés mais se rendent compte que, malgré toute la conscience des médecins, ceux-ci ne savent pas exactement quels traitements leur faire su-

bir, et qu'ils servent en quelque sorte de cobayes. Ils se savent condamnés mais espèrent malgré tout. Ils décident de s'échapper de l'hôpital pensant avoir plus de chance de s'en sortir s'ils se retrouvent dans la vie courante, l'isolement leur pesant trop. Et ces deux malades, que chacun n'approche que revêtu de combinaison protectrice, sortent et parcourent la ville.

L'alerte ayant été donnée discrètement, personne ne saura, hors les policiers, que deux hommes radio-actifs, risquant de contaminer tous ceux qu'ils rencontrent, circulent en liberté et constituent un véritable danger public. On n'assiste donc aucunement à des scènes de terreur, les passants qui les côtoient ne les remarquent pas, ni les clients du café où l'un d'eux ira, ni la tante de l'autre qui l'hébergera. Tout au plus lui dira-t-elle qu'il « n'a pas l'air bien » !

Sans doute Vandeloo, dont l'ouvrage est court (126 pages seulement), n'a-t-il pas voulu charger son œuvre pour lui donner plus de poids et en augmenter l'effet choc. De plus, en évitant les scènes de panique que l'on imagine facilement (celles-ci ayant maintes fois été décrites dans les romans de SF), il authentifie son histoire. Qui vous prouve qu'un cas semblable ne s'est pas déjà produit ? Il y a des laboratoires atomiques un peu partout dans le monde aujourd'hui. Mais alors, il n'est plus question de SF et l'angoisse est encore plus grande. Le danger est pour aujourd'hui. Il est peut-être à l'heure actuelle tout près de nous.

Comme pour montrer qu'il s'agit bien malgré tout d'un roman, et non d'un reportage ou d'un témoignage, Jos Vandeloo encadre son livre d'un prologue et d'un épilogue qui tous deux s'apparentent sans aucun doute au fantastique. Dans le prologue, un mystérieux Edouard Lava, silencieux, inquiétant, joue le rôle antique de messager de la mort, tandis que dans l'épilogue, le héros qui est reconnu comme mort par un médecin, continue néanmoins à réfléchir et à rester maître de ses sensations, s'il ne peut toutefois « donner aucun signe de vie ». Et il finit par apprendre en retrouvant le mystérieux messager qu'il a quitté le Temps.

Ce curieux mélange d'irrationnel encadrant des pages d'un saisissant et pénible réalisme, rend sans doute l'œuvre de Jos Vandeloo plus attachante encore, car on peut être en droit de se demander si ce n'est pas l'effet des radiations atomiques qui a rendu lucide l'ingénieur alors qu'il pénétrait dans le monde de la mort.

Martine THOMÉ

Le danger par Jos Vandeloo : Editions du Seuil.

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (*TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le N° : France, 2,50 F ; Belgique : 35 FB ; Algérie : 285 F ; Maroc : 2,90 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 14 F ; Etranger, 15,50 F
1 an : — 27 F ; — 30 F

L'écran à quatre dimensions

Une étrange demeure

Dans une région retirée de la Nouvelle-Angleterre, une étrange demeure, nommée Hill House... On songe d'emblée à Lovecraft qui, mieux que personne, a su faire sourdre l'horreur qui flotte autour des maisons abandonnées, qui, justement, a su restituer la poésie inquiétante des campagnes de la Nouvelle-Angleterre. Mais Robert Wise, habile réalisateur, n'entretient pas de rapports avec les muses ! On pense, aussi, à Henry James et à son habileté à se maintenir à l'intersection du réel et du fantastique. Mais Robert Wise, solide artisan, a la main plus lourde ! Je ne veux pas dire que le film soit mauvais. Au contraire, il ne laisse pas indifférent et, qu'on croie ou non aux fantômes, il arrive à secouer le spectateur. Nous sommes seulement loin de Lovecraft et de James. Néanmoins les films fantastiques de qualité sont trop rares pour que nous puissions nous permettre le luxe de lésiner notre plaisir.

Je ne connais pas le roman de Shirley Jackson qui a inspiré le script de Nelson Gidding, mais il est facile de comprendre qu'il a subi une adaptation poussée. Ce qui a séduit les auteurs, c'est peut-être l'absence d'explication des phénomènes curieux qui se manifestent dans Hill House. S'agit-il de fantômes ou d'autres manifestations surnaturelles, d'autosuggestion ou de machinations humaines, on ne le saura jamais. L'attitude du gardien et de sa femme peuvent laisser entendre qu'ils cherchent à faire fuir les intrus. Mais ne voit-on pas une inexplicable pression déformer les portes ? La folie dont souffre Julie Harris peut alimenter l'hypothèse d'hallucinations. Mais les autres protagonistes ne sentent-ils pas aussi l'anormal ? L'art fantastique idéal, on le sait, doit s'efforcer de se maintenir dans l'indécision. Et à cet égard, Robert Wise et son scénariste respectent la loi du genre.

Dès le départ, Wise nous indique qu'il n'entend pas suivre le sentier tracé par ses devanciers en cinéma fantastique. L'histoire de Hill House, dit le narrateur (le Dr Markway), se déroule de façon classique. La femme pour qui elle fut construite mourut dans un accident dans le parc. Sa fille, Abigail, y fut élevée et s'éteignit tragiquement, tandis que sa dame de compagnie, qui en hé-

rita, se suicida. Toute cette séquence commentée par le Dr Markway (Richard Johnson) montre chez Wise une volonté de faire justice des accessoires habituels auxquels le cinéma nous a habitués : plongées, contre-plongées, images sombres, cadrages inclinés, fantômes, monstres, etc. On voit même la petite Abigail se mettre au lit et vieillir sous nos yeux par une série de surimpressions ainsi que cela se faisait pour amener la métamorphose du Dr Jeckyll ou du loup-garou. On atteint alors le présent : Markway rendant visite à la propriétaire actuelle afin d'obtenir de louer la demeure. La réputation de « maison hantée » de Hill House l'attire et il veut y faire des expériences pour éprouver la réalité du surnaturel et le cas échéant découvrir, comme il le dit, « la clef d'autres mondes ». Il choisit comme compagnons le neveu de la propriétaire et deux jeunes femmes : Théodora (Claire Bloom) qui possède des pouvoirs télépathiques et Eléanor (Julie Harris) qui a éprouvé une expérience surnaturelle dans son enfance. Et l'aventure commence avec le départ d'Eléanor de chez sa sœur, cette séquence ayant pour but d'expliquer les antécédents traumatiques de la jeune femme.

Je ne veux pas raconter la suite du scénario, mais les explications ci-dessus suffisent à souligner le défaut majeur du script : la longueur excessive de l'exposition. Même si cette partie contenait du point de vue purement cinématographique des éléments exceptionnels (ce qui n'est pas le cas), elle ne se justifierait pas, étant donné que le spectateur, attiré par le titre *The haunting* ou *La maison du diable,* se sentirait frustré par une si longue attente. Mais il faut avouer qu'il ne perd rien à attendre, puisque l'heure qui suit est fertile en incidents curieux. Le soin exceptionnel apporté à la réalisation, surtout dans les séquences de peur, placent *The haunting* bien au-dessus de la moyenne des films d'épouvante. Point de grand-guignol ici, mais une utilisation judicieuse de l'éclairage et du son. Déjà, dans son film de science-fiction *Le jour où la Terre s'arrêta,* Wise répugnait aux effets grossiers : la soucoupe et le robot apparaissaient peu. Ici, les fantômes et spectres (à supposer qu'il s'agisse de fantômes) restent bien cachés. Une porte qui grince, un bruit de pas, le sifflement du vent, une poignée qui bouge suffisent à suggérer la peur. Et comme je le disais au début, la mise en scène de Wise est alors si effective qu'on se sent mal à l'aise. Mais le titillement des nerfs qu'on éprouve n'empêche pas nos facultés critiques de s'exercer. Je veux dire qu'on est loin d'être envoûté : en un mot il n'y a pas de poésie fantastique. Peut-être cela tient-il à la description des relations entre Eléanor et le Dr Markway qui nous ramène à un niveau plus naturel, ou à l'arrivée inopinée de Mrs. Markway qui suggère le drame triangulaire. Il se peut aussi que l'absence d'équilibre entre le rôle d'Eléanor et celui de Théodora nuise à l'ensemble. Quoiqu'il en soit, malgré la séquence finale dans le parc, malgré le drame, on reste sur sa faim, comme si les auteurs n'avaient pas trouvé la porte de sortie qu'il fallait.

Cela dit, Wise arrive à suggérer l'horreur spéciale qui se dégage de cette maison, réussit à faire de Hill House un personnage vivant de son film. Le monstre en fin de compte est cette bâtisse monstrueuse où le baroque rejoint des conceptions architecturales peu orthodoxes. En sortant de la projection, une expression me venait à l'esprit : exercice de style. Pris sous cet angle, le film

de Wise est certainement bon, sous réserve des quelques critiques de composition que j'ai faites plus haut. Mais j'ai suffisamment vu de films de Wise pour savoir qu'il aime à délivrer ce qu'on appelle des messages. En pensant à ce côté habituel de notre réalisateur, je me suis demandé si, après tout, il ne fallait pas attribuer une signification au choix, comme protagoniste, d'un savant. Etant donné le drame par lequel se solde l'aventure, n'est-ce pas une fois de plus le mythe de l'apprenti-sorcier qu'on nous présente ? Il faut dire à l'avantage de Wise qu'il n'insiste trop là-dessus dans *The haunting*.

Accordons-lui donc d'avoir réussi un film de fantômes sans fantômes. Si on fait abstraction de deux ou trois phrases dans le dialogue, on pourrait même prendre la chose pour une œuvre de simple suspense. D'ailleurs, en suivant les images, le souvenir d'un film de Hitchcock remontait dans ma mémoire : *Rebecca,* où il s'agissait justement du pouvoir envoûtant d'une demeure et du spectre du souvenir de la première maîtresse de maison. Peut-être les propriétaires de Hill House auraient-ils dû tout simplement en modifier la décoration, en prendre vraiment possession. Pour ma part, j'eusse aimé une fin moins abrupte.

Côté acteurs, il n'y a que des éloges à faire. Wise connaît son métier. Il a le sens de l'efficacité sur tous les plans, avec parfois peut-être un peu de lourdeur. Et ce qui rend son ouvrage plus sympathique, c'est surtout une tentative de renouvellement, sur le plan cinématographique, de la tradition anglo-saxonne du fantôme et de la maison hantée. La plupart des films d'épouvante reprennent les anciens moyens en s'inspirant de la littérature de jadis ou d'aujourd'hui. Leurs auteurs commettent une grande confusion : les mêmes thèmes sont certes sous-jacents dans les récits traditionnels et les contes modernes, mais le public ancien n'avait pas la même mentalité que celui d'aujourd'hui qui ne se demande pas si l'histoire est vraie, sachant pertinemment qu'elle est inventée. Aussi bien, peu lui chaut d'apercevoir des figures monstrueuses ; il demande la participation sur un tout autre plan ; ce qui importe pour lui, c'est la restitution d'un climat par la mise en scène. Le fantastique cinématographique d'aujourd'hui est plus affaire de mise en scène que de visualisation de l'affreux. C'est ce que semble avoir compris, après Val Lewton et Jacques Tourneur, Robert Wise. Et si son film n'est pas complètement réussi, il n'en marque pas moins une date dans le genre qui nous préoccupe. Espérons qu'apparaîtront enfin les auteurs de cinéma fantastique qui sauront substituer aux superstitions grossières de délicates émotions esthétiques : tel me semble être l'avenir de notre genre.

F. HODA

LA MAISON DU DIABLE (The haunting) de Robert Wise. **Production :** Robert Wise. **Scénario :** Nelson Gidding d'après le roman de Shirley Jackson. **Musique :** H. Searle. **Images :** David Boulton. **Effets spéciaux :** Tom Howard. **Montage :** Ernest Walter. **Interprétation :** Julie Harris, Claire Bloom, Lois Maxwell, Richard Johnson, Russ Tamblyn, Rosalie Crutchley.

Faut-il être cormaniste ?

Fiction a publié dans son numéro de mars un article élogieux de Jacques Goimard sur **La chute de la maison Usher** de Roger Corman. En voici un autre, plus réservé, de F. Hoda sur le même film. Ainsi se trouvent posés les éléments d'une controverse Corman. Les lecteurs de **Fiction** qui auront vu l'œuvre jugeront.

Le snobisme parisien, qui semble reprendre avec plus de vigueur que jamais en cette année 1964, a besoin d'idoles : il en prend où il peut et le cinéma yéyétise à son tour. Pauvre Roger Corman ! Cet honnête artisan qui ne manque pas d'astuce et d'idées, ce réalisateur qui aime la pellicule, cet amateur de fantastique qui connaît les impératifs commerciaux va se trouver dans une position en porte-à-faux. En effet, le plus mauvais service qu'on peut lui rendre est de vouloir en faire un cinéaste génial et maudit. Avec *La chute de la maison Usher,* il adapte la nouvelle célèbre de Poe et nous donne, à son tour, une histoire de maison hantée, mais celle-là en couleurs. Maison hantée ? Oui, exactement comme dans le film de Wise. Avec une légère différence tout de même : les grincements et tremblements de la bâtisse sont expliqués ici par des fissures dans les murs. Drame de la folie aussi. Et de l'inceste. Mais on connaît l'œuvre de Poe. Les supporters parisiens crient au prodige : 38 ans, 60 films ! Quelle performance ! Mais pourquoi ne portent-ils pas aux nues Christian-Jaques qui bat tous les records nationaux ou George Marshall et bien d'autres hollywoodiens ?

Pour toucher un public plus sélect, Corman insère ici et là dans son film des séquences de rêve qui se veulent freudiennes. Faut-il dire qu'elles n'apportent rien de nouveau et recourent à des procédés éculés que nous croyions sincèrement enterrés depuis la « belle époque » allemande ? La collaboration, au scénario, de Richard Matheson ne devrait pas tromper. Certes on sent ici plus de rigueur que dans d'autres films du genre. Mais les lecteurs de *Fiction* qui sont également amateurs de cinéma fantastique connaissent suffisamment les deux moyens d'expression pour admettre que l'unique responsable est Corman. La couleur en jette plein la vue. Et nous savons qu'elle peut tromper depuis que quelques-uns crurent trouver un auteur génial en Terence Fisher.

Certes, Corman ne manque pas d'habileté et, ce qui est fort rare dans notre domaine, de goût. Ses couleurs suivent les besoins du récit et si au départ elles choquent un peu, on comprend très vite qu'elles sont là pour aider à nous mettre dans le bain. Mais tournant très vite, ce Godard du fantastique ne manque pas d'être brouillon. Quant à ses idées cinématographiques, elles charrient le meilleur et le pire. On crie à la fidélité à Poe. Pauvre Poe ! Ces cauchemars du jeune héros (ou de Peter Lorre dans *Tales of terror),* les a-t-il voulus ? Et ce bric-à-brac grand-guignolesque, est-ce du Poe ? Allons donc ! Pourquoi gonfler d'honnêtes cinéastes et nous enlever le plaisir de regarder leurs petits films en les aiguillant sur une voie où leurs wagons ne peuvent que dérailler, l'écartement n'étant plus le même ?

J'accorde volontiers aux partisans de Corman qu'il cherche à renouveler le genre, qu'il n'a pas le sérieux pompier d'un Fisher, qu'il entend communiquer à son image un délire formel, qu'il use du grotesque par parti-pris, etc. Mais tout cela est théorique et ne passe pas à l'écran. Quant à la direction d'acteurs, Vincent Price joue toujours (très bien) le même rôle qu'il jouait déjà avant de rencontrer Corman. Et ses partenaires ne sont ni réels ni fantastiques, évoluant sur une corde raide. La fumée qu'on prodigue à volonté pour envelopper le manoir ou les séquences de rêve n'est pas assez épaisse pour cacher les défauts qui émaillent ces adaptations de Poe. Est-ce là vraiment la transposition des incursions symboliques du célèbre poète dans les profondeurs de la psyché humaine ? Il faut connaître bien mal Poe pour le croire.

La tentative de Corman ne tient pas devant celle, très intelligente et très poussée d'Alexandre Astruc dans *Le puits et le pendule,* film réalisé récemment pour la télévision française, et où le fantastique de Poe trouve un équilibre cinématographique possible. Mais cela m'amène à parler d'un défaut dont souffre aussi bien *La maison du diable* que le film de Corman : le fantastique et l'épouvante cèdent le pas devant le simple suspense, qui est, ne l'oublions pas, une solution de facilité. Certes, il y a du suspense dans Poe, comme chez tout grand écrivain. Mais je veux croire que ce n'est pas le principal. Et le film d'Astruc montre qu'il est possible d'avoir autre chose derrière ce suspense.

Qu'on ne croit surtout pas que je trouve nulle cette *Chute de la maison Usher,* ou que je cherche à rabaisser au-dessous de zéro l'auteur de *Mitraillette Kelly.* Loin de moi cette idée. J'ai regardé le film sans déplaisir et je crois qu'on peut le ranger aisément parmi les meilleures œuvres de cinéma fantastique de ces dernières années. Mais de grâce, qu'on cesse de nous rebattre les oreilles avec le mot « génie », qui a déjà servi à exécuter définitivement quelques réalisateurs qui pourtant nous enchantaient sur le mode mineur, tels que Cottafavi ou Freda. Qu'on nous laisse prendre un peu de plaisir à Corman !

F. HODA

Dans les ingmarécages bergmaniaques

Après *L'année dernière à Marienbad, Le procès, L'ange exterminateur* et *Les oiseaux,* voici *Le silence* d'Ingmar Bergman. Le cinéma allégorique se porte bien en ce moment. Si bien, même que j'ai failli accueillir ce *Silence* par le silence : car la presse a déjà suffisamment fait pour ce film, en envoyant des foules fiévreuses contempler l'autosatisfaction d'Ingrid Thulin.

Le film est une utopie au sens technique du terme : l'action se passe dans un pays imaginaire dont les habitants parlent une langue inventée par Bergman ; la réalité quotidienne, marquée de tous les stigmates d'un sous-développement dé-

senchanté, y est aussi laide qu'incompréhensible (1). Si vous pouvez vous accommoder de cette laideur, vous apprécierez certainement les détails de l'allégorie, toujours décorative et subtile dans ses arabesques ; mais cette allégorie ne débouche sur rien d'autre que sur un même sentiment sommaire de vide, et la trame du film ne s'écarte jamais des soixante-trois manières de taper sur un seul petit clou. Cette fois la catastrophe est consommée : le cinéma s'est bel et bien haussé jusqu'au niveau de la littérature moderne, en sorte qu'il s'est enfoncé avec elle dans la même neurasthénie morose. Est-il possible que ces malheureux ne se lassent pas de refaire perpétuellement la même chose depuis plusieurs dizaines d'années ? On ne voit pas, dans ce domaine, ce qui distingue la prétendue haute littérature du plus crasseux des infra-feuilletons : si les disques ne sont pas les mêmes, ils finissent par engendrer une commune lassitude à force d'être repassés à jet continu.

Peut-être malgré tout y a-t-il une petite nuance particulière dans le cas de Bergman. Son goût du moche est si développé, sa manière de se rouler dans le caca si complaisante, qu'on finit par faire des rapprochements avec Zola. La référence n'est pas si farfelue qu'elle en a l'air : les allégories de Bergman sont de savantes manières de décrire la vie quotidienne, ou plutôt ce que l'auteur considère comme tel. Ce maître de l'insolite est au fond un naturaliste, et ses rêves les plus téméraires sont peuplés de bétonneuses et de saucisses aux choux. Sa seule excuse : il ne fait que répéter ce que d'autres ont déjà dit avant lui.

Ce qui frappe dans ce cinéma littéraire (comme dans la littérature dont il procède), c'est l'irrémédiable archaïsme et, pour tout dire, le caractère réactionnaire de sa vision du monde. Les tenants de cet art qui se veut moderne ne conçoivent pas qu'il puisse y avoir quelque chose de neuf dans le monde actuel, a fortiori dans le monde à venir. Certaines séquences des *Fraises sauvages* montrent assez que, pour l'auteur, l'Eden se trouve au début de ce siècle. *Le silence* aurait pu être une nouvelle apologie de cette douceur de vivre aristocratique et conformiste : il suffisait que le train soit l'Orient-Express des années 20, et que l'hôtel et ses larbins soient encore en pleine jeunesse. Mais le temps des cerises est loin, et voilà notre cinéaste réduit à s'interroger sur un monde qu'il ne comprend plus. Faut-il le dire ? Ces états d'âme me plongent dans une indifférence abyssale. Bergman ferait mieux de se suicider tout de suite, et de laisser les autres se débrouiller.

Il y a pourtant une leçon à tirer de ce talentueux récital de gâtisme et d'abjection. Personnellement la sœur refoulée, poseuse et agonisante m'a inspiré une horreur définitive, et la sœur sensuelle, gourmande et thalamique une sympathie non moins ferme : je n'ai cessé de m'attendrir sur cette Vénus de Milo traînant ses glandes athlétiquement derrière elle et d'envier l'heureux sort de son Œdipe enfant, très bradburyen d'allure, au point d'être furieux oui, furieux décidément, toutes les fois que la très décadente championne des bonnes mœurs (?) en usait vilainement avec elle. C'est dire que je n'ai rien compris à ce film, selon toute probabilité. Sauf s'il exis-

(1) On a qualifié de marienbadien l'hôtel où descendent les deux voyageuses. C'est avoir la mémoire un peu courte. Le château de Resnais avait de la branche, et il vivait ; celui-ci ne présente que les ruines d'un hôtel de luxe à la mesure des guides touristiques.

te, à l'instar du Dr Frankenstein, des auteurs capables de façonner des personnages de toute beauté, mais humainement indignes de leurs créatures. Ma parole, voilà une idée extravagante ; il faudra la creuser.

Jacques GOIMARD

LE SILENCE (Tystnaden), film suédois d'Ingmar Bergman. **Scénario** : Ingmar Bergman. **Décors** : P.A. Lundgren. **Images** : Sven Nykvist. **Interprétation** : Ingrid Thulin, Gunnel Lindblom, Jörgen Lindström, Birger Malmsten, Hakan Jahnberg, Eduardo Gutierrez, les sept nains de la troupe Eduardini.

Petit dictionnaire du cinéma fantastique inédit

Dans le numéro 150-151 des *Cahiers du Cinéma* se trouvent répertoriés les films américains inédits en France, mais le manque de place et les coupures effectuées sans raison par la rédaction limitèrent cette liste qui reste très générale.

Il était donc intéressant de l'approfondir, notamment dans le domaine du cinéma fantastique, genre que les distributeurs français ignorent systématiquement. Mais deux obstacles se présentent : une grande partie des bandes tournées aux U.S.A. n'atteignent jamais l'Europe et nous ne possédons sur elles aucun renseignement digne de foi (dans le doute nous avons préféré nous abstenir de toute classification, de tout jugement, pour recenser plutôt les nombreux films que nos voisins belges, italiens, suisses et anglais ont la chance de voir). Deuxième difficulté : beaucoup de ces réalisations sont médiocres, vaguement dirigées par un tâcheron sinistre sous contrat avec un producteur fauché du style Sam Katzman ou Samuel Z. Arkoff.

Nous nous débarrasserons donc tout d'abord, sans nous attarder davantage, de ces gâcheurs de pellicule qui ont nom Paul Landres (aussi peu inspiré par la S. F. que par le western), Reginald Le Borg (dont un seul titre mérite un peu d'attention : *The black sleep* avec Bela Lugosi et Basil Rathbone), Kurt Neuman, connu en France pour sa médiocre adaptation de *La mouche,* Fred Sears, dont heureusement je n'ai vu que *The giant claw,* nième véhicule pour grosse bébête anamorphosée, qui contenait en sous-titre (belge) cette phrase sublime et pataphysique : « Il y a pléthore d'éviers ».

Nous préférons ignorer les Edward Bernds, Thomas Carr, Leslie Kardos, Barry Mahan, Samuel Newfield, Crane Wilbur (aussi mauvais scénariste que réalisateur) et quelques dizaines d'autres, peut-être à tort, pour nous attarder sur :

WILLIAM ASHER : Auteur du très surestimé *Johnny Cool,* il a signé, il y a quelque temps, *Les 27 jours de la planète Sigma.*

JACK ARNOLD : Parmi ses films inédits, le plus intéressant semble être *Les enfants de l'espace,* que distribue la Paramount belge.

RICHARD BARTLETT : Ce spécialiste du western métaphysique a commis un ennuyeux pensum sur la réincarnation, *I've lived before,* interprété par Jock Mahoney qui était bel et bien, et c'était le seul intérêt du film, la réincarnation d'un homme mort quelques dizaines d'années auparavant. Découvrir cette étrange particularité le rendait d'ailleurs tout joyeux. Pas nous.

JOHN BRAHM : Avant de se consacrer à *Twilight zone,* série de télévision plus ou moins fantastique, sur des sujets de Rod Serling et Charles Beaumont, cet ex-spécialiste du film d'horreur (*cf. Hangover Square* et *Jack l'Eventreur,* sans doute très surestimés), signa un *Mad magician,* avec Vincent Price, d'une extrême sottise et d'une rare platitude.

EDWARD L. CAHN : Nous n'avons vu qu'*un* film en France, suprême ironie, de ce prolifique artisan, que le policier et le western inspirent plus que la S. F. Et pourtant que de titres : *The She creature* (avec Tom Conway), *Voodoo woman* (avec Marla English et Tom Conway), *Invasion of the saucer men* (avec Frank Gorshin, le blouson noir de *Bells are ringing* de Minelli), *The four skulls of Jonathan Drake* (complètement nul), *Curse of the faceless man,* etc.

RICHARD CARLSON : Son coup d'essai est un film de S. F. Ce qui n'a rien d'étonnant de la part de l'interprète favori de Jack Arnold. Carlson a par ailleurs du talent et nous aimerions voir *Riders to the stars.*

WILLIAM CASTLE : Ce n'est certes pas le talent qui l'étouffe. Il en serait même plutôt totalement dépourvu, comme le prouve le remake abominable de *Old dark houses* qu'il vient de terminer et d'où l'on ne peut sauver que le générique de Chas Addams. Mais c'est un farceur sympathique, inventeur de lunettes qui vous permettent de voir des fantômes, de sièges qui se désarticulent aux moments les plus effrayants, un acteur occasionnel mais plein d'humour, qui met en garde les spectateurs trop craintifs. Les distributeurs ne devraient pas ignorer ses films qui semblent les plus visibles : *Homicidal, Dr Sardonicus, The tringler, Macabre.*

ROGER CORMAN : Une prochaine rétrospective à la Cinémathèque (vers le mois de mai) permettra enfin de se prononcer sur ce cinéaste éminemment sympathique et... inconnu. Quelques films vus en Belgique et en Angleterre (l'intéressant *Not of this Earth,* le médiocre *Attack of the crab monsters*) permettent quelques pronostics ; on ne doit presque rien attendre de ses films de S. F., généralement fauchés et assez simplistes, à deux ou trois exceptions près. Par contre les œuvres fantastiques sont plus intéressantes (*The undead, Teenage caveman*). Les films d'horreur aussi, et surtout ces comédies noires que Corman aime beaucoup : *A bucket of blood, The little-shop of horror* (deux jours et une nuit de tournage), aux sujets très réjouissants. Sans parler des dizaines d'autres titres, films policiers ou d'aventures que la réalisation pare d'un caractère fantastique : *Teenage doll, Sorority girl* (avec Barboura O' Neil), *Swamp women.*

ALLAN DWAN : C'est à la fin de sa carrière qu'il s'attaqua à la S. F. Le résultat est extraordinaire et nous fait entrevoir les réelles possibilités du genre, débarrassé de ses attributs folkloriques. Il est permis

de rêver aux chefs-d'œuvre que nous donneraient des non-spécialistes comme Walsh, Quine, Fleisher, Preminger ou... Minelli. En attendant, *Most dangerous man alive* reste inédit (prod. Columbia) (1).

GENE FOWLER jr. : Jean Boullet dit beaucoup de bien de *I was a teenage werewolf* (photographié par Joseph La Shelle), où l'on entend la chanson *Eeny, Meeny, Miney, Mo* (sic).

BERT I. GORDON : Ou l'auteur complet du fantastique : scénariste, producteur et parfois auteur des truquages, il a signé nombre de films aux sujets très différents : *War of the colossal deast, The spider, Attack of the puppet people* (avec John Agar), mais paraît néanmoins peu doué.

CURTIS HARRINGTON : *Night tide,* décrié par les uns, admiré par les autres, a été produit, ceci pour la petite histoire, par Roger Corman.

BYRON HASKIN : Il s'est attaqué récemment à *Robinson Crusoe goes to Mars,* tout un programme. Mais le sérieux de l'auteur de *From the Earth to the Moon* et son manque d'invention font plutôt mal augurer de ce projet.

HARRY HORNER : Cet *art director,* l'un des meilleurs de Hollywood, réalisa un film de science-fiction anti-communiste, *Red planet Mars,* qui semble d'un burlesque prometteur.

ERLE C. KENTON : Outre la célèbre mais invisible *Ile du Dr Moreau,* on lui doit deux œuvres, pleines de qualités selon Jean Boullet : *House of Frankenstein* et *House of Dracula* que l'on peut voir en Angleterre.

BERNARD L. KOWALSKI : L'un des protégés de Roger Corman, qui a produit, avec l'aide de son frère Gene, au moins deux de ses films : *Night of the blood beast* (sur un sujet de Gene Corman), et *The giant leeches* (écrit par l'un des acteurs de Corman, Leo Gordon). Citons aussi *Earth versus the brain eaters.* On dit du bien de Kowalski.

ALBERT LEWIN : Ce dilettante raffiné a écrit et réalisé *The living idol,* film en couleurs sur la réincarnation. Une intelligence et un goût certain, une prédilection visible pour les scènes oniriques rituelles, étaient gâchés par la mollesse de la narration et de la mise en scène.

JOSEPH LOSEY : *Le petit garçon aux cheveux verts* est une fable fantastique à la Simak, un peu sommaire pourtant. *The damned,* plus traditionnel, mêle blousons noirs et expérience atomique. Desservie par un esthétisme un peu tapageur, cette œuvre devrait cependant être distribuée et retiendrait l'attention, ne serait-ce que par l'amertume incroyable qui s'en dégage. C'est *Le village des damnés* à l'envers.

WILLIAM CAMERON MENZIES : Quand verrons-nous *The maze* d'après le roman de Maurice Sandoz illustré par Salvador Dali (*Le labyrinthe*) ? *L'attaque des Martiens* présente une petite originalité : celle d'avoir deux fins, complètement différentes, avec deux explications.

MARK ROBSON : Avant de devenir l'un des pires faiseurs du cinéma américain, Robson s'illustra

(1) Voir compte rendu : **Fiction** n° 124, page 154 (NDLR).

dans le film fantastique, sous l'égide de Val Lewton. Son chef d'œuvre, selon Robert Benayoun, serait *Bedlam* avec Boris Karloff.

ROY DEL RUTH : Parmi ses dernières tentatives dans le genre, la plus intéressante semble être *Alligator people.*

DON SIEGEL : Son talent est épisodique, mais il semble bien que *Invasion of the body snatchers* soit l'une de ses meilleures œuvres, et l'un des plus grands films de science-fiction. Pourquoi ne pas l'avoir distribué ?

HERBERT L. STROCK : Ce réalisateur au nom prometteur est devenu depuis quelque temps l'un des nouveaux spécialistes du film d'horreur, puisque coup sur coup il a réalisé *I was a teenage Frankenstein, Blood of Dracula* et surtout *How to make a monster*, qui présente la particularité de se dérouler dans un studio de cinéma où l'on tourne *I was a teenage Frankenstein* et de mettre en scène le maquilleur de cette œuvre (et de bien d'autres). Le malheureux devient fou parce que la compagnie abandonne le film d'épouvante au profit de la comédie musicale et décide de se venger en hypnotisant les interprètes de Frankenstein et Dracula et en leur faisant commettre de véritables crimes...

JACQUES TOURNEUR : Si *Cat people* s'est révélé une déception de taille, *The leopard men* et surtout *I walked with a zombie,* deux productions Val Lewton, semblent plus prometteuses et mériteraient d'être projetées, fût-ce à la Cinémathèque. Il faudrait surtout présenter l'extraordinaire *Curse of the demon,* tourné en Angleterre pour le compte de la Columbia avec Dana Andrews, d'après Montague James (1). Personnellement, je tiens cette œuvre pour l'une des plus exemplaires du genre, l'une des plus intelligentes aussi.

EDGAR GEORGE ULMER : Il s'est attaqué plusieurs fois, au cours de sa carrière mystérieuse et prolifique à la science-fiction : citons *Man from Planet X,* l'intéressant *Beyond the time barrier* (2), et le très médiocre (paraît-il), *The amazing transparant man.*

ROBERT WISE : Comme Mark Robson, il débuta par des petits films fantastiques produits par Val Lewton et signa la co-réalisation de *Curse of cat people,* encore inférieur, selon Robert Benayoun, au premier, et surtout *The body snatchers,* adaptation de la nouvelle de R. L. Stevenson. Deux titres que l'on nous a cachés et que l'on aimerait voir.

WILLIAM WITNEY : Le temps des *serials* est malheureusement révolu : aussi Witney, grand spécialiste du genre, s'est-il tourné vers la science-fiction, mais en restant toujours fidèle au style des *comics* comme le prouve son adaptation de *Robur le conquérant* de Jules Verne avec Vincent Price (*Le maître du monde*). Tous ses films relèvent de l'esthétique du *serial,* de *Cool and crazy* à *The Bonnie Parker story.*

IRVING YEAWORTH jr. : Après un *Dinosaurus* de sinistre mémoire, cet auteur produisit et réalisa sur un scénario de sa femme *The man in 4 D* (*L'homme en quatre dimensions*) qui rénovait intelligemment l'éternel thème du savant victime de

(1) Voir compte rendu : **Fiction** n° 117, page 158 (NDLR).

(2) Voir compte rendu : même numéro, page 157 (NDLR).

son invention. On lui doit également *The blod,* au sujet assez proche des premiers Val Guest.

ALBERT ZUGSMITH : Cet ex-producteur de l'Universal (*La soif du mal,* quelques Sirk) et de la Metro décida de se lancer dans la mise en scène et commença, comme un vulgaire Corman, par des histoires de teenagers. Puis il co-réalisa le seul film de Mickey Rooney, *La vie privée d'Adam et Eve,* avant d'adapter tout simplement *Les confessions d'un mangeur d'opium* de Thomas de Quincey. Ce film est distribué en Belgique sous le titre *L'Orient érotique.* Ce qui ne laisse pas d'être prometteur...

Pour terminer, citons en vrac quelques noms dont l'avenir nous dira s'ils sont dignes d'intérêt : Alfred Shaughnessy (*The cat girl* ou *Cat people* inversé), Brune Vesota (ex-acteur, auteur de *The brain caters*), Ronnie Ashcroft (*The astounding She monster*), Ray Kellog (*The killer shrews, The giant gila monster*), Robert J. Gurney jr. (ex-scénariste, il écrivit et réalisa *Terror from year* 5000), Herschell G. Lewis (réalisateur, opérateur et musicien de *Blood feast* — en Belgique : *Orgie sanglante,* le premier film sanglant en Blood Color tourné aux U.S.A. (sic) —; Maury Dexter (considéré par certains comme le futur rival de Corman), etc.

Comme on voit, le Midi-Minuit a du pain sur la planche !

Bertrand TAVERNIER

Dado : un voyeur extra-lucide

L'érotisme dans l'art fantastique ou surréaliste prend une forme religieuse. L'obsession sexuelle atteint une virulence révolutionnaire. Les êtres les plus étranges dans des situations extrêmes font esclandre avec la majesté qu'impose tout manifeste.

Dado, lui, (1) chevauche avec fracas le char du Carnaval de Nice pour éclabousser ses toiles d'un érotisme qui ne se situe pas au niveau de l'acte, mais s'apparente au geste de l'exhibitionniste. S'il avait la possibilité de refaire l'humanité, nul doute qu'il imaginerait bien tous les attributs virils menant une existence indépendante grâce à des roulettes. Car ce dépravé sexuel est bouffon, il se complaît à imaginer son univers de la façon la plus cocasse possible.

Mais le fantastique de Dado se manifeste aussi dans ces animaux insolites qui peuvent être à la fois : loup-sauterelle-caïman ; dans ces énormes machines dévastatrices qui broient et perforent les êtres peuplant ces fresques. Le mot fresque n'est peut-être pas exact ; il faudrait choisir « bande dessinée », car ce Walt Disney pornographe mêle des personnages qui font songer à Gouffy ou à Donald au grouillement d'êtres monstrueux dont les ventres se boursouflent et dont les pieds deviennent protébérances obscènes qui coulent des chaussures. Il nous semble parfois découvrir les toiles secrètes d'un dessinateur de **Mad**.

Il est dommage que l'imagination prolifique de Dado ne soit contenue par plus de rigueur et que ce foisonnement de formes devienne touffu jusqu'à détruire la force initiale de certaines toiles.

Le dessin est précis et brillant, comme le prouvent admirablement certaines encres de Chine où, par un assaut de traits rapides, à la finesse extrême, il crée des paysages délicats qui sont les toiles de fond de scènes à l'agressivité déroutante. De cette mise en place aérée, surgit un lyrisme que l'on ne retrouve pas toujours dans les huiles.

Cependant dans l'une de ses plus belles toiles : **La vieille femme amoureuse**, il a épuré sa composition. Les formes assument avec plus de violence leur état. Il place un énorme foetus rose aux yeux bleus qui grimace près d'une machine où sont broyés des hommes de cauchemar, tandis qu'au premier plan une vieille femme affaissée dresse son visage au bec de canard vers ce spectacle qui la remplit de joie. C'est un assaut puissant à toutes les conventions que livrent avec virulence ces personnages corrompus. Rien n'est suggéré, tout est jeté à la face du spectateur avec l'innocence du délire.

Il est à souhaiter que Dado suive définitivement cette voie et devienne ainsi l'enlumineur fidèle des Contes de Ma Mère l'Oie, revus par des puissances perverses.

Anne **TRONCHE**

(1) Galerie Daniel Cordier, rue de Miromesnil.

en bref

Au cinéma

Jean-Pierre Mocky tourne actuellement La grande frousse, *d'après le roman de Jan Ray* La cité de l'indicible peur, *sur une adaptation de Gérard Klein (vedettes : Bourvil, Jean-Louis Barrault, Raymond Rouleau, Victor Francen, Francis Blanche). D'autre part, Robert Mulligan entreprendra prochainement aux U.S.A.* Chroniques martiennes, *en couleurs et en cinérama, d'après l'œuvre de Bradbury.*

Errata

C'est par erreur que la couverture de notre dernier numéro était, dans la page du sommaire, attribuée à Jean-Claude Forest. Elle était l'œuvre de Pierre Bassard, jeune dessinateur dont nous avions déjà choisi une composition pour illustrer notre numéro 119, et auprès de qui nous nous excusons.

Dans le même numéro, Demètre Ioakimidis, rendant compte de Loin de Terra, *attribuait à Michel Deutsch la paternité de la traduction des nouvelles* La cage de sable *et* Les proies. *Cette traduction était due en fait (confusion sémantique...) à Michel Demuth.*

A propos de Simak

Un titre manquait dans la liste des nouvelles traduites en français de Clifford D. Simak, présentée dans notre dernier numéro (page 136). Il s'agit de Circuit fermé, *qui parut dans le numéro 12 de* Satellite.

Memento du Conseil des Spécialistes

Beaucoup de lecteurs nous réclament la liste de tous les numéros où ont paru nos tableaux de cotations des livres, dues au Conseil des Spécialistes. A l'intention des curieux, voici cette liste, depuis la création de la rubrique : numéros 58, 61, 64, 67, 72, 76, 78, 81, 86, 91, 96, 100, 102, 108, 110, 114, 118, 121 et 124.

Tarif des abonnements à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE		BELGIQUE Francs Belges		SUISSE Francs Suisses		CANADA Dollars Canadiens		ETRANGER Francs Français	
	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.
6 mois	**14**	**18,20**	**155**	**197**	**15,50**	**19,70**	**2,90**		**15,50**	**19,70**
Un an	**27**	**35,40**	**300**	**384**	**30**	**38,40**	**5,50**		**30**	**38,40**
NUMEROS ANTERIEURS										
Jusqu'au 78 .... le numéro	**1,40**		**20**		**1,75**				**1,75**	
Du 79 au 107 .... »	**1,60**		**23**		**2**				**2,00**	
A partir du 108 .... »	**2,50**		**35**		**3**				**3,00**	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 15 exemplaires, ajouter	**0,70**		**6**		**0,50**		**0,15**		**0,70**	
N.B. — Les numéros 1 à 13, 15, 16, 20, 22 à 24, 26 à 28, 30, 31, 33, 37, 41 à 43, 45 et Spécial 1, sont épuisés.										
RELIURES										
Frais d'envoi compris ; pour 1 reliure ..	**5,40**		**54**		**4,80**		**1,20**		**5,40**	
2 reliures .	**9,90**		**99**		**8,80**		**2**		**9,90**	
3 reliures .	**14,50**		**145**		**13**		**2,90**		**14,50**	
TARIF spécial pour les abonnés										
Frais d'envoi compris ; pour 1 reliure ..	**5**		**50**		**4,50**		**1**		**5**	
2 reliures .	**9,10**		**91**		**8,20**		**1,80**		**9,10**	
3 reliures .	**13,30**		**133**		**12**		**2,70**		**13,30**	

Adressez vos règlements aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e) (*CCP.* 1848-38).

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 226, avenue Albert, BRUXELLES 18 C.C.P. 3500-41.

CANADA : LES EDITIONS EUROPEENNES, 55 Bd Charest-Est, QUEBEC 2 P.Q.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd St-Georges, GENEVE. C.C.P. 1-6112.

Dépôt légal : 2me trimestre 1964 — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)